This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

U.S. 2265.3

Harvard College Library

FROM THE

BRIGHT LEGACY.

Descendants of Henry Bright, jr., who died at Watertown, Mass., in 1686, are entitled to hold scholarships in Harvard College, established in 1880 under the will of

JONATHAN BROWN BRIGHT

of Waltham, Mass., with one half the income of this Legacy. Such descendants failing, other persons are eligible to the scholarships. The will requires that this announcement shall be made in every book added to the Library under its provisions.

Received 31 Jan. 1888.

LÉGENDES, FANTOMES ET RÉCITS

DU

NOUVEAU MONDE

OUVRAGES DU MÊME :

La République Américaine (1re partie, les Institutions et les hommes) 2 vol. in-8°.

— 2e partie, *Les Trente-Quatre Étoiles* (histoire des territoires et des États), 2 vol. in-8°.

Les Peaux Noires, mœurs et conditions des esclaves, 1 vol. in-18.

Les Peaux Rouges, mœurs et conditions des Indiens, 1 vol. in-18.

Le Roi des Tropiques, fondation des colonies françaises, 1 vol. in-18.

Aventuriers et Corsaires, pages de l'histoire des colonies, 1 vol. in-18.

Les Femmes du Nouveau Monde, récits de voyages, 1 vol. in-18.

Le Trône d'Argent, scènes de la vie américaine, 1 vol. in-18.

La Vie dans le Nouveau Monde, 1 vol. in-18.

Scènes de mœurs et Voyages dans le Nouveau Monde, 1 vol. in-18.

Excentricités américaines, 1 vol. in-18.

Le Roman de Flavio, Naples en 1798, 1 vol. in-18.

Le Médaillier, simples histoires, 1 vol. in-18.

Mlle Topaze, histoire contemporaine, 1 vol. in-18.

Les Poches de mon Parrain, 1 vol. in-18.

SOUS PRESSE :

Les Peaux Blanches, récits du Nouveau Monde.

Nath Bilpoor, scènes de la vie américaine.

Bux. — Typ. A. Lacroix, Verboeckhoven et Cie, r. Royale, 3, impasse du Parc

LÉGENDES, FANTOMES ET RÉCITS

DU

NOUVEAU MONDE

PAR

(Louis)
XAVIER EYMA

TOME I

PARIS
LIBRAIRIE INTERNATIONALE
13, RUE DE GRAMMONT, 13
A. LACROIX, VERBOECKHOVEN ET Cie, EDITEURS
A BRUXELLES ET LEIPZIG

1863

Droits de traduction et de reproduction réservés

1346.24
US 2265.3

HARVARD COLLEGE
JAN 31 1888
LIBRARY.

(Bright fund.
I., II.)

LIVRE PREMIER

LES CHEVALIERS DE L'OCÉAN

VASCO NUNEZ DE BALBOA

I

C'était un fier et grand soldat que ce Balboa. Il était né à Xerès de los Caballeros vers 1478, d'une famille noble, mais appauvrie. Après avoir été au service de don Pedro Puerto Carrero, seigneur de Moguer, il avait suivi Rodrigo de Bastides dans son voyage de découverte sur la Côte Ferme, en 1500. Il ne paraît pas qu'il eût profité de l'immense trésor que Rodrigo de Bastides rapporta, dit-on, à Cadix, ou du moins ne sut-il pas le faire fructifier, car, quelques années plus tard, nous retrouvons Vasco Nunez de Balboa, fort endetté et réduit aux extrémités à Hispaniola où il exploitait une plantation près de la ville de Salvatierra, sur le bord de la mer.

C'est au moment où un certain Martin Fernandez de Enciso, qui se fit un si désagréable renom dans le

Nouveau Monde, entreprit d'aller rejoindre Alonzo de Ojeda à qui il s'était associé pour l'exploration de la Côte Ferme, c'est à dire le pays que l'on nommait ainsi par opposition aux îles qui émaillent la mer des Antilles.

Christophe Colomb, au milieu des hallucinations poétiques qui troublaient parfois l'équilibre de son cerveau si ferme et si droit, s'était imaginé que les sources d'or où le roi Salomon avait puisé les matériaux précieux pour l'édification du temple de Jérusalem étaient cachées dans les entrailles de la Côte Ferme. Cela était même devenu une croyance populaire en Espagne, tant le Nouveau Monde semblait se prêter aux plus riches fantaisies!

Toute parole du grand amiral était écoutée alors comme parole de l'évangile de cupidité qui faisait loi parmi les aventuriers.

Après la mort de l'illustre navigateur, Ferdinand, qui se résignait difficilement à ne point posséder encore un pays si merveilleux, avait autorisé Alonzo de Ojeda à entreprendre la colonisation, ou pour mieux dire, l'exploitation de la Côte Ferme, sans préciser de limites aux conquêtes où il devait se tailler un gouvernement. Et même dans la prévision ou dans la crainte d'un insuccès de la part d'Ojeda, Ferdinand lui avait adjoint un rival, nommé Diego de Nicuesa, avec les mêmes droits et les mêmes pouvoirs. Dangereuse compétition qui produisit de cruels déchirements d'abord, et dont l'ambition de Vasco Nunez de Balboa devait profiter pour en faire sortir la féconde découverte qui illustra son nom.

Lorsque, en 1510, Enciso s'apprêta à quitter Hispaniola, tous les gens de sac et de corde de la colonie et les endettés, en grand nombre, se disposèrent à s'embarquer avec lui. Les créanciers, inquiets de cette fuite en masse de leurs débiteurs, sachant bien que c'était fait de leurs titres et qu'ils ne reverraient plus ces hommes d'une bonne foi douteuse, s'opposèrent à main armée à leur embarquement, et obtinrent du vice-roi d'Hispaniola, Diego Colon (le frère de l'amiral), de faire escorter le navire de Enciso jusqu'à la pleine mer. De cette manière, on prévint le départ de cette phalange de vauriens.

Mais quelle ne fut pas la stupeur d'Enciso lorsque, le lendemain, il vit apparaître sur le pont Vasco Nunez! Celui-ci était parvenu à tromper la surveillance de ses créanciers en se cachant dans un baril que l'on avait transporté à bord comme contenant des provisions. Enciso, qui avait des instincts de cuistre et de procureur, déplacés au milieu des audaces aventureuses de ces personnages de roman et de légende, se montra fort courroucé d'avoir été dupé par Balboa; il l'accueillit fort mal, et, dans la première explosion de colère, lui signifia sa résolution de le débarquer dans la première île déserte. « Dieu le réservant à l'accomplissement de grands desseins, » dit Las Casas, Balboa parvint à calmer Enciso, qui, sans doute, s'aperçut qu'il aurait à se féliciter de posséder avec lui un tel homme.

Un des vieux chroniqueurs du temps, Pierre Martyr, fait de Nunez de Balboa (dans ses *Décades*) un portrait haut de couleur et assez fièrement dessiné pour

donner de cet aventurier une grande opinion. Il l'a défini par une expression latine : « *egregius digladiator*, » que les uns ont traduite par : « un adroit spadassin, » les autres par : « une bonne lame, » dans le sens vigoureux que nous y attacherions aujourd'hui.

A cette époque, Nunez de Balboa avait trente-deux ans; il était grand, bien fait, fortement bâti; cheveux roux, visage ouvert et sympathique; il possédait les dons extérieurs pour plaire aux masses factieuses, y ajoutant l'énergie mêlée d'une extrême affabilité de caractère; de l'intelligence, de la finesse sous le masque de la brutalité, un courage dont il est à peine besoin de parler, une audace presque aveugle dans les entreprises les plus hardies; les qualités propres enfin à lui assurer la domination sur les multitudes enchaînées à sa fortune. Il était de plus homme de bon conseil, ce qu'on ne paraissait guère soupçonner.

Les traits de cette figure accentuée vont se dessiner au fur et à mesure que nous avancerons dans ce récit; mais il est indispensable que nous disions quelques mots des événements antérieurs.

II

Alonzo de Ojeda appartenait à une honorable famille de la Nouvelle Castille. Il avait servi en qualité de page dans la maison du duc de Medina Cœli. Comme tous les aventuriers un peu marquants que le besoin de mouvement, l'habitude de guerroyer et l'activité de caractère jetèrent dans le Nouveau Monde, il avait fait la campagne contre les Maures et assisté à la conquête de Grenade. Il partit donc pour courir les aventures, sur les traces de Christophe Colomb, le 20 mars 1499, emmenant avec lui Juan de la Cosa, un des premiers compagnons de l'illustre amiral, homme d'une grande expérience comme marin, et cet Amerigo Vespucci qui a signé de son nom le Nouveau Monde (1).

Dans ce premier des trois voyages qu'il entreprit, Alonzo de Ojeda explora les côtes de Paria, la Terre Ferme, se livra à des expéditions militaires contre

(1) Voir la note A à la fin de ce volume.

les Indiens, puis toucha à l'île de Curaçao, que Vespucci, dans une lettre adressée à François de Médicis, représente comme habitée par des géants (1). En suivant la côte vers le Sud-Ouest, il atteignit une baie large et profonde, dont les eaux étaient tranquilles comme celles d'un lac; il pénétra dans cette baie et aperçut à la partie orientale un village dont les maisons, en forme de cloches, étaient bâties sur pilotis et groupées dans un coin de cette petite mer intérieure. Ces maisons étaient reliées entre elles par des ponts, et les communications se faisaient au moyen de petites embarcations. Amerigo Vespucci, en voyant ces curieuses constructions et les bateaux naviguant dans les rues, s'écria : « C'est Venise! voilà Venise! » Le nom de Venezuela (petite Venise) fut aussitôt donné à ce golfe; les Indiens l'appelaient Coquibacoa.

Ojeda parcourut cette charmante baie, y trouva un excellent port, qu'il baptisa du nom de Saint-Barthélemy, mais que les âges ont débaptisé pour lui rendre son nom primitif de Maracaïbo. Après quoi Ojeda rentra en Espagne, rapportant de ce voyage, qui dura un an, de maigres bénéfices, mais une certaine réputation et le gouvernement du golfe de Venezuela, pour lequel il partit en 1502; il en revint ruiné, à la suite de toutes sortes de traverses.

En 1508, il obtint enfin en partage avec Nicuesa, le gouvernement de la Côte Ferme.

Ojeda, après une station à Hispaniola, où il s'était

(1) C'était là une pure imagination, les naturels de Curaçao étaient de taille ordinaire.

associé, comme nous l'avons vu, Fernandez d'Enciso, se mit en route pour Carthagène, où il rencontra de la part des Indiens une résistance des plus désastreuses pour lui. Son séjour sur cette côte inhospitalière fut une épopée de misères et de chagrins, dont le moindre ne fut pas la mort de Juan de la Cosa, « ce vétéran du Nouveau Monde, » comme on l'appelait, et qui succomba aux horribles blessures des flèches empoisonnées des Indiens. Ojeda lui-même, égaré dans une expédition contre les sauvages, fut retrouvé, après plusieurs jours, appuyé contre un arbre, l'épée à la main, son bouclier sur le dos, vivant encore, mais exténué de faim et muet de souffrances.

Ojeda se décida à fuir ces plages maudites et se dirigea vers le golfe d'Uraba, selon le conseil que lui en avait donné Juan de la Cosa. Ayant trouvé là un point favorable, il y jeta les fondements d'une ville qu'il nomma Saint-Sébastien, en l'honneur du saint martyr. Le sort des aventuriers n'y fut guère plus heureux. Attendant des secours qui ne lui arrivaient point, Ojeda résolut de partir alors pour Hispaniola, et laissa une partie de son monde à Saint-Sébastien.

A son arrivée à la grande île, siége général et rendez-vous de la domination espagnole dans le Nouveau Monde, il apprit qu'Enciso en avait fait voiles (1).

(1) Ojeda, dont la vie mérite d'être racontée en détail (ce que nous ferons peut-être un jour), mourut peu de temps après à Hispaniola, dans la misère.

En effet, celui-ci, informé de la mauvaise fortune de son patron et sur le bruit, un moment fort accrédité, de sa mort, était parti, comme nous l'avons dit, pour Saint-Sébastien, afin d'en prendre possession et de s'installer au pouvoir.

Enciso débuta par jeter son navire sur un rocher qui gardait l'entrée du port, et où la violence des lames le mit bientôt en pièces. L'équipage se vit, sur ce rivage de malheur, réduit presqu'à la disette et ayant pour se défendre à peine quelques armes arrachées au naufrage.

De la forteresse ainsi que de la ville bâties par Ojeda, il ne restait plus que des ruines; les Indiens avaient mis le feu partout. Enciso s'éveillait de son rêve d'ambition. Fortune, pouvoir, tout s'était écroulé autour de lui.

Les Espagnols tentèrent de s'enfoncer dans l'intérieur du pays, afin d'y chercher aventure. Une centaine d'entre eux, qui étaient partis pour cette expédition, rentrèrent après quelques jours, poursuivis, harcelés par les Indiens. Ce rivage désolé n'était plus tenable; les naufragés murmuraient et demandaient à le quitter.

Vers quel point se diriger? Enciso avouait son embarras; le désespoir s'était emparé de lui.

C'est alors que Vasco Nunez de Balboa fit son entrée sur la scène en marquant du premier coup son rôle dans cette épopée de misères, de crimes et d'héroïsme qui s'ouvrait.

— J'ai longtemps battu ces rivages, dit-il à Enciso, au temps de Rodrigo de Bastides. Je me souviens qu'en

explorant le golfe d'Uraba, nous avons rencontré dans sa partie occidentale, et sur les bords d'une rivière que les Naturels appelaient le Darien, un village indien considérable, bâti au centre d'une contrée fertile, où existaient, disait-on même, des mines d'or. Les habitants, quoique appartenant à une race guerrière, s'étaient montrés hospitaliers; en tout cas ils ne se servaient point d'armes empoisonnées. Je puis vous conduire à ce village.

Ces paroles de Vasco Nunez avaient été écoutées avec avidité. Dès ce moment, il se sentit le maître de cette petite armée aux abois. Enciso ne put se défendre de remettre son sort et celui de la colonie aux mains de ce compétiteur naissant. Il avait été escorté à Saint-Sébastien par un brigantin que commandait un aventurier inconnu alors, et destiné à effacer en puissance et en gloire tous les autres. Il se nommait François Pizarre; il était parvenu à sauver une poignée des compagnons d'Ojeda, et battait avec eux les mers lorsqu'il avait rencontré Enciso. Le brigantin de Pizarre était la planche de salut de cette bande d'aventuriers en détresse. Ils s'y embarquèrent pour se diriger vers la terre promise.

III

— C'est ici! dit Vasco Nunez en arrivant à l'entrée de la rivière dont il avait parlé.

Enciso fit mettre tout son monde en bataille et marcha à la rencontre du village où le cacique Zemaco attendait les Espagnols, à la tête de cinq cents de ses guerriers. Enciso superstitieux et dévot comme un Castillan de cette époque, comprit que la victoire ne serait pas facile contre un ennemi si nombreux : il s'agenouilla comme Clovis à la bataille de Tolbiac, s'humilia devant le Dieu des armées, et se recommanda à Notre-Dame d'Antigue, dont l'image est en grande vénération à Séville, et fit vœu de placer sous son invocation la première église qu'il bâtirait dans la colonie.

Après quelques heures de combat, les Espagnols entrèrent en triomphateurs dans le village indien, mirent les habitants à contribution, et recueillirent, outre de nombreux approvisionnements, des plats et des ornements en or, d'une valeur de 10,000 castel-

lanos, représentant environ 290,000 francs de notre monnaie actuelle. Enciso, se voyant de nouveau au faîte du pouvoir, résolut, avec l'agrément unanime de ses compagnons, d'établir le siége de l'empire qu'il avait rêvé, dans ce village conquis, auquel il donna le nom de Santa-Maria della Antigua del Darien.

Enciso n'était qu'un sot, un ambitieux rapace, un despote sans talent. Il ne tarda pas à mécontenter ce peuple de turbulents aventuriers, aisés à émouvoir.

Vasco Nunez était l'homme désigné pour le renverser à la première occasion; il avait pour lui le prestige du caractère, et l'avantage incontestable d'avoir arraché ses compagnons à l'agonie du rivage de Saint-Sébastien, pour les conduire à la jouissance des riches contrées où ils étaient pour ainsi dire revenus à la vie. Un mot de Vasco Nunez suffit donc pour renverser Enciso du pouvoir, et ouvrir les portes du Darien au compétiteur d'Ojeda, Diego de Nicuesa, dont le despotisme fit regretter bientôt celui d'Enciso, qu'une faction rappela à la tête du gouvernement. Si bien que Vasco Nunez se trouva un beau jour dans cette singulière position, d'avoir à délivrer le pays et de Nicuesa et d'Enciso.

Après avoir sauvé la vie du premier, en l'arrachant aux fureurs de la multitude, il le vit s'éloigner sur un bâtiment dont on n'entendit plus parler (1).

(1) Quelques années après, le bruit courut que des Espagnols errant le long des côtes de Cuba trouvèrent gravée sur un arbre l'inscription suivante : *A qui fenecio el desdichado Nicuesa* (ici

Avec Enciso ce fut autre chose ; non pas que Nunez ait eu grande peine à s'en débarrasser, car il le fit arrêter, jeter en prison et embarquer pour Hispaniola, en un coup de main, avec cette rapidité et cette brutalité qui présidaient, en ce temps-là, à l'exercice de la justice dans le Nouveau Monde. Mais Vasco Nunez, savait Enciso puissant, habile rhéteur, roué comme un procureur avide ; il songea donc à se prémunir contre ses astucieuses accusations et contre ses vengeances. A bord du même bâtiment qui emportait son redoutable ennemi, il expédia un homme à lui, nommé Valdivia, d'une fidélité éprouvée, sous le prétexte apparent de solliciter du vice-roi, don Diego Colon, des secours d'hommes et de munitions. Mais Valdivia était chargé secrètement d'offrir une grosse somme d'or au trésorier royal d'Hispaniola, Miguel de Pasamonte, homme très influent à la cour, et dont Vasco Nunez espérait bien ainsi de conquérir l'appui.

L'incorruptibilité n'était pas la vertu dominante des hauts fonctionnaires dans le Nouveau Monde.

périt l'infortuné Nicuesa). D'où l'on conclut qu'il avait été assassiné dans cet endroit par les Indiens. Las Casas nie cette histoire. Il accompagnait les premiers Espagnols qui prirent possession de Cuba, et il ne fut nullement question de cette découverte alors. (W. Irving, *Voyages of the companions of Columbus.*) L'incertitude reste donc sur le sort de Nicuesa et de ses compagnons.

IV

Resté maître de la colonie, Vasco Nunez de Balboa s'attacha à trouver l'occasion de justifier ses procédés un peu sommaires, et de se faire pardonner son ambition en prouvant ses capacités ; et comme il savait bien qu'aux yeux du roi Ferdinand, il n'y avait pas de preuves de talent plus grandes à donner que des envois d'or, il se mit en quête de découvrir les contrées que l'on signalait comme les plus fécondes en métal précieux. En cela il fut aidé par une étrange circonstance.

Vasco Nunez avait envoyé un de ses bâtiments en explorations sur les côtes de l'isthme; quelques hommes de l'équipage, en débarquant, virent accourir à eux, avec des démonstrations de joie et d'amitié, deux Espagnols portant le costume indien. C'étaient des déserteurs qui avaient abandonné Nicuesa dix-huit mois auparavant, et s'étaient réfugiés dans le pays de Coyba auprès d'un cacique nommé Careta. Celui-ci les avait accueillis avec la plus parfaite

bonté. Pour reconnaître les bienfaits du chef indien, les deux Espagnols engagèrent leurs compatriotes à envahir son village où ils trouveraient abondance de tout, provisions de bouche et richesses en métal. L'un d'eux partit pour le Darien, afin de servir de guide à l'expédition, tandis que l'autre retourna auprès du cacique pour faciliter l'œuvre de lâcheté et de trahison qu'ils avaient résolue.

Vasco Nunez, parti pour la terre de Coyba à la tête de cent trente hommes, fut admirablement accueilli par le cacique; selon les règles de l'hospitalité sauvage, celui-ci lui servit à boire et à manger abondamment, lui offrit sa maison tout entière, mais refusa de fournir des approvisionnements sous prétexte que, par suite d'une guerre soutenue contre les Poncas, ses greniers étaient à sec. L'Espagnol resté auprès de Careta, pour le trahir, prit Vasco Nunez à part, et lui affirma que le cacique le trompait.

— Feignez de croire ce qu'il vous dit, ajouta-t-il, mais revenez pendant la nuit, et il vous sera facile de surprendre le village et de le piller tout à votre aise.

Il fut fait ainsi.

A minuit, Vasco Nunez envahit la demeure hospitalière du cacique et le fit prisonnier, ainsi que ses femmes, ses enfants et bon nombre de ses gens; après quoi, ayant découvert les greniers de réserves, il les pilla bel et bien, chargea le tout, vivres et prisonniers, sur deux brigantins et retourna au Darien.

Le désespoir du pauvre cacique fut extrême: il ne pouvait se faire au spectacle de sa famille chargée de chaînes. Il reprocha à Vasco Nunez sa conduite, lui

rappela avec quelle bienveillance et quelle confiance il avait accueilli les Espagnols, paya une rançon pour lui et pour sa famille, s'engagea, par un traité d'alliance offensive et défensive, à fournir aux colons les provisions dont ils auraient besoin, et à leur révéler l'existence des contrées où ils trouveraient de l'or en abondance. Pour gage de sa bonne foi, le cacique offrit au chef espagnol sa fille en mariage. La jeune Indienne était fort belle. Elle joignit naïvement ses instances aux prières de son père; Vasco Nunez se laissa aisément toucher, sans compter que ses intérêts politiques lui conseillaient de se ménager une bonne et forte alliance avec les Naturels. Il accepta d'une main la fille du cacique, laquelle prit une grande influence sur lui; l'affection de cette femme causa les malheurs ultérieurs de Nunez qui de l'autre main signa avec Careta un traité d'amitié.

Vasco Nunez se hâta de faire honneur à la parole donnée au cacique. A la tête de quatre-vingts hommes d'élite, il envahit le territoire des Poncas, les redoutables ennemis de Careta, et les força à se réfugier dans les montagnes, après avoir saccagé leurs principaux villages où il ramassa de l'or en quantité. Il visita ensuite un puissant allié de Careta, le cacique de la province de Comagre située au milieu d'une vaste et riche plaine.

Ce cacique, qui ne comptait pas moins de trois mille guerriers sous ses ordres, vint au devant des Espagnols, entouré de ses sept fils, de ses principaux chefs et d'un cortége populaire immense. Jamais fête

pareille n'avait été offerte aux conquérants du Nouveau Monde.

Le plus jeune des fils du cacique de Comagre était un homme d'esprit fin et délié. S'étant aperçu, raconte le vieux chroniqueur Pierre Martyr, des instincts avides de ses hôtes, il eut la pensée de captiver leurs faveurs en leur offrant des ornements, des bijoux, des vases en or pour une valeur de plus de 4,000 onces, et dont le partage se fit en sa présence et dans sa demeure même. Une querelle s'étant engagée entre quelques Espagnols au sujet de cette répartition, le jeune chef sauvage, indigné, frappa du poing les balances où se pesait l'or, objet de ces passionnés débats, et dispersant le précieux métal dans l'appartement :

— Pourquoi, s'écria-t-il, vous disputer pour si peu de chose? Si cet or vous paraît un objet si précieux, que pour l'acquérir vous abandonnez vos demeures, troublez la paix des autres peuples, et vous exposez à tant de souffrances et de périls, je puis vous indiquer un pays où il vous sera facile de satisfaire vos désirs.

Un tel discours interrompit les disputes, fit rentrer les épées aux fourreaux et captiva à un degré inusité l'attention des auditeurs. Le jeune Indien s'adressant à Vasco Nunez :

— Derrière ces montagnes, dit-il en dirigeant sa main vers le sud, il existe une mer puissante que l'on aperçoit de ces sommets. Sur cette mer naviguent des vaisseaux aussi grands que les vôtres; tous les fleuves qui s'y dégorgent roulent de l'or

mêlé dans leurs ondes; les rois qui règnent sur ses rivages mangent et boivent dans des vases d'or, et ce métal est aussi abondant chez ces peuples de la mer du Sud que le fer chez vous autres!

V

Ces paroles, dont l'autorité du vieux Pierre Martyr affirme l'authenticité, étaient bien faites pour enflammer les passions des Espagnols. Ni les obstacles dont le jeune cacique de Comagre déroula le sinistre tableau devant Vasco Nunez, ni les dangers résultant de la force, du nombre et de la férocité des ennemis qu'il devait rencontrer sur sa route, notamment le grand cacique Tubanama, dont « le pays était le plus riche de toutes les provinces en métal précieux, » rien ne détourna le chef espagnol du projet qu'il conçut immédiatement d'envahir ces opulentes régions. Il expédia aussitôt à Hispaniola un émissaire chargé d'obtenir de Diego Colon des secours et l'envoi d'un millier d'hommes, jugés indispensables pour entreprendre une telle conquête.

En attendant, Vasco Nunez voulut mettre son temps à profit.

La rumeur publique lui avait révélé l'existence d'un certain temple dont les Indiens parlaient avec

une crainte mêlée de mystère et de respect; ils le plaçaient dans la contrée de Dobayba, sur les bords d'une grande rivière qui se jetait par plusieurs embouchures dans le golfe d'Uraba.

Selon la légende indienne, cette contrée tenait son nom de la mère du Dieu qui créa le soleil, la lune et toutes les bonnes choses : l'esprit du bien, en un mot; elle disposait du tonnerre et des éclairs et les lançait sur les humains qu'elle voulait punir. mais en même temps répandait la fertilité et l'abondance sur les terres de ses pieux adorateurs. Une autre tradition n'attribuait pas une origine divine, mais une sagesse surhumaine à la reine de Dobayba, ce qui lui mérita, après sa mort, les honneurs d'un temple où les caciques se rendaient en pèlerinage des points les plus éloignés, y apportant des présents en or d'une magnificence rare. Ainsi en avait-il été de génération en génération, depuis des siècles, en sorte que les murs du temple ruisselaient d'or, disait-on.

L'amorce était séduisante, on le pense bien; mais le succès ne répondit ni aux espérances ni aux efforts des Espagnols : ils ne trouvèrent point le temple de Dobayba, et furent obligés de battre en retraite après avoir essuyé défaites sur défaites. Toutefois Vasco Nunez ne voulut point rentrer à Santa-Maria della Antigua sans avoir pris sa revanche de cette déconfiture; il fut assez heureux, en effet, pour poursuivre une autre expédition d'où il revint chargé d'un riche butin.

Ces entreprises secondaires ne pouvaient être

considérées que comme des passe-temps, en comparaison du vaste rêve au milieu duquel Vasco de Balboa laissait plâner son ambition. On peut s'étonner de la patience qu'il mit à attendre l'heure de cette gigantesque éclosion, patience qui faillit lui être fatale, car tout conspira, un moment, pour enlever à l'intrépide aventurier la jouissance de la découverte qui devait illustrer son nom.

A peine venait-il de triompher d'un complot dont le but était de le renverser du commandement, que des lettres arrivées d'Europe annonçèrent à Vasco Nunez qu'Enciso, était parvenu sans peine à se faire de chauds partisans à la cour, et qu'il allait recevoir l'ordre de comparaître devant les tribunaux d'Espagne.

Il s'agissait de ne pas laisser à un pareil ordre le temps d'arriver. Vasco comptait sur le succès de son entreprise dans la mer du Sud pour se faire tout pardonner. Les secours attendus d'Hispaniola, n'étaient pas venus; les moments étaient précieux; il fallait se hâter.

Vasco Nunez n'était pas homme à reculer devant une imprudence. Le joueur désespéré risque parfois sur la chance d'une carte sa ruine ou sa fortune. La vie des aventuriers dans le Nouveau Monde n'était, le plus souvent, qu'un jeu; il leur fallait, sur un coup de tête, tout risquer, le succès ou la mort.

A défaut des mille hommes qu'on ne lui envoyait pas, Vasco Nunez choisit, parmi les plus hardis de ses soldats et les plus dévoués à sa personne, cent quatre-vingt-dix hommes, auxquels il ne dissimula

pas l'énormité d'une pareille entreprise, qui avait paru d'abord devoir exiger un millier d'hommes pour l'exécuter, et leur demanda s'ils consentaient à l'accompagner. Un cri unanime répondit à cette proposition.

Le 1er septembre 1513, Vasco Nunez s'embarqua avec ses cent quatre-vingt-dix compagnons sur un brigantin et neuf grandes pirogues, et le voilà en route, « l'esprit fortement préoccupé, dit Washington Irving, non pas seulement parce que sa fortune était en jeu, mais parce qu'il lui semblait qu'il allait sonder un des plus puissants secrets de la nature. »

VI

La première station de Vasco Nunez fut chez le cacique Careta, qui le reçut à bras ouverts et lui fournit guides, approvisionnements et tous les secours nécessaires pour son périlleux voyage.

Le 6 septembre, les Espagnols commencèrent la rude ascension des montagnes.

Deux jours après, ils retrouvaient le village des Poncas, qu'ils avaient jadis enlevé d'assaut et pillé. Le cacique avait battu en retraite; cependant, sur les instances amicales de Vasco Nunez, il se rendit auprès de ce dernier, et, dans un élan de confiance, confirma à l'aventurier espagnol tout ce qu'on lui avait raconté sur l'existence d'une vaste mer de l'autre côté des montagnes, et lui désigna le pic du haut duquel il apercevrait cette étendue d'eau, bien loin, bien loin au dessous de lui.

Vasco Nunez laissa le plus grand nombre de ses hommes au village de Ponca, et le 20 septembre, escorté d'une douzaine seulement de ses plus ro-

bustes compagnons, il s'enfonça dans un pays tout à fait sauvage, coupé par des rochers à pic, couvert de forêts impénétrables, sillonné de rivières qu'il fallait nécessairement traverser sur des radeaux.

Après avoir franchi une longue série de ces gigantesques échelons, les Espagnols, en sortant d'une forêt profonde et sombre, débouchèrent soudainement sur le plateau découvert où soufflait un doux vent des montagnes. Il ne restait plus qu'un mamelon à monter pour atteindre à ce sommet d'où les Indiens avaient dit que l'on apercevrait la grande nappe de l'océan du Sud.

Il était alors dix heures du matin, rapporte un chroniqueur, et c'était le 26 septembre 1513.

Vasco Nunez ordonna à ses compagnons de faire halte, et défendit à aucun d'eux de le suivre. Le cœur tout palpitant d'émotion, il franchit ce dernier échelon mystérieux, et en arrivant au sommet du pic, le spectacle annoncé éclata à sa vue. « Ce fut, dit Washington Irving (1), comme si un monde nouveau se révélait à lui, séparé jusqu'alors d'un monde connu par ces puissants remparts de montagnes. Au dessous de lui s'étendait un vaste chaos de rochers et de forêts, de vertes savanes et de fleuves errants, tandis qu'au loin les eaux de l'océan promis reflétaient les rayons du soleil levant. »

Vasco Nunez s'agenouilla et remercia Dieu d'être le premier Européen qui fît cette grande découverte. Il appela ensuite ses compagnons à venir partager

(1) *Voyages of the companions of Columbus.*

le glorieux spectacle qui se déroulait à ses yeux. Ceux-ci embrassèrent leur chef avec enthousiasme, et le *Te Deum* retentit dans ces immenses déserts. Vasco Nunez fit dresser l'acte de prise de possession, au nom des souverains de la Castille, de cette mer, des îles et des terres fermes qu'elle baignait; ensuite il tailla, avec le plus grand arbre découvert dans les environs, une croix qu'il dressa au sommet du pic du haut duquel il avait aperçu la mer du Sud; puis ayant élevé une sorte de colonne en pierres, il y grava les noms des souverains de la Castille, ainsi que sur un grand nombre des arbres de la forêt, croyant donner à l'acte de prise de possession un caractère indélébile.

Vasco Nunez avait fait un immense pas dans ce dédale de forêts, de rochers, de montagnes, de rivières et de torrents; mais si rudes qu'eussent été les travaux qui l'avaient conduit au point où il était parvenu, si dangereuse qu'eût été cette marche entreprise et accomplie à travers les seuls sentiers frayés par les Indiens, il ne lui était pas possible de s'arrêter à moitié chemin. Avoir franchi le versant oriental de ces chaînes formidables de montagnes, avoir aperçu la mer du Sud, n'était rien; le grand, le véritable acte était de descendre le versant occidental, et de tremper la main dans cet océan inconnu. Les mêmes dangers, les mêmes fatigues attendaient les aventuriers; mais l'ambition, le besoin de gloire, le commandement des instincts cupides ajoutaient des ressorts à leur courage et à leur énergie physique.

Vasco Nunez s'établit, pour prendre et donner du repos à ses compagnons, chez un cacique dont il gagna l'amitié à coups d'arquebuses, sans compter un monceau d'or du poids de cinq cents livres au moins que le chef sauvage lui offrit. Il envoya alors trois détachements de douze hommes chacun, commandés par François Pizarre, Juan de Escaray et Alonzo Martin de Bon Benito, pour découvrir le chemin le plus praticable vers la mer. La bonne chance fut pour Martin Bon Benito qui, après deux jours d'une course à l'aventure, vit deux grandes pirogues gisant à sec sur une éminence où il ne semblait pas que les eaux pussent parvenir.

« Pendant que les Espagnols contemplaient cet « étrange phénomène, rapporte Herrera (1), la ma- « rée qui s'élève à une grande hauteur sur ces côtes, « atteignit rapidement jusqu'au point où se trou- « vaient les canots et les mit à flots (2). Alonzo « Martin s'élança dans l'un d'eux et prit ses compa- « gnons à témoin qu'il était le premier Européen qui « se fut embarqué sur cette mer. »

Vasco Nunez, informé de ces faits, prit avec lui vingt-six Espagnols, et, suivi du cacique de Chiapes, il commença à descendre vers la côte qui, aussi loin que le regard pouvait s'étendre, lui parut déserte; pas une voile ne troublait l'immense solitude de cet océan dont la nappe se déroulait devant lui.

(1) Herrera, *Histoire des Indes*.

(2) Il a été constaté que la marée de l'océan Pacifique se faisait sentir à plus de 10 lieues dans l'intérieur des terres.

Vasco Nunez aborda à une baie immense qui pénétrait fort avant dans les terres et à laquelle il donna le nom de San Miguel, en l'honneur du saint dont c'était la fête ce jour-là (1).

C'était l'heure du reflux, la mer était à plus d'une demi-lieue du rivage. Vasco Nunez attendit sous les grands arbres des forêts que le flot monta jusqu'à lui. Quand il le sentit battre à ses pieds, le fier aventurier se dressa, armé de toutes pièces. Dans sa main gauche, il tenait une bannière à l'image de la sainte Vierge et de l'Enfant Jésus, et aux armes de Castille et de Léon; dans sa main droite, son épée nue, et le bouclier sur l'épaule. Il s'avança ainsi dans la mer, jusqu'à ce qu'il se vît de l'eau au dessus du genou. Agitant alors sa bannière, il prit possession, au nom de ses souverains, « des mers, terres, côtes, « ports et îles, de tous royaumes et provinces en « dépendant ou pouvant en dépendre à quelque « titre que ce soit, dans le passé, présentement ou « dans l'avenir. »

Vasco mit le comble à cette orgueilleuse proclamation, en ajoutant :

— Si quelque prince ou capitaine, chrétien ou infidèle, de quelque secte ou condition qu'il soit, veut exercer des prétentions sur ces terres et sur cette mer, je suis prêt à soutenir et à défendre contre lui les droits de mes souverains.

Ses compagnons tirèrent l'épée et proclamèrent comme lui la souveraineté de la couronne de Cas-

(1) Le 29 septembre 1513.

tille sur le pays; puis ils goûtèrent les eaux de la mer, et ayant constaté qu'elles étaient salées, preuve que c'était bien un océan, ils emportèrent des trophées de branches arrachées aux arbres des rivages.

VII

Vasco Nunez, après avoir ramassé dans les environs tout l'or qu'il put, voulut entreprendre une exploration du golfe San Miguel. La saison n'était pas favorable; les mois d'octobre, novembre et décembre sont les mois des tempêtes dans ces parages. A peine se fut-il embarqué, que ses canots, habilement manœuvrés cependant par les Indiens, furent brisés sur les récifs et jetés à la côte. On eût dit que les divinités de ces mers en défendaient l'entrée aux aventuriers espagnols.

Pour qui sait les alternatives qui ont partagé la vie de Vasco Nunez, ce naufrage, au lendemain de la conquête de ces pays, n'est qu'une des phases naturelles de cette existence mêlée de succès et de défaites, de haute fortune et de ruine soudaine. Il n'est pas d'homme peut-être dont la carrière présente à un tel point et avec un caractère aussi

accentué, la lutte des deux éléments du bien et du mal.

Les Espagnols, aussi superstitieux en ce temps-là que les Indiens eux-mêmes, avaient vu dans cet échec un avertissement du ciel et eussent voulu dissuader leur héroïque chef de poursuivre toute nouvelle entreprise sur cet océan si peu hospitalier. Mais Vasco Nunez avait un de ces caractères et une de ces ambitions que les dangers et l'insuccès n'abattaient point. Il se remit en route, et explora une assez grande partie du littoral et quelques-unes des îles qui en bornent l'horizon. Cette excursion fut heureuse; Vasco Nunez en rapporta des monceaux de perles fines, si abondantes en ces parages, que les avirons d'une embarcation mise à son service par un cacique en étaient incrustés.

Vasco Nunez songea alors à revenir au Darien, en reprenant le chemin des montagnes. Ce voyage, s'il lui donna une ample récolte de richesses, fut désastreux sous le rapport des souffrances et des misères que les Espagnols endurèrent. La faim, la soif, les maladies, furent les compagnons du retour jusqu'au jour où ils entrèrent sur le territoire d'un cacique nommé Poncra, et qu'on leur avait signalé comme le plus puissamment riche de tous les chefs de ces contrées.

Les Espagnols qui, la veille, eussent volontiers échangé la moitié de leurs sacs de perles et de leurs tonnes d'or contre une outre d'eau et contre une poignée de maïs, sentirent leur avidité se réveiller au dénombrement des trésors du cacique Poncra.

Ce Crésus des montagnes était un être hideux, difforme au physique, misérable au moral. Aussi ce fut une joie immense parmi les Indiens de l'escorte de Nunez et parmi les sujets du cacique, quand on apprit que celui-ci, qui s'était enfui à l'approche des Européens, avait été découvert dans sa retraite. Dans tous les pays on aime à voir l'heure du jugement arriver pour les criminels et pour les tyrans. Poncra était à la fois tyran et par conséquent criminel; de toutes les lèvres s'éleva un concert d'accusations contre lui; il semblait que les Espagnols fussent des envoyés de Dieu qui venaient rendre justice à un peuple opprimé et le délivrer d'un monstre.

Vasco Nunez trouva pour ainsi dire tant d'encouragement dans le cri de la réprobation publique, qu'il n'éprouva aucun scrupule à condamner Poncra à être dévoré par des chiens.

Après cette expédition qui mit le comble à la moisson d'or que recueillirent les Espagnols, et un séjour réparateur de trois semaines dans les domaines du cacique, Vasco Nunez ordonna la retraite, et, le 19 janvier 1514, il rentrait à Santa-Maria della Antigua, au milieu des acclamations et des enthousiasmes de la population.

Ce fut pour l'illustre aventurier un glorieux triomphe, et les couronnes populaires qui lui furent décernées étaient bien méritées. « L'intrépidité de « Vasco Nunez, dit W. Irving, à pénétrer avec une « poignée d'hommes, au fond d'un pays sauvage, « couvert de montagnes et peuplé de tribus guer-

« rières; l'habileté avec laquelle il conduisit sa « bande de rudes aventuriers, trouvant moyen d'ex- « citer leur courage, de les contraindre à l'obéissance « et de se ménager en même temps leur affection, « prouve qu'il possédait de grandes qualités comme « général. Il était, rapportent les chroniques, tou- « jours le premier à se jeter dans le danger et le « dernier à quitter le champ de bataille. Il partagea « les périls et les ennuis du moindre de ses compa- « gnons, les traitant tous avec une égale affabilité; « veillant, combattant, travaillant avec eux; attentif « et plein de consolations pour les malades et les « blessés; et partageant ses gains entre tous avec « une libéralité sans exemple. »

Le caractère de Vasco Nunez s'était en quelque sorte révélé avec tous les événements extraordinaires que nous venons de raconter. Depuis sa découverte, il se sentait comme grandi à ses propres yeux et responsable devant son pays. « Vasco Nunez, dit à « ce sujet le vieux Pierre Martyr, s'était transformé; « de turbulent personnage, il s'était élevé au rang « d'un politique et d'un chef plein de retenue. »

Nous allons voir comment des événements qui semblent marqués au coin du romanesque ont fait crouler cet échafaudage de gloire.

VIII

Vasco Nunez de Balboa croyait, avec raison, avoir accompli d'assez grandes choses pour imposer silence à ses ennemis et pour mériter les plus hautes faveurs de son souverain, à qui il s'occupa d'adresser au plus vite le récit de ses découvertes et de ses conquêtes. Non seulement il envoya au roi Ferdinand la dîme du cinquième, perçue par la couronne sur tous les trésors du Nouveau Monde, mais il obtint de ses compagnons d'aventures qu'ils se réunissent à lui pour faire don à Sa Majesté d'un lot des plus belles perles rapportées de la mer du Sud.

Pour le malheur de Vasco Nunez, le bâtiment qui devait porter l'envoyé chargé de ses lettres et de ses trésors, fut retenu au port pendant deux mois.

Il nous faut donc raconter ce qui s'était passé en Espagne pendant que Nunez accomplissait de si grandes découvertes.

On se souvient qu'une lettre confidentielle l'avait prévenu du succès des démarches de don Enciso,

son redoutable ennemi. La nouvelle n'était que trop vraie. Enciso obtint la destitution de Vasco Nunez, à qui le roi, sur les instances de l'évêque de Fonseca, avait donné pour successeur don Pedro Arias Davila, que les chroniques du temps désignent sous le nom de Pedrarias. Cet homme, qui a joué, à divers titres, un grand rôle dans l'histoire du Nouveau Monde, n'avait pas pour seul mérite sa haute position à la cour. Pedrarias était en outre un vaillant soldat; il s'était illustré dans la guerre de Grenade et en Afrique, et avait mérité les deux surnoms de *El Galan*, pour sa bravoure, et de *El Justador*, pour son habileté et sa grâce dans les tournois.

Tel était l'homme que la cour d'Espagne, sur les plaintes injustes d'un coquin, venait de donner pour successeur à Vasco Nunez de Balboa. Nous connaîtrons mieux plus tard le caractère de Pedrarias; ajournons donc le jugement des faits sur sa personne.

A peine avait-il été nommé, que l'on vit arriver les deux envoyés chargés par Balboa de faire part au roi de la confidence du jeune cacique indien sur l'existence de la mer du Sud, et de demander les secours nécessaires (on sait qu'il ne les attendit pas) pour entreprendre la découverte de ce nouveau pays.

A cette nouvelle, l'ambition du roi s'éveilla, et au lieu de réparer l'acte injuste qu'on venait de lui faire commettre, il subit l'influence des conseils intéressés de l'évêque de Fonseca, et ordonna immédiatement une levée de douze cents hommes dont Pedrarias devait prendre le commandement.

A ce moment, le fameux Gonzalve de Cordoue avait été sur le point de partir pour Naples à la tête d'une armée composée de la fine fleur de la chevalerie castillane. Le licenciement subit de ces troupes permit aux plus ardents d'accourir sous la bannière de Pedrarias pour aller chercher aventures dans ce pays lointain, inconnu encore, mais dépeint avec tant d'exagération qu'on l'avait déjà surnommé la *Castilla del Oro*. Au lieu de douze cents volontaires, il s'en présenta trois mille, au rapport de l'historien Oviedo. Pedrarias dut en embarquer deux mille. On mit le comble enfin à l'enthousiasme qu'excita cette expédition, en élevant le pauvre campement de Santa-Maria della Antigua au rang de capitale de la Castille-d'Or et en y nommant un évêque.

Quand on vient à tourner un feuillet de cette épopée et qu'on se rappelle les résultats déjà obtenus par Vasco Nunez à la tête d'une centaine de ses compagnons, on est tenté de trouver ridicule ce luxe de préparatifs. Les vrais héros que ce sol du Nouveau Monde a enfantés n'ont jamais demandé, pour accomplir leurs prouesses, l'étalage de forces que montrèrent, pour marcher sur leurs brisées, les ouvriers de la dernière heure.

La flotte de quinze navires emportant Pedrarias et son armée, leva l'ancre de San Lucar le 12 avril 1514.

Deux semaines après, arriva le messager de Vasco Nunez, apportant les détails de la découverte et des conquêtes de l'illustre aventurier, conquêtes et découvertes attestées par un plein navire de perles,

de pierres précieuses et de joyaux en or. Le récit de ces extraordinaires événements retentit aussitôt dans toute l'Espagne; le nom de cet aventurier, réputé sans foi ni conscience peu de jours auparavant, était porté aux nues presque à l'égal de celui de Christophe Colomb. Cette fois Ferdinand se repentit des ordres qu'il avait donnés contre Vasco Nunez, de son ingratitude, involontaire peut-être, et consulta l'évêque de Fonseca sur la récompense qu'il pourrait accorder à cet éminent serviteur.

Vasco Nunez était loin de soupçonner le coup qui le frappait au moment même où, après avoir donné à son roi une si belle contrée, il s'occupait de régulariser l'administration de la colonie qu'il gouvernait.

La flotte de Pedrarias entra dans le golfe d'Uraba, deux mois après son départ de San Lucar. Pedrarias se sentait quelque peu embarrassé du rôle qu'il avait à jouer vis-à-vis de Vasco Nunez dont il connaissait le caractère violent, qu'il soupçonnait jaloux de ses services et peu disposé conséquemment à céder la place. Il jugea prudent d'envoyer vers lui un de ses officiers pour lui annoncer son arrivée.

Celui-ci s'attendait à trouver une sorte de roi, l'épée d'une main, le fouet de l'autre, et régnant au milieu d'une atmosphère de terreur, sur un peuple tremblant.

Quel ne fut pas son étonnement quand il aperçut ce chef redoutable, simplement vêtu d'une chemise et de culottes de coton, avec des pantoufles en fil de chanvre aux pieds et travaillant, avec une demi-dou-

zaine d'Indiens, à placer une toiture de branches et de feuilles sur la cabane qui lui servait de palais.

Cette simplicité impressionna l'officier bien plus peut-être que ne lui eût imposé un étalage royal. Il s'avança respectueusement vers le héros, et après l'avoir salué, lui fit part de l'arrivée de don Pedrarias comme gouverneur de la colonie.

Quel que fut le sentiment intérieur de Vasco Nunez, il maîtrisa son émotion, et d'une voix calme répondit au messager :

— Dites à don Pedrarias Davila qu'il est le bienvenu; que je le félicite d'être arrivé à bon port, et que je suis prêt, comme sont prêts ceux ici présents, à recevoir ses ordres.

Les aventuriers, indignés d'apprendre la disgrâce de Vasco Nunez, voulurent s'opposer, l'épée à la main, au débarquement du nouveau gouverneur; mais leur chef parvint à les calmer. Encore une fois ils obéirent à sa voix.

Ce fut un étrange contraste entre l'humilité que montra Vasco Nunez dans la réception du nouveau venu, et le faste dont Pedrarias fit étalage en débarquant. D'un côté, c'était un luxe éblouissant d'armes, de vêtements, de chevaux; de l'autre, une simplicité qui étonna sur le sol d'un pays tel que la Castille-d'Or.

Vasco Nunez alla au devant de Pedrarias, renouvela l'acte de soumission dont il avait chargé son messager, et le conduisit dans l'humble palais destiné à abriter sa grandeur.

IX

Pedrarias, surpris de ne rencontrer aucune résistance de la part de Vasco Nunez à lui céder l'autorité, crut que cette résignation cachait quelque piége, se mit en défiance et ne songea plus qu'à perdre un homme dont le bruit de la popularité n'ayant pas tardé à monter jusqu'à lui, l'importunait et l'effrayait.

Prescott (1) a bien jugé ce lâche orgueilleux que nous allons voir apparaître sur la scène, comme le tourmenteur de Vasco Nunez. L'illustre historien le dépeint comme « un homme de quelque expérience « militaire, d'une grande énergie de caractère, mais « d'un naturel méchant. » Il ajoute : « Les basses « qualités qui auraient passé inaperçues dans l'ob- « scurité de la vie privée, devinrent visibles et peut- « être naquirent jusqu'à un certain point de son « élévation soudaine au pouvoir; ainsi les rayons

(1) *Histoire de la conquête du Pérou.*

« du soleil qui opèrent une action bienfaisante sur « un sol généreux et excitent sa fécondité, ne tirent « d'un marais insalubre que des exhalaisons impures « et pestilentielles. »

Pedrarias avait senti entrer dans sa vilaine âme toutes sortes de mauvaises pensées : la jalousie, la haine, le parti pris de profiter des travaux et des découvertes de Vasco Nunez. Frapper un tel homme en face eût été montrer du courage; Pedrarias n'en était pas capable. Il prit d'infâmes détours, appela l'hypocrisie au secours de la lâcheté, et se fit humble et rampant pour mieux mordre le héros qu'il voulait braver. Leurs premières entrevues furent tout amicales.

— Je vais, dit Pedrarias à Vasco Nunez, vous rassurer sur les intentions du roi. Ma présence ici n'est point un blâme contre vous, cher Vasco; et pour preuve, c'est que j'ai l'ordre, auquel je me soumets de bien grand cœur, de me laisser guider par vos conseils et par votre expérience. Le véritable gouverneur sera toujours vous, ou plutôt nous serons deux gouverneurs.

Vasco Nunez, avec la franchise qui le caractérisait, ouvrit à Pedrarias les secrets de son âme; lui confia ses plans et ses projets sur la colonie; lui révéla l'itinéraire à suivre pour gagner les rivages de la mer du Sud. En un mot, il mit généreusement son expérience au service de la vanité de Pedrarias.

Dès que celui-ci eut recueilli tous les renseignements dont il avait besoin, il jeta le masque, ordonna d'arrêter Vasco Nunez, en déclarant que

son procès allait lui être fait, sous la prévention d'usurpation et d'abus de pouvoir. L'intervention de l'évêque et de l'alcade mayor adoucit les rigueurs de sa captivité et allégea le poids des chaînes dont il avait été chargé comme un malfaiteur. Quelques jours après, il fut même rendu à la liberté sur les instances de la femme de Pedrarias, dona Isabella de Bobadilla, une femme d'un grand caractère et dont le nom a été une illustration dans l'histoire du Nouveau Monde. Elle était la fille de la célèbre Beatrix de Bobadilla, marquise de Moya, l'amie intime de la reine Isabelle, et à l'influence de laquelle Christophe Colomb dut d'avoir obtenu la protection de la souveraine de Castille.

Cette liberté fut, d'abord, presqu'une honte pour Vasco Nunez, surveillé comme un homme dangereux, laissé à l'écart comme un incapable; puis, à la suite de l'insuccès de toutes les entreprises commandées par Pedrarias en personne ou par ses favoris, et de la famine qui se répandit dans la colonie après la rupture de la paix avec les caciques alliés, les outrages infligés à Vasco Nunez commencèrent à tourner à son profit. Ses amis, un moment intimidés et vaincus, relevèrent la tête et firent entendre des paroles malsonnantes aux oreilles de Pedrarias, en rappelant les succès de l'ancien gouverneur remplacés par les défaites constantes du nouveau.

Il faut rendre cette justice à Vasco Nunez qu'il ne chercha à fomenter aucune révolte. On eût dit qu'il attendait patiemment le jour de sa revanche; mais on ne peut lui en vouloir d'y avoir travaillé. L'oisi-

veté pour un tel homme était un supplice. Vasco Nunez s'occupa donc de préparer pour son propre compte une expédition secrète dans la mer du Sud ; à cet effet, il envoya à la Havane un de ses amis particuliers nommé Andrès Garabito, celui-là même qui devait plus tard le trahir, avec la mission de recruter un équipage d'hommes sûrs et d'acheter quelques approvisionnements.

X

Pedrarias, s'apercevant que tous ses efforts contre Vasco Nunez ne servaient qu'à lui donner de l'éclat et de la popularité, avait conçu le projet de confier à ce vaillant capitaine la conduite de quelque entreprise difficile où il avait toutes chances d'échouer.

Le perfide gouverneur croyait, de cette façon, concilier sa haine et la politique : la politique en ce qu'il semblait donner satisfaction au vœu populaire qui réclamait la présence de Vasco Nunez sur la scène; — sa haine en ce qu'il comptait bien que l'insuccès de l'aventurier dans l'entreprise qu'il lui ménageait le perdrait dans l'esprit de ses partisans.

— Où vous voudrez que j'aille, seigneur Pedrarias, j'irai tenter la fortune; combattre même ceux des Indiens qui sont mes amis; découvrir de nouveaux pays. Je passerai les mers, franchirai des montagnes... tant l'oisiveté me pèse... Avez-vous décidé quelque chose à cet égard, seigneur Pedrarias?

C'est ainsi que Vasco Nunez de Balboa parla à son ennemi, avec cette franchise qui le caractérisait.

— Si je vous consultais, seigneur capitaine? demanda Pedrarias.

— Si vous me faisiez cet honneur, Excellence, je vous répondrais qu'il faut frapper un grand coup. Le peuple d'ici est découragé; tous ces jeunes seigneurs que vous avez conduits à votre suite sont fort désenchantés; une entreprise ordinaire ne suffirait pas à racheter le temps perdu.

— Vous avez quelque plan en vue? demanda Pedrarias avec une certaine émotion.

— Si vous voulez le permettre, je vais le dérouler à vos yeux.

Pedrarias réfléchit qu'un plan conçu par Vasco Nunez devait être nécessairement raisonnable, susceptible de réussir, et qu'en cas de succès, l'intrépide capitaine devenait un rival plus dangereux que jamais. Cela n'était pas l'affaire de Pedrarias.

— Je crois, dit-il à Vasco Nunez, à l'excellence de votre projet; mais j'ai le mien auquel je désire qu'il soit donné suite.

— Ordonnez, seigneur gouverneur; je suis prêt à tout, je crois vous l'avoir dit.

— J'ai décidé que vous entreprendriez la recherche et la conquête du temple d'or de Dobayba.

— Soit! Seulement il faudrait que ce temple existât. J'en ai tenté la recherche, il y a quelques années; j'ai perdu dans cette entreprise, temps, hommes et munitions.

— Vous niez donc l'existence du temple de Dobayba?

— J'y suis fort incrédule.

— Vous croyez l'entreprise dangereuse?

— Oui, par expérience.

— Eh bien! je désire d'être fixé sur ce point.

— Je partirai quand Votre Excellence l'ordonnera.

— Au plus tôt; dans trois jours...

— Dans trois jours, soit!

Pedrarias se félicitait d'avoir trouvé le moyen de perdre son ennemi, lorsque deux événements vinrent, successivement, déranger ses projets et donner en même temps un aliment de plus à sa vengeance.

Au moment où Vasco Nunez faisait les derniers préparatifs pour l'expédition à la recherche du fantastique temple d'or, le navire portant son ami Andrès Garabito arriva de Cuba avec un équipage de soixante et dix hommes. Garabito s'étant mis en communication directe et secrète avec Vasco Nunez, sans prévenir le gouverneur, celui-ci prit acte de l'arrivée de ce bâtiment et du mystère qui l'entourait, pour conclure à une conspiration de la part de Vasco, le fit arrêter, jeter en prison, et peu s'en fallût qu'il n'ajoutât à ces brutalités un jugement sommaire qui devait le débarrasser à jamais de cet intolérable rival.

Vasco Nunez dut la vie sans aucun doute à l'intervention de quelque bonne âme puissante, peut-être encore une fois à l'intervention de dona Isabella, car Pedrarias était trop aveuglé par la haine, pour avoir conservé même le sentiment de son devoir. En effet, quelques jours après l'arrestation de Vasco Nunez,

arriva d'Espagne un vaisseau portant des lettres royales par lesquelles Ferdinand, reconnaissant et voulant récompenser les éminents services de Vasco Nunez de Balboa, le nommait *adelantado* (gouverneur militaire) des pays baignés par la mer du Sud; tout en le laissant sous les ordres de Pedrarias.

Celui-ci crut pouvoir profiter de cette autorité que lui conservaient les lettres royales, pour ne point faire connaître à Vasco Nunez la récompense qui lui était accordée et en même temps pour le retenir en prison. Rendre à Vasco Nunez la liberté en l'investissant d'un gouvernement, c'était abdiquer à l'avance. L'héroïque capitaine avait trop de colères accumulées au fond de son âme, trop soif de vengeance, trop d'ambition pour ne se sentir point, devant une faveur royale, l'immense et peut-être facile désir de renverser Pedrarias et de lui ravir le pouvoir.

Le plus simple était donc de laisser Vasco Nunez en prison, et d'y hâter, au besoin, la fin de ses jours.

Pedrarias ne reculait devant rien.

Ce fut alors l'évêque de Darien qui intervint. Décidément ce prélat et Isabella étaient les bons génies de Vasco Nunez. L'évêque insinua à Pedrarias que le traitement infligé à Balboa commençait à devenir odieux au peuple.

— Que m'importe ce peuple capricieux!

— Soit; mais vous risquez d'encourir le déplaisir de notre souverain. Pourquoi traiter en ennemi irréconciliable un homme dont vous avez intérêt à faire votre ami le plus solide?

— Comment m'y prendre?

— Vous avez plusieurs filles; donnez l'une d'elles en mariage à Vasco Nunez; vous aurez ainsi pour gendre un homme dont vous savez les talents et la popularité. Il est de bonne naissance; un rayon de la faveur royale vient de tomber sur lui; il n'est pas douteux que ses services ne la lui méritent tout entière. Vous pouvez faire de lui votre lieutenant, votre bras droit; tout ce qu'il fera, et vous savez qu'il est capable de beaucoup, tournera au profit de la grandeur et de la fortune de votre famille.

Pedrarias et sa femme se laissèrent persuader par l'éloquence de l'évêque. A tout prendre, d'ailleurs, il y allait quelque peu du salut de Pedrarias, d'accepter cet arrangement. Vasco Nunez, trop heureux d'obtenir sa liberté à ce prix, consentit à devenir le gendre de son persécuteur. Le mariage fut ajourné nécessairement à l'arrivée de la fiancée qui était en Espagne.

Ce délai fut fatal au hardi aventurier.

XI

Voici donc, une fois encore, Vasco Nunez au sommet de la fortune.

Les vieux chroniqueurs espagnols racontent que parmi les aventuriers du Darien, se trouvait un astrologue vénitien nommé Micer Codro, que le goût du déplacement sans doute avait attiré dans le Nouveau Monde, car il s'y était beaucoup plus occupé de rêver que de chercher fortune.

Micer Codro aimait fort Vasco Nunez, qui lui avait servi de patron et de protecteur. En traversant les montagnes du Darien, à la recherche de l'océan du Sud, pendant une de ces nuits sereines des tropiques, sous un ciel profond et moucheté de toutes ses étoiles, Micer Codro, l'œil fixé sur le firmament, avait dit à Vasco :

— Capitaine, j'ai consulté les astres pour vous.

— Q'as-tu lu dans les astres?

— Regardez cette étoile que voici, dans la direction du nord.

— Eh bien?

— Si vous la voyez, une nuit, passer à l'occident, vous pourrez compter que dans le cours de l'année votre vie sera en grands dangers; mais si vous échappez à ces dangers, vous deviendrez le plus riche et le plus glorieux des capitaines du Nouveau Monde.

L'horoscope produisit, raconte l'historien Oviedo, une grande impression sur l'imagination de Vasco Nunez, superstitieux comme tout bon Espagnol de ce temps.

Le jour où Vasco Nunez fut rendu à la liberté et fiancé à la fille de Pedrarias, Micer Codro et lui se rencontrèrent. L'astrologue embrassa son patron :

— Eh bien! lui dit celui-ci, tu n'avais bien lu qu'à moitié dans les astres, Micer. J'ai échappé aux dangers qui menaçaient ma vie; me voici de nouveau au bon bout de ma fortune, et l'étoile que tu m'avais montrée est toujours à la même place.

Micer Codro secoua la tête en souriant mélancoliquement :

— Les dangers auxquels Votre Excellence vient d'échapper, illustre capitaine, ne sont rien en comparaison de ceux qui vous menacent. L'honneur, à coup sûr très grand, de devenir le gendre du seigneur Pedrarias et son lieutenant, ne saurait se comparer encore à la gloire qui vous est réservée, au cas où vous triompherez des tempêtes qui menacent votre vie. Voilà pourquoi, illustre et cher capitaine, l'étoile dont le regard suit vos jours n'a pas quitté le septentrion.

Vasco Nunez se garda bien de mettre en doute la divination de Micer. Il accepta l'alternative que lui offrait l'astrologue; il était assez ambitieux pour vouloir bien, en perspective, de ce redoublement de misères et de souffrances en échange de tant de gloire. Nous reverrons bientôt, trop tôt même, Vasco Nunez et Micer Codro en présence.

Le plus vif désir de Vasco Nunez avait été d'entreprendre une nouvelle expédition dans la mer du Sud, et le lecteur se souvient que c'était dans le but de s'en procurer les moyens, qu'il avait secrètement expédié Garabito à la Havane.

La première faveur que Vasco Nunez sollicita de Pedrarias fut l'autorisation de construire quatre brigantins, et de faire les préparatifs nécessaires pour entreprendre cette expédition, qu'à la distance des années, on serait tenté de considérer comme une chimère ou comme une de ces réalisations au dessus des forces humaines, digne des temps fabuleux où les demi-dieux descendaient sur la terre pour accomplir des miracles.

Vasco Nunez fut, en outre, investi du gouvernement de la ville d'Acla, à l'ouest du Darien. Pendant que l'on y construisait ses bâtiments, il entreprit de développer cette cité à peine ébauchée encore, et dont il rêvait de faire la plus riche cité de cette contrée. Vasco mit dans l'organisation de son expédition outre-montagne, tout ce qu'il avait pu réunir des débris de son ancienne fortune. Pedrarias poussa la confiance jusqu'à ordonner au trésorier royal de lui faire quelques avances; et comme ces ressources ne

suffisaient pas encore, il se rencontra heureusement au Darien un notaire nommé Hernando de Arguello, lequel avait amassé, on ne savait trop dire comment, une immense fortune. Avec l'espoir de la doubler et peut-être bien de la décupler, il confia cette fortune à Vasco Nunez.

Je ferai remarquer, en passant, que toutes les grandes entreprises dans le Nouveau Monde ont été faites au compte des particuliers. Bien que la couronne d'Espagne en tirât tous les avantages et les plus gros bénéfices, elle aventurait peu son argent dans la poursuite de ces rêves glorieux. On vient de voir comment les choses se passèrent pour Vasco Nunez; ce fut aussi avec le concours d'amis particuliers que Pizarre entreprit la conquête du Pérou. La couronne d'Espagne était avare, peu prêteuse, et Pedrarias s'aventura même beaucoup en autorisant le trésor à avancer des secours à Vasco Nunez.

Dès que les navires furent prêts, celui-ci s'occupa du moyen de les transporter, avec tout leur matériel, ancres, mâture, voiles, de l'autre côté des montagnes. Il fallait, pour accomplir de telles entreprises, quelque chose de l'enthousiasme de la folie ou de la foi.

Des rivages de l'Atlantique aux bords du Pacifique, les hardis aventuriers n'avaient, à travers ces montagnes formidables que l'œil contemple aujourd'hui avec terreur, d'autres chemins que les sentiers tracés par les pas de l'Indien. Ce fut le long de ces sentiers que s'avança cette caravane d'Espagnols et d'Indiens portant les quatre navires sur leurs épaules,

comme s'il s'agissait d'une vulgaire offrande à l'adresse de quelque divinité sauvage cachée sous les mystérieux ombrages de ces forêts géantes.

Au haut de la montagne d'où il avait, une première fois, aperçu l'océan du Sud, Vasco Nunez avait fait construire à l'avance et garnir d'approvisionnements un vaste hangar; il y prit quelques jours de repos. S'étant de nouveau mis en marche, il descendit le revers des montagnes jusqu'à la rencontre d'une rivière navigable qu'il nomma la Balsas, sur laquelle il lança ses navires qui atteignirent le Pacifique.

Un tel travail ne s'accomplit pas sans que de rudes épreuves, et de toutes les sortes, eussent été réservées à ces intrépides aventuriers. Sans un chef aussi habile, aussi dévoué, aussi peu soucieux de sa propre personne que l'était Vasco Nunez, le courage et la patience eussent failli à ces hommes. Mais comment désespérer du succès, de quel droit se plaindre quand ils avaient sous les yeux le spectacle et l'exemple d'une héroïque abnégation de soi-même, d'une gaieté intarisable, d'une confiance complète dans le résultat? Auraient-ils dû tenter l'impossible, c'est à dire à peine quelque chose de plus que ce qu'ils venaient de tenter, que les aventuriers l'eussent fait.

Et pourtant, combien d'entre eux avaient succombé le long de cette route formidable! Combien se traînaient épuisés par les maladies, à bout de forces, exténués de faim, dévorés par la soif, sous un soleil tropical! Tantôt c'étaient des rivières qui débordaient sous l'affluence des pluies, et se changeaient en tor-

rents impétueux; tantôt des bois épais comme des murailles et dont il fallait littéralement faire l'assaut; et que sais-je! L'imagination peut se représenter toutes ces misères, toutes ces souffrances, sans craindre de rien exagérer.

« Il y a, dit à ce sujet Washington Irving (1), telles « pages de l'histoire de ces découvertes par les Es- « pagnols dans l'hémisphère occidental, qui frappent « d'étonnement et d'admiration devant l'audace des « hommes qui les ont entreprises, et devant les diffi- « cultés effroyables que leur courage et leur persé- « vérance ont eu à surmonter. Il y a peu de faits, « cependant, plus extraordinaires que ce transport « pièce par pièce, à travers les montagnes du Darien, « des premiers bâtiments européens qui se sont « plongés dans les flots du Pacifique. » On excuse donc volontiers l'orgueil des écrivains castillans quand ils s'écrient, comme Herrera, « que les Espa- « gnols étaient seuls capables de concevoir de telles « entreprises et d'y persister; » ajoutant qu'aucun capitaine dans le Nouveau Monde, « sauf Vasco Nu- « nez, n'eût été capable de mener à bonne fin » celle que nous venons de raconter.

(1) W. Irving, *Voyages of the companions of Columbus.*

XII

On s'imagine aisément la joie glorieuse de Vasco de Balboa, le jour où il se sentit naviguer sur les eaux du fleuve dont le courant le conduisit droit à ce golfe de San Miguel qu'il avait déjà abordé une première fois. Il pouvait se croire à l'apogée de sa fortune!

— Ami, dit-il à Micer Codro, que puis-je espérer de plus que ce que le ciel m'a permis d'accomplir? J'ai exécuté le plus gigantesque plan dont il fût donné à un aventurier de rêver la réalisation. Voici en face de nous les îles où les perles abondent comme les feuilles sur les arbres; il ne s'agit que de plonger sous l'eau pour ramasser des brassées de richesses. Tout autour de nous, le sol porte le métal précieux dans ses entrailles... Que puis-je souhaiter de plus? Ce pays est à moi, j'en suis le maître. Nul ne viendra m'y disputer ma souveraineté. J'y puis fonder tel empire que je veux, dont ces montagnes formidables seront les forteresses imprenables. Que pourront me

promettre les astres de plus que ce que je tiens à cette heure?

Pendant que Vasco Nunez parlait ainsi à l'astrologue, le soleil descendant à l'horizon s'était noyé dans les flots de l'océan. La nuit était venue, et le ciel s'était paré de ses étoiles. Ils étaient couchés tous deux sur le pont du navire dont Vasco avait fait son quartier; les lames clapotaient autour de ses flancs; ses cordages sifflaient sous la brise comme les cordes d'un mystérieux instrument.

Micer Codro se leva tout à coup et montrant du doigt le ciel à son compagnon :

— Regardez, dit-il, l'étoile a quitté le septentrion et la voilà à l'occident. C'est aujourd'hui une date solennelle en votre vie, Vasco.

Le courageux capitaine frissonna, devint tout rêveur et balbutia les ordres que venaient de prendre auprès de lui deux de ses officiers, Garabito et Geronimo de Valenzuela, qui avaient assisté à toute cette conversation.

Comme si l'horoscope de Micer Codro devait se réaliser de point en point, peu de jours après, un détachement arrivant d'Acla apporta la nouvelle que Pedrarias était, disait-on, remplacé dans son commandement par un gouverneur nommé Lope de Sosa. Cette nouvelle jeta un certain trouble dans l'esprit de Vasco Nunez qui surprit deux larmes dans les yeux de l'astrologue. Tout superstitieux qu'il fût, il n'était pas homme d'une trempe à se laisser abattre aisément. Si c'était une tempête qui s'élevait, il fallait l'aborder de front et en conjurer les périls.

Vasco résolut d'expédier à Acla un homme sûr, et il eut le malheur de choisir Andrès Garabito, pour s'assurer de l'exactitude de la nouvelle apportée au Pacifique.

— Si tu trouves Pedrarias, tranquille possesseur de son gouvernement, dit-il à Garabito, le prétexte de ton voyage auprès de lui sera de solliciter de ma part des provisions pour l'expédition de la mer du Sud; — si, au contraire, tu trouves un nouveau gouverneur installé au lieu et place de Pedrarias, tu ne séjourneras pas une heure à Acla et t'en reviendras pour que nous nous mettions en mer avant qu'un caprice, l'ambition ou les calculs avides du nouveau chef ne puissent arrêter mon départ.

Garabito trouva Pedrarias paisible possesseur de son gouvernement, mais inquiet toujours, et peut-être plus jaloux que jamais, de la popularité croissante de Vasco Nunez.

Garabito connaissait l'horoscope tiré par Micer Codro; il avait assisté à la scène où l'astrologue constata le passage de l'étoile du septentrion à l'occident. Aussi superstitieux lui-même que Vasco Nunez, il avait une foi entière dans l'influence des astres sur la destinée de son chef. Soit par intuition, soit par excès de bon vouloir, il entrevit la perte de Nunez comme le dénoûment de la prédiction de Micer Codro. Garabito avait en outre rêvé, rêve monstrueux sans doute, de s'élever sur les ruines de Vasco Nunez et d'hériter de sa gloire, comme Americo Vespucci avait usurpé celle de Christophe Colomb. Il considéra comme un fait au moins étrange

et peut-être bien providentiel, le choix que venait de faire de lui Vasco Nunez pour la mission dont j'ai expliqué le but.

Chemin faisant, Garabito sentit l'ambition grandir en soi, et avec l'ambition, comme il arrive souvent, les plus mauvais instincts s'étaient éveillés; il se rappela, pour les accumuler, et surtout pour les grossir démésurément, les froissements de son amour-propre dont l'amitié même n'avait pu le préserver dans sa condition d'infériorité vis à vis de Vasco Nunez. Cela devint bientot des griefs plus ou moins sérieux qui enfantèrent dans son cœur une haine sordide. Enfin, en arrivant à Acla, Garabito avait résolu de perdre Vasco Nunez, et ce ne pouvait pas être difficile. L'évêque de Darien était parti pour l'Espagne, et autour de Pedrarias, le grand aventurier ne comptait que des ennemis et des envieux de sa gloire.

Le trait généralement distinctif du caractère des aventuriers dans le Nouveau Monde était une grande franchise, des façons brutales, mais ouvertement brutales; ils s'arrachaient le pouvoir l'épée à la main, bravement, en risquant leur vie; ils usaient rarement de diplomatie; encore moins en appelaient-ils à l'hypocrisie. Pedrarias avait innové sous ce rapport; son exemple réussit, car ce fut à la lâche hypocrisie que Garabito eut recours pour donner plus de poids à sa trahison et pour en tirer meilleur parti.

Il commença par répandre le bruit du refus que Vasco Nunez opposerait, au dernier moment, à son

mariage avec la fille de Pedrarias, attendu qu'il aimait passionnément la fille du vieux cacique Careta, qu'il avait épousée à son arrivée au Darien, et à laquelle il avait juré un éternel attachement. Ce n'était donc que pour avoir sa liberté, qu'il avait feint de tenir à si grand honneur d'entrer dans la famille de Pedrarias.

Et de cette liberté ainsi acquise, quel usage avait-il fait jusque-là, et quel usage surtout comptait-il en faire? Des bruits de complots, de tentatives d'indépendance, de rêves d'empire sur les bords du Pacifique, circulèrent à mots couverts; on parla de complicité, et le complice principal, on l'eut bientôt nommé, c'était Garabito que l'on disait chargé de négocier des emprunts, d'embaucher des partisans.

Garabito fut arrêté; il se laissa arrêter, joua son rôle jusqu'à se laisser condamner, et finalement offrit de faire des révélations. Ces révélations furent la confirmation de tous les bruits mis en circulation et dont lui seul était l'auteur. La base de son accusation fut la conversation qu'il avait entendue entre Miser Codro et Vasco Nunez, et dans laquelle celui-ci avait parlé de sa toute-puissance et du défi qu'il jetait à quiconque de lui disputer la souveraineté de son Océan.

Les amis de Vasco Nunez tremblèrent pour lui. Le plus intéressé de tous, le notaire Hernando de Arguello, écrivit immédiatement à l'aventurier pour le prévenir de tout ce qui se passait. Malheureusement l'émissaire chargé de la missive fut arrêté, et Arguello lui-même jeté en prison.

Le plus difficile n'était pas fait. Pedrarias sentait bien que tant que Vasco Nunez serait sur les bords de la mer du Sud, entouré de ses compagnons d'aventures, gens de cœur et tout dévoués à leur capitaine, il y aurait folie à vouloir arrêter celui-ci. Il eut recours à la ruse, son arme habituelle, et écrivit à Vasco Nunez une lettre des plus amicales, en l'invitant à se rendre à Acla pour y conférer ensemble sur l'expédition dans le Pacifique. Dans la crainte, toutefois, que Vasco ne soupçonnât le piége, ne fût averti en chemin, ou refusât de se rendre à son appel, il ordonna à Pizarre, son favori du moment, de prendre un détachement considérable et de marcher à la rencontre de son ancien chef, de l'arrêter partout où il le rencontrerait, et au besoin de pousser jusqu'aux rivages de la mer du Sud, dût-il en coûter un combat.

On pourrait s'étonner que personne n'eût songé à informer Vasco Nunez de la trahison dont il venait d'être victime. Le sort du notaire Hernando de Arguello avait éteint les plus beaux courages. Pedrarias gouvernait par la violence et par le caprice. Dans les époques de terreur, l'égoïsme de la lâcheté, l'obéissance aveugle, sont les seuls sentiments qui dominent. L'amitié ne compte plus, le dévouement est un vain mot, et puis les vrais amis de Vasco Nunez étaient auprès de lui.

XIII

Les messagers de Pedrarias auraient pu trahir leur maître; il n'en fut rien. Les tyrans ne sont jamais trahis par ceux qui se dévouent à eux; la peur inspire des dévouements. Ces dévouements sont des abaissements de l'âme.

Vasco Nunez abandonna son camp et se mit en route pour Acla. Les misérables qui lui avaient apporté cet ordre ne purent, cependant, au milieu des montagnes du Darien, se défendre d'un remords tardif à voir ce soldat si noble et si courageux se jeter avec une si étrange confiance dans les bras de son ennemi et courir, tête basse, à la mort.

Ils se précipitèrent aux pieds de Nunez et lui avouèrent le terrible caractère de leur mission. Celui-ci n'en voulut rien croire d'abord; lui qui était incapable, disent ses biographes, de commettre une mauvaise action, il ne pouvait s'imaginer qu'un homme qui venait de l'accepter pour gendre pût lui

montrer une haine aussi subite. Tout au plus pensa-t-il qu'il y avait là quelque malentendu, quelque sujet de jalousie, que sa présence suffirait à effacer. Il n'hésita donc pas à continuer son voyage; mais à peu de distance, il se rencontra face à face avec Pizarre chargé, on le sait, d'arrêter son ancien commandant.

Vasco Nunez le regarda avec un étonnement mélancolique.

— Et quoi! Francisco, s'écria-t-il, est-ce ainsi que tu as été accoutumé à me recevoir?

Pizarre n'était pas homme à sentir sa conscience s'émouvoir; de plus, il marchait, ce moment, dans le sentier de la fortune. Il fit comme Brutus au cri de reproche et d'indignation de César. Vasco Nunez se résigna à son sort et se laissa conduire à Acla où il fut jeté en prison, les fers aux pieds.

Pedrarias dissimula la joie que lui causa le succès de son abominable guet-apens, et poussa l'hypocrisie jusqu'à visiter dans sa prison Vasco Nunez; lui pressant les mains avec une effusion toute paternelle :

— Mon fils, s'écria-t-il, ne redoute rien de moi. C'est avec regret que je suis obligé de te faire subir ces rigueurs temporaires.

— De quel crime suis-je accusé? demanda Vasco.

— Un crime, toi! non; il s'agit de quelques irrégularités de comptes, soulevées par le trésorier royal Alonzo de la Puente, et qu'il faut purement et simplement justifier.

— Pour si peu! s'écria Vasco, pour si peu m'arra-

cher à mon commandement, et d'ailleurs, c'est une calomnie!...

— J'en suis convaincu comme toi-même, mon fils, et il ne peut être douteux pour personne, qu'à premier examen, non seulement ton innocence luira au grand jour, mais que ton zèle et ta loyauté dans le service du roi apparaîtront sous un jour plus brillant encore.

Pendant qu'il tenait ce langage astucieux à Vasco Nunez, Pedrarias ordonnait à l'alcade-mayor de poursuivre le procès avec la plus grande rigueur. Les dénonciations de Garabito, appuyées d'un ou deux témoignages de gens mécontents ou gagnés à la cause du gouverneur, furent les bases de l'accusation de trahison portée contre Vasco Nunez.

Quand il fut assuré que le crime était, judiciairement, assez solidement établi pour que le châtiment ne pût pas manquer au criminel, Pedrarias changea de ton vis-à-vis du prisonnier, lui reprocha son infâme conduite et lui retira l'affection dont n'était plus digne un ennemi du roi.

A ces mots, Vasco Nunez sentit l'indignation qui l'étouffait lui monter du cœur aux lèvres :

— Si je m'étais senti coupable, dit-il à Pedrarias, serais-je venu me constituer prisonnier entre vos mains? Si j'avais médité une rébellion, qui m'empêchait de la mettre à exécution? J'avais à ma disposition quatre navires, sous mes ordres trois cents hommes de courage, et devant moi un océan tout entier. Je n'avais qu'à ouvrir mes voiles au vent et à prendre le large. Dans mon innocence, je me suis rendu ici à

votre premier appel, et voilà ma récompense : l'indignité et des chaînes !

Pedrarias se laissa peu convaincre par cette logique. Le procès était terminé, les juges avaient prononcé contre Vasco Nunez de Balboa la peine de mort, mais en le recommandant à la clémence du gouverneur, en raison de ses éminents services.

— C'est inutile, dit l'inflexible Pedrarias, puisqu'il a mérité la mort, qu'il ait la tête tranchée !

Le même arrêt fut prononcé contre plusieurs des officiers impliqués dans cette prétendue conspiration, et contre Hernando de Arguello.

Ce fut un jour de tristesse et d'horreur à Acla, que le jour de l'année 1517, où Vasco Nunez et ses compagnons furent conduits de la prison au lieu de l'exécution. Devant la principale victime, le crieur public marchait en répétant cette sentence :

— Ceci est le châtiment infligé par l'ordre du roi et de son lieutenant don Pedrarias Davila, à cet homme, comme traître et comme usurpateur des terres de la couronne.

En entendant ces mots, Vasco Nunez cria de toute la force de sa voix indignée :

— C'est faux ! Jamais la pensée d'un tel crime n'est entrée dans mon esprit. J'ai servi mon roi avec loyauté et j'ai toujours travaillé à accroître sa domination en ces contrées.

Le peuple était convaincu de la sincérité de ces paroles. L'accent énergique avec lequel elles étaient dites, l'inutilité de cet appel au moment suprême arrachèrent des larmes secrètes à plus d'un parmi

ceux qui entouraient l'échafaud dressé sur la place publique. Non loin de là, derrière les jalousies d'une maison, affirme l'historien Oviedo, Pedrarias assista au supplice des condamnés.

Trois des officiers de Vasco Nunez et le notaire Hernando de Arguello, victimes de l'odieuse trahison dont l'infâme Garabito s'était fait l'instrument, se succédèrent sur l'échafaud.

Quand arriva le tour de Vasco Nunez, la nuit prompte à venir dans ces contrées où il n'existe point de crépuscule, sembla, racontent les chroniqueurs de l'époque, vouloir commander de suspendre cette terrible exécution. Vasco Nunez, après s'être confessé et avoir reçu les sacrements, s'était avancé vers l'échafaud d'un pas ferme, le visage pâle, mais souriant et fier.

Le peuple, indigné et lassé de tout le sang qu'il avait déjà vu couler, demanda un sursis, espérant que ce sursis serait la grâce de l'héroïque condamné. Pedrarias se montra inflexible ; et d'ailleurs les complices inférieurs n'avaient-ils pas été exécutés ? Pourquoi donc épargner le principal coupable?

Pendant ce temps, Vasco Nunez avait monté les degrés de l'échafaud; les flambeaux allumés éclairaient les cadavres des victimes.

Beau sujet de description pour un poète ou pour un peintre que cette lugubre mise en scène! Cet homme, ce héros, environné de tout le prestige de sa gloire et de ses services, debout immobile sur l'échafaud, attendant avec une patiente résignation l'exécution de l'inique jugement qu'il allait subir! Ce

peuple indigné, frémissant, effrayé, tout prêt à la révolte peut-être, et le front courbé sous l'oppression ; les lueurs rougeâtres des flambeaux, leur fumée épaisse et âcre tranchant sur les ténèbres qui enveloppaient l'échafaud, tout cela formait un lugubre tableau en vérité.

Vasco Nunez s'agenouilla, plaça lui-même sa tête sur le billot et le bourreau acheva son œuvre sinistre.

Vasco Nunez avait quarante ans; il était dans toute la force de sa gloire; ses actions passées répondaient de ce qu'il eût été capable de faire dans l'avenir. « Son sort, dit Washington Irving, comme celui de « son illustre prédécesseur Colomb, prouve qu'il « est parfois dangereux de rendre de trop grands « services ! »

XIV

Micer Codro paya de sa vie l'horoscope trop exact qu'il avait tiré à Vasco Nunez. Un des capitaines de celui-ci, ce même Geronimo de Valenzuela qui avait assisté à la conversation dont l'infâme Garabito se servit pour perdre son chef et son bienfaiteur, Valenzuela, dis-je, conçut un tel chagrin de la mort de Vasco Nunez qu'il voulut se venger sur le malheureux astrologue. Les mauvais traitements qu'il lui infligea hâtèrent en effet sa mort.

Ils étaient embarqués ensemble et naviguaient un peu à tous hasards. Micer Codro sentant sa fin approcher dit à Valenzuela :

— Capitaine, vos cruautés vont causer ma mort; mais je vous prédis qu'avant un an, vous paraîtrez devant le tribunal de Dieu !

Valenzuela haussa les épaules d'abord, traita de folie les prédictions de l'astrologue, puis il se souvint tout à coup que sa mauvaise humeur contre lui venait précisément de ce qu'il avait trop bien lu

dans les astres le sort de Vasco Nunez. Micer Codro devint pour lui l'objet d'une sorte de terreur répulsive.

Ils étaient alors en vue des îles de Zebaco, à l'entrée du golfe de Parita. Micer Codro demanda en grâce qu'on le débarquât sur une de ces îles dont ses regards mourants caressaient de loin les vertes collines. C'était la seule consolation qu'il voulait à sa dernière heure.

On débarqua Micer Codro, qui désigna lui-même un épais lit de gazon, bien ombragé, sur lequel il demanda à être transporté. Il s'y étendit avec béatitude, serra la main du matelot qui était à ses côtés et expira le sourire sur les lèvres.

Le matelot creusa une fosse au pied d'un arbre, y déposa le corps du malheureux astrologue et marqua avec une croix de bois la place où reposa Micer Codro.

L'historien Oviedo affirme que le capitaine Geronimo de Valenzuela mourut dans l'année, comme Micer le lui avait prédit.

FRANCIS DRAKE

I

Francis Drake, n'a-t-il été qu'un de ces vauriens de la mer, comme on en rencontre tant à l'époque où il vécut? — Faut-il le considérer comme un grand homme purement et simplement? — Qui doit l'emporter dans les jugements de la postérité; la gloire dont il se couvrit sous le pavillon anglais, dans ses expéditions officielles comme amiral, ou ses découvertes importantes, alors qu'il battait les grandes routes de l'Océan en forban effronté; son courage, son audace ou sa patience à s'élever si haut, de si bas?

Le sentiment qui le poussa à s'armer de vengeance pour arriver à conquérir une si colossale fortune et une si grande renommée, suffit-il à laver ses actes de brigandage?

Ce n'est pas à moi de résoudre ces diverses questions qui ont éveillé des scrupules dans la conscience de plus d'un historien. Les uns ont vu en Drake une illustre figure de l'histoire de l'Angleterre, d'autres, comme Bancroft par exemple, s'expriment sur son compte en termes un peu cavaliers : « Sa carrière, dit l'éminent écrivain, ne consiste au fond qu'en des actes éclatants de piraterie contre une nation » (l'Espagne), « avec laquelle sa souveraine et sa patrie déclaraient vivre en paix. » C'est après avoir mené une vie de flibustier, dit quelqu'autre part le même écrivain, « que Drake voulut se couvrir de gloire. »

A tout prendre donc, c'est, à la fois, un glorieux marin et un hardi flibustier, qui finit sa vie mieux qu'il ne la commença, au point de vue de la morale, mais non pas sous le rapport des services rendus; car c'est à cette existence aventureuse, à ce métier de bandit de la mer, demandant la bourse aux Espagnols, à tous les carrefours du Nouveau Monde, que Francis Drake doit de figurer au nombre de ces héros légendaires dont l'ombre plane encore au dessus des vagues de l'Océan et des gigantesques forêts de l'Amérique.

Il débuta dans le monde sous de funestes auspices. Son enfance fut exposée à des épreuves trop excentriques, pour que les fatalistes ne trouvent pas dans Francis Drake un de ces prédestinés qui ne peuvent échapper à une vie traversée par d'étranges événements.

II

On pouvait voir, en l'an 1544, un groupe de cinq personnes, s'échapper en hâte et furtivement de la petite ville de Tavistock, dans le Devonshire, — descendre les rudes sentiers du Dartmoor, se détournant des villages disséminés dans les *coombs* ou vallées béantes ouvertes à travers ces montagnes, pour prendre de préférence les cimes escarpées et plus désertes des rocs à pic qui les dominent; — gagner les bords de la mer; — rebrousser subitement chemin, pour suivre, toujours en évitant les rencontres et voyageant de nuit plutôt qu'au grand soleil, une ligne parallèle au rivage; — tenter par moment d'aborder à quelque port et rentrer encore dans l'intérieur des terres; — se cachant des jours entiers au fond des excavations de rochers, comme des criminels qui fuient la lumière et se dérobent aux regards humains. Enfin après une course vagabonde de six mois, ces cinq personnages : le père, la mère, trois enfants dont l'aîné, un garçon, avait alors cinq

ans, atteignirent les côtes voisines de l'embouchure de la Tamise, et non loin de Margate.

Le chef de cette famille était un homme d'une cinquantaine d'années, au visage rude et austère. Ses traits énergiques et fortement accentués étaient tempérés par ce sourire triste et amer des martyrs et des résignés. Ses regards se reposaient de temps en temps, remplis de larmes, sur sa compagne que la fatigue avait jetée inerte sur le sable du rivage. L'ainé des enfants, debout aux côtés de son père, promenait des yeux curieux sur l'horizon qui s'ouvrait devant lui.

Edmund Drake dont je viens de raconter les pérégrinations et la fuite, était un honnête habitant de Tavistock, vivant du produit de son humble champ, très éclairé d'ailleurs et d'un esprit indépendant. Edmund Drake s'était récemment converti au protestantisme qui faisait, alors, beaucoup de prosélytes, parce qu'il faisait beaucoup de martyrs. Cité devant les magistrats de sa ville, en vertu du statut des six articles de foi édicté, en 1539, par Henri VIII, et que l'on avait surnommé le *statut de sang*, tant il devait faire de victimes, Drake allait être, inévitablement, condamné à mort. Sa femme, une courageuse créature, le força pour ainsi dire à prendre la fuite, se résignant à toutes les épreuves d'une vie errante, plutôt que de lui laisser affronter les périls d'un procès dont la sentence était pressentie.

C'est ainsi que Edmund Drake s'aventura dans ce voyage sans issue peut être, à travers les montagnes du Devonshire, avec l'intention de s'embarquer au

premier port, et de mettre la mer entre lui et son pays tyrannisé par un roi moitié fou, moitié sanguinaire. Mais tantôt les patrons de navires avaient refusé de le prendre à leur bord, redoutant d'encourir quelque châtiment pour leur bonne action, tantôt exigeant des sommes que Drake était hors d'état de payer.

En arrivant à Margate, les malheureux fugitifs étaient dans un dénûment complet, avec des vêtements en lambeaux, et ne les garantissant plus contre un froid des plus rigoureux; exténués de faim, sans un penny dans leur bourse, malades de fatigues, réduits à mendier leur pain, ignorant encore s'ils trouveraient des amis assez charitables pour les aider à passer la mer. Drake dut se demander ce que sa pauvre femme et ses pauvres petits enfants avaient gagné à ce qu'il échappât à la mort, en échange de l'agonie qu'il endurait et leur faisait subir.

Il est permis au romancier d'analyser les sentiments, les pensées et les impressions des héros qu'il met en scène. L'historien ou le modeste biographe n'a pas ce droit; il lui faut accepter le drame dans sa brutalité poignante et le raconter sans ces commentaires psychologiques qui rehaussent l'intérêt de la lutte, et ménagent l'émotion du lecteur. Nous ne saurions donc dire dans quel abîme d'amères réflexions put tomber ce malheureux Edmund Drake et quelles angoisses torturèrent son âme, — elles se devinent, — en face du navrant spectacle qu'il avait sous les yeux.

La faim criait dans ces estomacs creux; des larmes de douleur et d'inquiétude coulaient sur ces joues décharnées. Les fugitifs n'étaient qu'à quelque distance de Margate; mais il eût été imprudent de demander une hospitalité qui pouvait être dangereuse.

Edmund Drake avisa alors deux marins qui suivaient le rivage. Il alla vers eux, se nomma, leur raconta ses fatigues et ses douleurs, montra sa femme et ses enfants, et d'une voix ferme et résolue :

— S'il faut, leur dit-il, payer de ma vie le morceau de pain que je vous réclame pour ces malheureuses créatures, prenez ma vie, je vous la donne; mais au nom du Dieu secourable, ayez pitié d'elles!

Les deux matelots appartenaient eux-mêmes à la religion réformée. Ils furent émus du dénûment de cette pauvre famille, et emmenèrent les cinq fugitifs à qui ils donnèrent pour asile la calle d'un navire échoué sur la plage. Personne ne disputa à Drake cette ténébreuse retraite où il vécut près de cinq années encore, caché à tous les regards, protégé par les marins qui se succédaient dans le port et à qui il disait les prières pour payer leur discrète hospitalité. C'était comme un mystérieux ministre, connu de ceux-là seuls qui recouraient à son ministère. Il faut bien croire aussi que les magistrats anglais mirent quelque bonne volonté à ignorer la retraite de Drake, ou bien la considérèrent comme une peine suffisante au crime dont ils prétendaient sa conscience chargée.

La mort d'Henri VIII rendit la liberté de la lumière

au malheureux proscrit, dont la famille s'était considérablement accrue dans cette ténébreuse retraite. Francis, l'aîné des enfants, à peine eut-il atteint l'âge où il pouvait manier un aviron et supporter les rudes fatigues de la mer, avait été engagé comme mousse à bord d'un petit bâtiment faisant le cabotage sur les côtes d'Angleterre. Il avait été, dès son enfance, un rude garçon. Élevé aux épreuves que nous venons de raconter, il y avait acquis une expérience anticipée, une droiture d'esprit que ses biographes ont aimé à constater. Si la persécution et le spectacle de la souffrance des siens donnèrent de l'âpreté à son caractère, une injustice personnelle dont il allait être victime devait faire éclater dans son âme le besoin de la vengeance, et changer, à coup sûr, le cours de sa vie honnêtement commencée.

Francis Drake avait dix-huit ans, quand mourut le patron du bâtiment à bord duquel il était embarqué. Celui-ci était sans héritier; ayant reconnu, à la pratique, toutes les qualités dont était doué son jeune camarade, l'intelligence, le courage, l'habileté, la passion de son métier, avec cela le goût du commerce et beaucoup d'ambition, il lui légua son bâtiment dont Francis devint le patron à son tour.

Les médiocres produits du cabotage ne suffirent bientôt plus à l'ambition de Francis Drake; c'était marcher trop lentement à la fortune. Il poussa ses expéditions jusque sur les côtes d'Afrique, et se livra au trafic de la traite des noirs qu'il transportait en Amérique. Francis Drake n'était encore qu'un né-

grier. Ce ne pouvait être, à cette époque, une mauvaise note dans sa vie. Il avait rapidement gagné à ce métier une assez grosse fortune dont il se fût vraisemblablement montré satisfait tôt ou tard. Mais en ce temps-là, surtout, la vie de mer était semée de hasards, de périls et d'aventures qui ne permettaient à aucun de ces chevaliers errants de l'Océan de régler son existence et de se fixer un terme pour le repos.

Ces hasards, ces périls et ces aventures auxquels un homme de la trempe de Drake ne pouvait pas échapper, devaient le conduire à la gloire et immortaliser son nom, en le faisant passer par des épreuves héroïques où il risqua sa renommée devant ses contemporains et devant le jugement de l'histoire.

Sous l'enveloppe de ce pirate, de ce détrousseur des grands chemins de la mer, de ce négrier, il y avait un véritable homme de guerre, un véritable marin, un homme de génie.

Le spectacle des solitudes immenses de l'océan, eut pour lui un enseignement. Son esprit devina ce que ses yeux ne virent pas tout d'abord, au delà des frontières de ces horizons profonds, inexplorés, grandioses, que la générosité de Dieu avait ouverts à l'ambition et à l'intelligence des hommes.

Comment de simple négrier, vivant de son commerce de chair humaine, Drake devint un pirate redoutable ; comment d'écumeur de mer il monta tout à coup au rang d'amiral et atteignit aux plus grands honneurs ; — c'est ce que nous allons dire :

III

En 1567, Francis Drake, associé avec un de ses parents, John Hawkins, fort connu alors dans la marine anglaise, avait entrepris une de ses expéditions habituelles sur la côte d'Afrique.

Mais, cette fois, l'expédition était considérable. Composée d'une flotille de cinq bâtiments, on pourrait y voir un de ces coups décisifs que risque un joueur en veine et qui veut en finir avec les tentations et les sourires de la fortune. Beaucoup d'historiens affirment que la reine d'Angleterre encouragea les deux associés dans cette course aux noirs, et fit même don à Hawkins, qu'elle protégeait tout particulièrement, d'un navire de 700 tonneaux, le *Jésus de Lubeck*. Drake, lui, montait un petit bâtiment de 50 tonneaux, appelé la *Judith*. « La petite flotte, » dit M. Édouard Charton, « sortie du port de Plymouth le 2 octobre 1567, fut assaillie et dispersée par une violente tempête à la hauteur du cap Finistère, mais parvint à se rallier, et atteignit le cap Vert où cent

cinquante hommes d'équipage descendirent à terre pour capturer des nègres. Les habitants se défendirent avec courage; on ne réussit qu'à enlever un petit nombre d'entre eux. On s'avança ensuite vers la côte de Guinée où l'on prit ou acheta deux cents noirs. La flotte continua à cotoyer l'Afrique jusqu'à Saint-Georges de Mina, où l'on assiégea une ville qui contenait huit mille habitants. Le 27 mars on arriva en vue de la Dominique, on passa devant la Margarita et autres lieux où l'on fit le commerce des esclaves (1). »

Cette expédition entremêlée, comme on voit, de succès et de luttes, devait mal finir au point de vue des intérêts commerciaux de Drake; mais sa ruine fut la cause de sa fortune et de sa grandeur futures. Arrivés à Rio-Hacha, dans la Nouvelle Grenade, où ils se proposaient de clore leurs opérations fort lucratives jusqu'à ce moment, Drake et Hawkins se virent refuser l'entrée du port, sous prétexte que le commerce avec les Anglais était interdit. Ce n'était pas là une excuse qui pût arrêter les deux intrépides négriers; ils assiégèrent Rio-Hacha et s'emparèrent de la ville. Après avoir mené à bonne fin leur trafic d'esclaves, ils se dirigèrent sur Saint-Jean-d'Ulloa, dans la baie de Mexico, pour avoir du vice-roi de la Nouvelle Espagne des explications sur les procédés du commandant de Rio-Hacha à leur égard.

Là, ils se trouvèrent en présence d'un homme peu scrupuleux sur les principes de l'honneur, et plus

(1) Édouard Charton, *Voyageurs anciens et modernes.*

jaloux de venger l'affront que les armes espagnoles venaient d'essuyer à Rio-Hacha, que d'écouter des réclamations de la justice desquelles il se préoccupait fort peu.

Don Martin Henriquez (c'était le nom de ce vice-roi), laissa les bâtiments anglais s'engager dans le port où ils se trouvèrent enveloppés par une flotte nombreuse et exposés au feu de formidables batteries de terre. Francis Drake et Hawkins durent, après d'inutiles pourparlers, accepter un de ces combats disproportionnés où le courage et l'habileté ne servent de rien. C'est à peine si les deux capitaines purent sauver de ce désastre des débris de leur petite flotte et gagner le large sur l'unique bâtiment qui échappa à cette trahison. C'est miracle aussi, s'ils ne furent pas coulés bas, pendant la poursuite acharnée que leur donnèrent les Espagnols. Ils rentrèrent en Angleterre le 25 janvier 1568, dépouillés, battus par les tempêtes, ravagés par la famine. Tant de maux, tant de souffrances, tant de malheurs, un si grand crime, enfin, ne pouvaient rester impunis.

Le récit de la trahison de Don Martin Henriquez souleva un cri d'indignation en Angleterre; mais vainement Hawkins fit-il arriver aux pieds du Trône ses protestations et celles de son parent; la politique l'emporta sur le sentiment de la justice dans l'esprit de la reine Élisabeth. Drake, ruiné ou à peu près par le guet-apens où l'avait fait tomber l'infâme vice-roi du Mexique, jura, de ce moment, une haine mortelle aux Espagnols et se promit de refaire sur eux

sa fortune, par tous les moyens que lui suggérerait son courage. « Trahison pour trahison, brigandage pour brigandage, » telle fut la devise qu'il adopta. Oubliant de compter, en cette œuvre de destruction qu'il allait entreprendre, sur son génie auquel il ne croyait pas encore, Drake se fia tout entier aux inspirations de sa vengeance et à sa passion qui allaient servir merveilleusement la politique de l'Angleterre, en même temps que lui préparer, à lui, de hautes destinées et l'immortalité.

Francis Drake mit deux ans à réunir les ressources nécessaires pour organiser une expédition, n'ayant que son courage à offrir en garantie à ceux qui lui ouvraient crédit. On peut croire que, secrètement, la couronne d'Angleterre apporta son contingent dans cette association dont le prétexte était un simple voyage d'exploration dans les Indes Occidentales où Francis Drake fit deux campagnes, en 1570 et 1571, mesurant les forces et les faiblesses des Espagnols, étudiant leurs ressources, sondant l'un après l'autre tous les ports du golfe du Mexique et de la mer des Antilles, afin de donner le moins possible à l'aventure, quand le moment serait venu d'attaquer. On ne pouvait mettre plus de patience au service d'une inflexible colère. Mais Drake savait que d'un premier succès dépendrait la réalisation de l'œuvre gigantesque qu'il rêvait, et il ne voulait pas succomber, comme un vulgaire pirate, sous le canon du premier galion espagnol avec qui il aurait affaire. Il faut bien croire aussi qu'un mystérieux et puissant instinct lui révélait les grandeurs futures de

son entreprise. La témérité n'est pas toujours le vertige du courage; la hardiesse de certains actes implique une inspiration supérieure; l'insuccès ne les rapetisse qu'en apparence. L'homme qui les conçoit et tente de les réaliser obéit toujours à quelque commandement au dessus des vulgaires entraînements. Souvent ce n'est qu'un éclair qui traverse l'esprit, parfois ce sont des aspirations du génie que la mauvaise fortune peut arrêter dans son élan, mais qui entrevoit l'immensité du résultat, et mesure la somme d'efforts qu'il doit dépenser pour y atteindre. Le courage et les aptitudes calmes n'y suffiraient pas; il faut que ce courage et ces aptitudes changent de diapason et s'appellent hardiesse, témérité, audace, folie même au besoin.

Le vulgaire est enclin à juger sévèrement les hommes qui obéissent à ces sentiments, quand ils succombent; on oublie que c'est la fin qui exige de tels moyens.

IV

Drake était rentré en Angleterre parfaitement sûr de son terrain, et possédant tous les secrets de cette puissante Espagne qu'il allait combattre en pirate dans le Nouveau Monde. Le 24 mai 1572, il partit de Plymouth avec deux petits bâtiments, le *Swan* de 25 tonneaux, commandé par un de ses frères, John Drake, et et le *Pasah of Plymouth* de 75 tonneaux. Une soixantaine d'hommes, parmi lesquels il comptait un autre de ses frères, composaient l'équipage des deux bâtiments. C'est avec de si faibles ressources que Francis Drake allait à la conquête de l'Amérique.

Quand on a sous les yeux le spectacle de ces gigantesques machines de bois ou de fer, se mesurant par centaines et par milliers de tonneaux, sur lesquelles se traverse aujourd'hui l'océan, on se demande s'ils n'étaient pas fous ces hommes qui s'en allaient sur des barques de 25 et de 75 tonneaux, braver l'immensité des mers, les tempêtes et des flottes ennemies formidables par le nombre et par la

force! — Ou bien l'on mesure leur audace à leur foi en eux-mêmes, et on ne peut se défendre d'admiration.

Chemin faisant, Francis Drake rencontra un troisième navire monté par un fort équipage et dont le capitaine consentit à prendre part à son expédition. Ils se dirigèrent vers le Darien, devenu le point central des stations des Espagnols. Sans avoir communiqué à personne le fond de sa pensée, Francis Drake soupçonnait quelque secret dans cette prédilection des Espagnols pour ce coin de l'Amérique, et il était bien résolu à trouver le mot de ce mystère. — Nous verrons qu'il le trouva. En attendant il prit sur la côte la ville de Rio Francisco et dirigea une attaque contre Nombre de Dios; mais au moment de s'emparer de la ville, il reçut à la cuisse une blessure qui l'obligea à abandonner le champ de bataille.

C'étaient là de futiles escarmouches, et ses équipages à qui l'on avait promis autre chose que des combats plus ou moins glorieux, faisaient entendre déjà des murmures. Drake avait intérêt à satisfaire ces pillards avides, et il lui importait de ne point s'éloigner des parages où le retenaient de vagues espérances. Il commença par se séparer de Rawse, ce capitaine dont il avait fait rencontre, et en qui il avait reconnu un homme de médiocre secours pour lui et dont l'incapacité pouvait gêner ses futurs projets; puis il chercha l'occasion de faire quelque bonne prise. En quelques semaines, il captura huit ou dix bâtiments espagnols dont les cargaisons furent un dédommagement et un encouragement pour ses équipages. Loin

de vouloir abandonner désormais ces côtes si riches en gibier de mer, les compagnons de Drake accueillirent avec joie la résolution qu'il prit de se reposer quelque temps à terre.

Ce prétendu repos n'était pour Drake qu'un prétexte d'explorer le pays et de surprendre, peut-être, ce secret dont le rêve le poursuivait.

Mais il n'était pas homme à perdre son temps en recherches stériles, ou du moins il savait tirer parti de tout. Sa vengeance contre les Espagnols avait été fort lucrative déjà. Du petit port où il avait abrité ses navires, il avait fait une sorte de repaire; de là il s'élançait de temps en temps, comme un tigre en embuscade, sur les proies que le vent lui envoyait. On évalue à une trentaine le nombre de combats livrés et le nombre de bâtiments pillés par lui, dans l'espace de cinq à six mois qu'il rôda dans le golfe du Darien.

Une dernière expédition devait mettre fin à ses fécondes représailles, et combler ce rêve d'une fortune qu'il avait médité de reconquérir sur ses spoliateurs. Ayant été avisé que trois convois composés d'une centaine de mulets chargés de richesses devaient passer entre Rio Francisco et Nombre de Dios, il se transporta sur le point désigné, s'empara des convois et ramassa une si grosse somme d'argent, qu'il ne la put charger toute sur ses navires; il en enterra la moitié au moins dans la vase d'une rivière, comptant sur un prochain voyage pour reprendre ce trésor confié à la double garde de l'eau et de la terre. Mais on raconte qu'il ne retrouva plus cette fortune, que

son équipage probablement parvint à soustraire à sa vigilance.

Drake avait réalisé, et au delà, ses projets de vengeance sur les Espagnols. Fortune et gloire de pirate, il avait tout conquis. Aussi ses compagnons, si dévoués qu'ils fussent à ses caprices héroïques et à ses volontés, se demandaient avec impatience ce que Drake pouvait désirer encore, en persistant à demeurer sur ce rivage dont il semblait avoir épuisé la fécondité. De l'impatience ils passèrent à l'étonnement, le jour où Drake, le visage rayonnant de bonheur, donna l'ordre du départ.

Que s'était-il donc passé, depuis deux jours qu'il s'était absenté de son bord?

L'histoire rapporte que dans une des fréquentes excursions auxquelles il se livrait, du haut d'un arbre et au sommet d'un des pics gigantesques des Cordilières, Drake avait aperçu une mer de l'autre côté de la chaîne de montagnes qui coupait le Darien. Était-ce l'inconnu? Était-ce le mot de ce secret dont lui, Drake, avait eu, seul, le pressentiment en se dirigeant vers ces parages où il s'était maintenu avec un tel entêtement dans sa conviction?

Cette mer que venait d'apercevoir Drake était la mer du Sud que Vasco Nunez de Balboa avait découverte quelques années auparavant, et dont l'existence lui fut révélée un jour qu'occupé à peser de l'or, « un jeune chef barbare qui se trouvait là, » raconte Prescott (1), « frappa les balances de son poing, et

(1) *Histoire de la conquête du Pérou.*

dispersant le précieux métal dans l'appartement, s'écria : « Si c'est là ce que vous estimez tant, que « vous quittez vos demeures et que vous risquez « même votre vie pour l'obtenir, je puis vous parler « d'un pays où l'on boit et l'on mange dans des vases « d'or et où l'or a aussi peu de valeur que le fer chez « vous. »

Ce fut peu de temps après (1511) que Balboa entreprit d'escalader le rempart de montagnes qui sépare les deux océans. Les Espagnols avaient fait un mystère de cette découverte, et surtout des richesses trouvées dans les pays baignés par cette mer dont ils n'avaient pas encore exploré l'étendue.

Drake avait atteint le but qu'il rêvait. Il avait surpris le secret qu'il cherchait.

V

Revenu en Angleterre avec le renom d'un habile et audacieux pirate, il sentit que ce n'était pas assez pour mériter la confiance que commandait l'entreprise hardie et glorieuse qu'il méditait. Il s'agissait non pas de se faire oublier, mais de couvrir par la prescription les actes auxquels il devait sa fortune et l'espèce d'auréole qui l'entourait.

Le repos lui était insupportable au milieu même de ses richesses, car le repos, c'était l'oubli. Drake trouva dans une révolte qui venait d'éclater en Irlande, l'occasion de se mettre en évidence de la façon qu'il désirait. Il arma à ses frais trois navires et alla offrir ses services au comte Walter d'Essex, sous le commandement duquel il se conduisit comme on le pouvait attendre d'un homme de sa trempe, et de manière à mériter l'amitié très vive du comte. Lorsque celui-ci mourut subitement (1576) de chagrin, au dire de quelques-uns, empoisonné, rapportent d'autres historiens, Francis Drake qui, pen-

dant cette campagne, avait attiré un certain lustre sur son nom, se rendit à Londres et obtint l'honneur, par l'entremise du chamberlain sir Christophes Halton, d'être présenté à la reine.

Drake révéla alors à Élisabeth la grande découverte qu'il avait faite, pendant son séjour au Darien, et lui confia son désir de pénétrer dans la mer du Sud, certain que c'était le plus sûr moyen de porter un coup formidable à la puissance espagnole en Amérique.

Le projet plut à la reine qui épiait, à cette époque, toutes les occasions d'humilier l'Espagne, en attendant qu'elle lui pût déclarer la guerre. Élisabeth assura sa protection à Drake et lui permit de prendre le titre d'amiral de la flotte qu'il équipa pour cette expédition.

Cette flotte composée de cinq bâtiments, montés par cent soixante quatre marins d'élite, partit de Plymouth le 15 novembre 1577. Drake commandait le *Pélican* de cent tonneaux. L'assentiment de la reine à cette nouvelle entreprise de Drake dût être occulte encore. Elle aurait pu n'y voir qu'une campagne de découvertes, et la patronner ouvertement; mais les récents exploits du hardi aventurier avaient laissé de trop profondes traces dans la mémoire des Espagnols, pour que ceux-ci ne vîssent pas dans cette protection une récompense outrageante pour eux, et un encouragement pour Drake à poursuivre ses actes de brigandage. Si fort qu'elle le désirât sans doute, Élisabeth ne pouvait y autoriser cet amiral officieux, et quelque engagement qu'il eût pris à cet égard, la

reine, bien édifiée sur sa haine inextinguible contre les Espagnols, sentait bien qu'à la vue de la mer, les goûts et les habitudes du flibustier se réveilleraient chez Drake.

Il n'y manqua pas dès la première rencontre de navires espagnols sur les côtes de Barbarie qu'il longea pour gagner les îles du cap Vert, où il fit quelques prises sur les Portugais. Mais ce n'étaient là qu'un prélude aux grandes et riches captures que lui ménageait son entrée dans le Pacifique.

Des îles du cap Vert, Drake se dirigea sur le Brésil et descendit toujours dans le Sud pour doubler le cap Horn, suivant la route tracée en ces parages par l'illustre Magellan.

VI

Envisagée à la distance des siècles, la vie de Francis Drake nous apparaît comme une glorieuse légende, et peu nous importe que ce héros des mers ait été ou non un pirate par goût. Aussi ne voudrions-nous pas voir sur sa mémoire la tâche que certains de ses détracteurs ont tenté de lui infliger, à propos d'un de ces drames sanglants qui se retrouvent dans l'histoire de tous les chefs d'entreprises à cette époque.

Les trahisons auxquelles Christophe Colomb lui-même s'est vu exposé, se sont renouvelées à chacune de ces expéditions lointaines. La jalousie, l'ambition, les déceptions, je ne sais quelles passions soufflées par les plus détestables mobiles, ont engendré des traîtres et des lâches, insulteurs de ces triomphes sublimes. Drake, lui aussi, eut son traître à punir ; ce traître était un de ses amis, le capitaine Doughty qui l'avait suivi en volontaire.

Arrivé au *Port de Saint-Julien*, sur la côte de la Patagonie, au même lieu où Magellan avait fait pendre à un gibet dont il retrouva les sinistres débris, quatre de ses capitaines convaincus de trahison, Drake fut informé, d'un complot tramé, par Doughty, qui s'était mis en tête d'arrêter le voyage et d'ameuter les Naturels du pays contre l'amiral. « Son procès, dit Louvencourt, ayant été fait et parfait selon les lois d'Angleterre et la qualité du crime, de l'avis de tous les principaux du navire, qui, à cette fin ont été solennellement assemblés, l'a condamné à avoir la tête tranchée, ce qui, bientôt après, a été exécuté sur un billot de bois avec un hachot. »

On a essayé de faire un crime à Drake de cette condamnation, l'attribuant à des motifs de jalousie contre Doughty qu'un chroniqueur représente « comme un orateur charmant, » et un homme éminemment distingué. On suppose que Drake avait vu en lui un rival dangereux. Mais comme le fait observer judicieusement M. Édouard Charton (1) « la condamnation de Doughty avait été prononcée par un conseil de quarante commissaires choisis parmi les divers équipages. On concevrait difficilement qu'il se fût rencontré dans un tel tribunal une sorte de concert d'injustice pour mettre à mort un innocent. D'ailleurs on représente Drake comme s'étant toujours montré modéré et juste. Comment se serait-il résolu à un acte si grave et qui entraînait

(1) Édouard Charton, *Voyageurs anciens et modernes.*

contre lui une si grande responsabilité, sans les motifs les plus sérieux? »

Nous aimons à partager cette opinion, et nous ne croyons pas qu'il faille infliger à la mémoire de Drake le moindre blâme pour un acte de légitime défense et de salut commun.

Enfin la flotte anglaise fit son entrée dans le Pacifique le 6 septembre 1578.

Ici la vie de Drake se révèle complète et sous ses deux faces. Si le pirate trouve l'occasion d'exercer largement son métier, car il est au cœur des richesses des Espagnols, le navigateur hardi, l'homme de génie, le puissant rêveur se montre dans toute sa puissance. Les crimes et la gloire de Drake devant le sévère tribunal de l'histoire sont écrits au *recto* et au *verso* de cette grande épopée de sa campagne dans la mer du Sud, à partir du jour où il doubla le cap Horn et se rua sur la *Castillia del Oro*, comme un lion se jette au milieu d'un troupeau.

Suivons l'ordre des faits et racontons, d'abord, les crimes, puisque le mot a été dit.

A peine approchait-il des côtes du Chili en remontant vers le nord, qu'un Indien le croyant Espagnol lui signala l'arrivée d'un « grand navire chargé qui venait du Pérou. » Drake se rendit à Valparaiso où était ce navire qu'il trouva à l'ancre et à peine gardé. S'en emparer, prendre et piller la ville, fut l'affaire d'un tour de main. « Entre autres choses qu'il y a butinées, » dit Louvencourt, le narrateur de cette expédition, « ça été dans une petite chapelle, un calice et deux grandes croix d'argent, » sans préju-

dice de ce que contenait le navire, c'est à dire une belle cargaison de vin et plus de 37,000 ducats d'or. Le début était encourageant. A quelques jours de là, Drake arriva à Tarapaca, toujours sur la côte du Chili, et trouva sur le bord de la mer un Espagnol qui dormait, ayant à ses côtés treize barres d'argent évaluées à 400 ducats d'Espagne. Louvencourt ajoute naïvement : « Nous avons pris l'argent et laissé l'homme ; » — c'était assez naturel.

De Tarapaca, Drake fit voile vers Lima à la poursuite d'un navire nommé le *Cagafuego,* qu'on lui avait signalé comme portant dans ses flancs des richesses considérables ; mais chemin faisant il avisa à Arica trois petites barques dont les équipages étaient à terre. Il les « rifla », selon l'expression du chroniqueur, « et tout ce qui était dedans, » soit, en lingots d'argent, la valeur de 50,000 livres de monnaie. La ville lui parut si peu importante, que Drake ne s'occupa point de la piller et continua sur Lima où il trouva douze batiments à l'ancre dans le port, et si parfaitement rassurés de n'être jamais attaqués, que leurs voiles avaient été transportées à terre. Ce fait prouve la confiance où étaient les Espagnols que la grande mer du Sud était toujours inconnue et que nul pirate d'aucune nation ne pouvait venir les y troubler dans la paisible possession de leur terre d'or.

Drake mit à sec les douze navires à bord desquels il trouva « notamment un coffre plein de réaux de pur argent, et un grand nombre de ballots de soie et de toiles fines. » Mais ce n'était pas encore le

Cagafuego dont toutes les imaginations étaient enflammées, à commencer par celle de Drake. Aussi promit-il sa chaîne d'or au premier qui le lui signalerait.

Avant que de rencontrer ce fameux bâtiment, qui semblait un rêve poursuivi sur l'immensité des mers, la flotte anglaise fit plusieurs bonnes prises, et entre autres une barque contenant « 80 livres de poids d'or, valant 14,080 écus, monnaie de France, et un crucifix de même métal, orné de plusieurs pierres de grande valeur; » puis à quelques jours de là, un navire « chargé de toile et de fine vaisselle de terre blanche et de grand nombre de soies du royaume de la Chine. »

Non loin du lieu où se fit cette rencontre se trouvait une ville où Drake vint mouiller et qu'il pilla bel et bien, en emportant force bijoux d'or, pierres précieuses et « un grand pot dans lequel il y avait une demi-charge de réaux d'argent. »

Enfin l'on signala le *Cagafuego*, à la hauteur du cap San Francisco (Californie). Drake le salua d'une vive canonnade et « de tant d'arquebusades, que force a été à ceux qui le conduisaient d'abattre les voiles et de se rendre. » La réalité ne fut pas au dessous des rêves que ce bâtiment avait allumés dans les imaginations. « Nous y avons trouvé, dit Lauvencourt, de grandes richesses, comme joyaux, pierres de grande valeur, coffres pleins de réaux d'argent, le poids de 80 livres de pur or, valant 14,080 écus, monnaie de France; et quinze tonneaux d'argent en barre. »

Au moment de s'éloigner, le capitaine espagnol voyant son bâtiment bien dépouillé de tout ce qu'il avait à bord, et prenant gaiement son malheur, dit à Drake :

— Capitaine, désormais mon navire doit changer de nom. Au lieu de *Cagafuego* il s'appellera *Cagaplata* (1).

Lorsque Vasco Nunez de Balboa avait découvert la mer du Sud, il s'était écrié, avec cette confiance chevaleresque des Espagnols en leurs droits sur l'Amérique, « qu'il réclamait cette mer inconnue avec tout ce qu'elle contenait au nom du roi de Castille et qu'il soutiendrait son droit contre tous chrétiens ou infidèles, qui oseraient le contredire. » La voix de Balboa n'avait pas été assez forte pour se faire entendre du fond de ces vastes déserts d'eau, à la terre tout entière, et Drake venait de prouver que cette prise de possession faite sur un ton de matamore était au moins discutable; car il était impossible de ravager un pays avec plus d'impunité qu'il venait de ravager le littoral espagnol du grand Océan.

Mais en ce temps-là, chaque nation se taillait dans le Nouveau Monde des empires fondés sur des droits imaginaires. Drake n'échappa pas plus que les autres à ces illusions.

Arrivé à la hauteur du cap San Francisco, les flancs de ses navires bondés de richesses, les poches

(1) En espagnol *Cagafuego* signifie crache-feu, et *Cagaplata*, crache-argent.

de tous ses compagnons remplies à ne pouvoir plus y rien faire entrer, Drake repu, gorgé, rassassié, songea à quitter ces parages où il avait fait de si plantureuses moissons, et à rentrer en Angleterre.

Revenir par la même route qu'il avait parcourue lui parut chose dangereuse. Il avait, tout le long de ces vastes contrées, commis trop de déprédations, *riflé* trop de navires, brûlé trop de villes, pour qu'un mot d'ordre de réveil n'eût pas été donné d'un bout à l'autre du continent. Il risquait fort, à vouloir redescendre le Pacifique pour rentrer dans l'Atlantique par le cap Horn, d'être pris, dépouillé à son tour et pendu vraisemblablement. Mais comme tous les navigateurs d'alors, Drake était frappé de l'idée qu'il existait un passage au pôle nord. C'était une occasion de le découvrir. Il orienta sa flotte dans cette direction.

Parvenu à la hauteur du 24e degré, c'est à dire à la la limite actuelle de l'Oregon et de la Californie, les équipages furent saisis par un froid si violent, que Drake ordonna de virer de bord ; il redescendit jusqu'au 38e degré et pénétra dans une baie (la baie de San Francisco), qu'il crut que personne avant lui n'avait visitée. En cela Drake se trompait ; un autre Européen, Juan Rodrigues Cabrillo, avait débarqué bien avant lui sur ce rivage où il n'avait laissé que de bons souvenirs dans la mémoire des indigènes. Ceux-ci firent un accueil cordial aux Anglais, et leur roi ayant rendu à Drake les plus grands honneurs, tels par exemple que placer sur lui les insignes royaux, ce qui n'était probablement qu'une façon

exagérée de politesse, l'amiral s'imagina ou feignit de croire que c'était une abdication de sa couronne que ce sauvage faisait entre ses mains, et il en prit acte pour accepter le sceptre au nom de la Sérénissime Majesté d'Angleterre, baptisa ce pays la Nouvelle Albion, fit graver sur une plaque de cuivre, attachée ensuite à un pilier en pierres, le nom, le portrait et les armes de la reine, ainsi que son propre nom et la date de son arrivée.

On rapporte qu'en s'éloignant de la Californie, Drake frappa le sol du pied en s'écriant : « Ce n'est pas de la terre, c'est de l'or! » Était-ce un cri prophétique? Était-ce le résultat d'une observation qui avait dû être fort superficielle? A la vérité, Louvencourt dit bien, mais sans s'étendre sur ce point : « il y a en cette contrée quelques mines d'or et d'argent. » Il est probable cependant que si Drake avait eu la conviction, ou seulement le soupçon des richesses contenues dans les entrailles de ce sol, deux cent soixante-dix ans ne se fussent pas écoulés, avant que le colonel Sutter eût revélé au monde l'existence du métal précieux qu'un hasard lui fit découvrir. On dit bien aussi que les missionnaires qui vinrent coloniser la Californie informèrent le gouvernement espagnol des richesses minérales du pays, mais que celui-ci crut devoir les taire. De tels secrets ne se gardent point pendant deux siècles et demi.

En quittant la baie de San Francisco, Drake, renonçant à chercher un passage par le nord, se dirigea sur les Moluques, visita les Célèbes, échappa heureusement à un naufrage imminent, se rendit à Java,

et rentra en Angleterre par le cap de Bonne Espérance.

C'était un glorieux voyage! Drake avait fait en résumé le tour du globe; il avait montré le pavillon anglais dans des mers où il n'avait jamais flotté. En traversant l'océan Indien, « il pressentit, dit M. le vice-amiral Page, les empires qu'y devait fonder un jour l'Angleterre. » Enfin il vint mouiller à Plymouth, le 3 novembre 1580, après trois ans d'absence, « annonçant à ses compatriotes leur future grandeur. »

VII

Le peuple anglais salua de ses acclamations enthousiastes l'homme dont le courage et le génie venaient d'illustrer, à des titres si divers, le pavillon anglais. Mais ces titres furent discutés par l'opinion publique. Au grand étonnement de Drake, les classes supérieures de la nation semblèrent frapper sa conduite de réprobation. Aux acclamations du peuple, elles répondirent par une froideur de mauvais augure. Aux yeux de la noblesse et de la bourgeoisie même, Drake n'était qu'un forban heureux; on lui reprochait ses coups de main contre les Espagnols avec qui la nation était en paix; on comptait le nombre de calices et de crucifix qu'il avait enlevés aux chapelles des villes pillées et incendiées par lui.

Drake ne fut d'abord qu'un héros de tavernes et sa gloire ne paraissait pas devoir monter au delà du niveau de la rue. Il avait tourné les regards du côté de la reine, et Élisabeth avait détourné la tête.

Il y avait de la justice et de l'ingratitude en même temps dans ce sévère jugement.

Quelque chose, cependant, faisait pressentir à Drake un prochain retour de faveur. Il montra la confiance et la patience de l'homme de génie dans son œuvre accomplie; il n'afficha pas de dépit contre ses détracteurs d'en haut et pas plus d'orgueil qu'il ne convenait à un homme d'esprit, de l'encens qu'on lui prodiguait d'en bas. Le silence et le dédain de la reine ne le blessèrent point; il est probable que Drake savait, sur ce point, à quoi s'en tenir. On dit que parfaitement au courant de la politique secrète de l'Angleterre vis-à-vis de l'Espagne, il avait reçu l'assurance que les témoignages publics et éclatants de la gratitude de la reine n'étaient qu'ajournés et qu'il ne perdrait rien pour avoir attendu.

Drake attendit cinq mois, avec une résignation que quelques-uns de ses amis blâmèrent, mais dont il ne voulut pas se départir, l'heure tardive de la réparation et de la justice.

Cette heure sonna, enfin, le jour où la guerre avec l'Espagne parut une nécessité prochaine. Élisabeth se rendit alors avec pompe à Deptford, où était mouillé le bâtiment de Drake; lui rendit une visite à son bord, y dîna et accorda à l'illustre aventurier le titre et les honneurs de chevalier.

La reine lui donna un globe avec la devise : « *Tu primus circumdedisti me.* » Sur le globe étaient gravés ces mots : « *auxilio divino,* » et au dessous ceux-ci : « *Sic parvis magna.* »

D'un bout à l'autre de l'Angleterre, et du haut en

bas de la nation, ce fut un cri unanime d'enthousiasme. De toutes les mémoires s'effaça soudainement le souvenir des actes de piraterie, ou plutôt on se les rappelait pour en faire à Drake des titres à la reconnaissance publique.

La reine déclara en même temps « sacré » le navire qui avait ramené Drake; ce navire fut conservé longtemps dans l'arsenal de Deptford comme un monument glorieux. Plus tard on le convertit en une sorte d'établissement de plaisir pour le peuple, aux jours de fêtes publiques, et de ces débris on fit un fauteuil d'un beau style et qui est conservé à l'université d'Oxford.

Il peut paraître étrange de voir Drake, à partir de ce moment, rester au repos pendant cinq années, occupant des fonctions administratives (il était maire de Plymouth), et dotant sa ville d'adoption, qu'il devait également représenter plus tard au Parlement, d'une foule d'institutions et d'établissements utiles.

En 1585, il échangea son titre d'amiral d'aventure contre le grade officiel de contre-amiral, et à la tête d'une flotte de vingt-cinq bâtiments, il alla continuer dans les Indes occidentales, l'assouvissement de sa haine contre les Espagnols, le seul ennemi qu'il ait jamais combattu.

Drake prouva dans cette campagne d'une année, quel énergique marin il était. Si le caractère du pirate avait disparu, les coups de main qu'il accomplit se ressentirent toujours de ses anciennes habitudes d'audace. En une année, dis-je, il bombarda

et prit plusieurs places aux îles du cap Vert, aux Canaries, Santo-Domingo, Carthagène; il traversa l'Atlantique et la mer des Antilles comme une trombe, et en fléau dévastateur. Il remonta ensuite le long des côtes de l'Amérique septentrionale, pilla et brûla Saint-Augustin, en Floride, et arriva sur les rivages de la Virginie où son ami Lane avait tenté de fonder dans l'île de Roanoke, la première colonie que les Anglais établirent en Amérique.

Cette tentative de colonisation n'avait point réussi; les émigrants avaient perdu courage. Leurs regards étaient mélancoliquement tournés vers l'Océan, espérant d'y voir arriver des secours d'Angleterre, lorsqu'on signala une flotte. C'était celle de Francis Drake. « Il avait voulu, dit Bancroft (1), revenant des Indes occidentales, visiter le domaine de son ami. Avec la rapidité du génie, il découvrit aussitôt les mesures qu'exigeaient les circonstances et il fournit autant qu'il était en son pouvoir, tout ce dont Lane pouvait avoir besoin; il lui donna une embarcation de soixante-dix tonneaux, des pinnaces et des petites barques, ainsi que toutes les provisions nécessaires à la colonie. Chose plus importante, il engagea deux capitaines, hommes de mer plein d'expérience, à rester et à s'occuper de poursuivre les découvertes. Il procura tout ce qu'il fallait pour achever l'exploration des côtes et des rivières, et pour ramener les émigrants en Angleterre, si leur situation devenait intolérable. » Fina-

(1) *Histoire des États-Unis.*

lement c'est ce qu'il advint. Lane, aussi découragé que ses compagnons, demanda à s'embarquer et Drake donna passage sur ses vaisseaux à toute cette colonie impuissante et désespérée.

VIII

Deux fois il eut la joie de porter l'incendie et la dévastation au cœur de l'Espagne même. En 1587 et 1588 (il était alors vice-amiral), il fut appelé à combattre avec Charles Howard, la fameuse *Armada* espagnole. Il détruisit dans la baie de Cadix, et à la Corogne cinq ou six cents bâtiments et laissa sur les côtes de la Péninsule d'horribles traces de son passage. C'est pendant la seconde de ces campagnes qu'il saisit sur une caragne les précieuses instructions relatives au commerce des Indes et qui servirent à fonder, quelques années plus tard, la Compagnie des Indes.

On pouvait croire la haine de Drake contre l'Espagne assouvie. Sa vengeance ne s'était rien épargnée. Arrivé au sommet des honneurs, couvert de gloire, populaire comme pas un, de cette popularité sans restriction, frénétique, idolâtre, sur

laquelle le peuple anglais ne lésine pas quand il l'accorde, Drake pouvait se reposer, il en avait acquis le droit. Mais en 1595, au bruit d'une nouvelle guerre avec l'Espagne, il se trouva sur le pont de son vaisseau, à la tête d'une flotte d'une trentaine de navires, et se dirigea sur l'Amérique, le côté sensible des Espagnols, par où il savait bien qu'avec leur sang, il faisait couler leur argent. Il s'était associé pour cette campagne son vieil ami John Hawkins, alors âgé de soixante et dix-huit ans, et qui mourut devant Saint-Jean (de Porto-Rico) d'une blessure gagnée à l'assaut de cette ville que Drake ne réussit pas à enlever.

C'était mal débuter. Il y avait dans cet échec et dans ce deuil, comme un sinistre avertissement qui frappa Drake et ranima en même temps sa rage. De Porto-Rico il se porta sur Sainte-Marthe, Rio-Hacha, Nombre-de-Dios qu'il ravagea, pilla et brûla. La revanche de Porto-Rico était gagnée. La griffe du lion de guerre déchira de nouveau le cœur des Espagnols.

Drake, qui se sentait malade déjà, aurait pu croire sa carrière bien remplie et que rien ne manquait à l'accomplissement de sa vengeance; mais il tenta sur Panama un coup de main qui lui fut fatal. Les Espagnols, s'attendant à cette attaque, s'étaient fortifiés; et les troupes anglaises, engagées tête basse dans l'intérieur des terres, furent obligées de battre en retraite. L'énergie de Drake ne parvint pas à arrêter le désordre qui suivit cet insuccès; il fallut rembarquer les soldats et lever l'ancre.

Ce coup fut mortel à l'orgueil de Drake, et aggrava sa maladie qui fit, en quelques heures, de rapides progrès.

Il mourut sous voiles le 28 janvier 1596, à quatre heures du matin. « Son berceau, comme celui de l'Alcyon, dit M. le vice-amiral Page, avait été balancé par les flots de la mer; comme l'Alcyon aussi, il s'arrêta un jour, fatigué de la tempête, sur le sommet d'une vague de l'Océan, pencha sa tête sur son épaule, s'endormit, et la vague qui suivit l'ensevelit pour toujours. »

Comme il semble que les grands hommes ne doivent pas mourir des vulgaires maladies de l'humanité, la mort presque foudroyante de Drake fut attribuée, sans qu'aucune preuve ait été fournie à l'appui de ce soupçon, à une vengeance de son équipage qui l'aurait empoisonné. Il est vrai de dire que ce sont les Espagnols qui firent courir ce bruit que leurs seuls historiens et leurs seuls poètes satiriques ont mis en circulation.

La flotte anglaise relâcha, avec le corps de Francis Drake, à Puerto-Bello, sur l'isthme Darien; on l'ensevelit dans un cercueil de plomb et l'illustre cadavre fut jeté dans les flots.

Trois siècles ont passé sur la mémoire de Francis Drake; les vagues de l'Océan ont roulé dans leurs profondeurs ce cercueil immortel, et l'histoire n'a pas encore classé ce héros au rang qui lui convient. Selon qu'on a besoin d'un exemple pour satisfaire les révoltes de la conscience publique ou pour justifier les égarements des héros de contre-

bande, on invoque volontiers la grande ombre de Francis Drake.

Aux yeux des uns, la part glorieuse d'une existence ne suffit pas à couvrir les crimes du début. Aux yeux des autres, au contraire, les services de l'amiral absorbent les coups de main du pirate et du forban. La découverte de la mer du Sud, les victoires sur l'*Armada*, les campagnes dans les Indes occidentales effacent le trafic des noirs, le pillage des navires, l'incendie des villes.

Pour nous qui ne mesurons ces héros qu'à l'aune de la légende, peu nous importe leurs crimes. Nous ne cherchons que les titres qui leur ont donné des droits à compter parmi les génies qui errent dans les forêts et sur les rivages du Nouveau Monde.

MARTIN FROBISHER

I

Parmi tous ces coureurs de mers et ces chercheurs de mondes, il en est peu qui aient un caractère plus véritablement légendaire que Martin Frobisher, « un des hommes les plus hardis qui se soient jamais aventurés sur l'Océan, » a dit Bancroft.

Quand on songe que tout le courage et toute la persistance, tout l'esprit d'intrigue et la violente passion des entreprises les plus téméraires, toute la volonté et toute l'énergie dont était doué Frobisher, n'ont abouti qu'à une mystification, on est tenté de croire que Dieu n'a donné, quelquefois, de si rares qualités à un homme que pour montrer la vanité de nos efforts et pour éprouver la patience humaine.

Martin Frobisher était né à Doncaster, dans le Yorkshire.

Tout enfant, il avait fait l'apprentissage du métier

de la mer, et était devenu de bonne heure un marin expérimenté. A vingt-quatre ans, il avait déjà parcouru dans tous les sens ce monde nouveau que Christophe Colomb et ses successeurs immédiats avaient ouvert au sillage des navires; il avait subi toutes les épreuves de la mer et bravé toutes les tempêtes, enduré les froids et les chaleurs les plus extrêmes. Rien ne l'étonnait plus; rien ne pouvait plus l'émouvoir. Il avait usé sa curiosité à suivre les mêmes sillons que ses prédécesseurs, et à retrouver leurs traces partout où son navire venait jeter l'ancre.

C'était, ai-je dit, le temps des découvertes, et aussi celui des rêves. Frobisher s'arrangea pour rêver, comme tant d'autres, sous prétexte de faire de la logique maritime et de la pondération géographique. Un jour, il s'arrêta court dans ses voyages, débarqua du bâtiment qui l'allait transporter pour la vingtième fois, peut-être, vers des parages déjà explorés, et demeura quelque temps, le regard fixé sur les étoiles ou la tête plongée dans les livres, comme un poète malade du cerveau. Puis, tout à coup, le compas et l'astrolabe à la main, il s'en fut de porte en porte répétant à tout chacun :

— J'ai trouvé la seule chose au monde qu'il reste encore à faire et qui puisse procurer à un homme la gloire, la fortune et l'immortalité!

Était-ce la pierre philosophale que Frobisher avait découverte?

Comme on le questionnait, il répondit :

— Tous les navigateurs qui ont pensé que les

deux Océans se joignent par le pôle-nord, comme ils sont unis par le sud, et qu'il existe là un passage direct vers la Chine et le Cathay, ont cherché ce passage par le nord-est; or, il existe, j'en suis certain, mais par le nord-ouest. Donnez-moi un vaisseau, une barque si petite qu'elle soit, et je reviendrai avec la preuve de ce que je dis, ou bien l'on vous ramènera mon cadavre, car je mourrai plutôt que n'avoir pas raison.

Frobisher s'en alla tenant ce discours dans tous les ports, dans toutes les villes, dans tous les hameaux d'Angleterre, s'adressant aux plus riches marchands, aux armateurs, aux grands seigneurs ; aux avides, aux ambitieux; caressant toutes les passions, les nobles et les cupides; assurant gloire à ceux-ci, richesses à ceux-là, afin d'obtenir les fonds nécessaires pour organiser une expédition.

Pendant quinze années consécutives, Frobisher colporta ainsi de porte en porte sa démonstration, appuyée sur les étoiles, garantie par les courants, affirmée par la logique, du moins par sa logique à lui. Il ne rencontra que des esprits incrédules et des oreilles sourdes à son appel. Le peu d'argent qu'il avait possédé s'en était allé par les fissures de son rêve, et au moment où il allait entamer son dernier schilling, il lui tomba du ciel et de la cour un protecteur inattendu.

Ce protecteur était le comte de Warwick. Warwick n'était là que l'intermédiaire de la reine Élisabeth, dont le génie fut admirablement approprié aux aspirations de son époque. Elle a été la providence de

tous les hardis entrepreneurs de découvertes et de colonisations qui furent la poésie et la gloire de son règne. Son nom et son génie se trouvent, en effet, mêlés à tous les grands résultats maritimes, comme à toutes les tentatives avortées du XVIe siècle. Sa mémoire est inséparable de l'histoire légendaire du Nouveau Monde, et son pâle fantôme se dresse aux deux pôles de la terre, entouré de ce cortége d'aventuriers héroïques qui ont plus fait pour son immortalité, que les courtisans rampant autour de son trône illustre.

II

Warwick compta à Forbisher une assez grosse somme, avec laquelle celui-ci acheta et équipa deux petits bâtiments de 20 à 35 tonneaux, et une chaloupe de 10 tonneaux. Forbisher, on le peut croire, regagna en quelques jours les quinze années qu'il avait perdues à quémander un appui qui lui arrivait si inopinément.

Après avoir dépensé dans l'armement de ses navires une activité fiévreuse, il appareilla de Deptford le 7 juin 1576. Son début ne fut pas heureux. Une violente tempête l'assaillit à la sortie du port; sa chaloupe sombra, et l'un de ses deux navires, « effrayé, dit une chronique, de cet épouvantable déchaînement des éléments et y voyant un sinistre augure, rentra dans le port. » Une autre relation raconte que ce navire se brisa contre un gros vaisseau de guerre qui se trouvait en rade et coula bas.

Cette fâcheuse entrée en campagne n'intimida pas Frobisher. Il ne laissa rien voir de la douleur qu'il

éprouva, sans doute, de cette catastrophe. Pour arriver à se sentir, enfin, un bâtiment sous les pieds, il avait surmonté, tant d'autres obstacles plus formidables que la couardise ou la mort de quelques compagnons, et vidé, chaque jour pendant quinze ans, une coupe si profonde d'amertume, que ce n'étaient pas là des accidents qui pussent l'arrêter. Son âme était d'ailleurs détachée des soucis et des terreurs de la vie vulgaire; elle flottait dans les brouillards de ces contrées inconnues et ardemment désirées, où l'imagination l'avait déjà transporté à travers des dangers et des préoccupations autrement graves.

Frobisher détourna son regard de ces naufrages qui s'accomplirent sous ses yeux, continua sa route et vint mouiller triomphalement, le lendemain, à Greenwich où se trouvait la cour.

On raconte que la reine Élisabeth assista au départ du bâtiment de Frobisher et adressa au hardi aventurier un sympathique adieu, en agitant son mouchoir au moment où il leva l'ancre pour descendre la Tamise. Dans la relation des voyages de Frobisher (*Voyages au Nord*, t. 1er), on lit seulement : « la reine nous fit l'honneur de nous souhaiter un bon voyage et de nous envoyer un gentilhomme à bord. » Un coup de mouchoir de reine s'aperçoit pourtant bien, et cet hommage significatif n'eût pas échappé à l'auteur de la narration, qui ajoute que le lendemain « la reine envoya à bord « son secrétaire Woolly pour exhorter l'équipage à l'obéissance et souhaiter un bon succès dans l'entreprise. »

III

Quatre mois après, c'est à dire le 2 octobre de la même année 1576, il y avait grande foule sur le rivage d'Harwich, pour voir rentrer au port le bâtiment de Frobisher.

Que rapportait-il de son lointain voyage? Avait-il trouvé ce mystérieux et envié passage du Cathay? S'en revenait-il chargé de richesses, ou ne ramenait-il que des déceptions?

Cette foule simplement curieuse d'abord, s'anima peu à peu de cette fièvre de l'impatience qui s'irrite de tout retard, de toute lenteur. Elle était haletante, avide, oppressée, anxieuse; elle semblait vouloir commander du regard, impuissante à le faire de la voix, à ce fantôme ailé qui se promenait à travers les brumes de l'horizon, et comptait pour ainsi dire, en les voulant multiplier, chacun des bonds que faisait le navire sur les flots qu'il abattait comme un bélier de guerre renverse une muraille. L'impatience

trouble le cerveau des hommes : ils s'enthousiasment aux ardeurs de leurs désirs ou se désespèrent devant leurs craintes comme, déjà, devant des réalités. Que d'échafaudages élevés sur ce navire, et en un instant écroulés ! Que de commentaires contradictoires !

Ces voiles, où l'on commençait à apercevoir les déchirures des tempêtes, ces cordages encore raidis par les frimas du pôle, ces mâts brisés, les flancs de ce bâtiment labourés par les écueils de glaces ne disaient encore rien à la curiosité de cette foule. Le soldat peut rentrer mutilé, mais vainqueur, en ses foyers. Ces cicatrices du navire pouvaient aussi bien être les témoignages glorieux de ses luttes, que les preuves de sa défaite.

Enfin l'ancre tomba, les voiles glissèrent le long des mâts, le fantôme arrêté dans sa course se tenait immobile, calme et au repos, pour la première fois depuis bien longtemps peut-être ! Un formidable hurrah salua son entrée. D'où qu'il revînt, quoi qu'il rapportât ou ne rapportât pas ; quoi qu'il eût accompli ou pas accompli, il était le bienvenu ; problème encore d'illusions ou de déceptions, on ne vit tout à coup en lui qu'un héroïque lutteur rentrant tout mutilé à son foyer.

On demanda à Frobisher s'il avait traversé le passage du Cathay ; il répondit négativement ; mais qu'il rapportait une ample compensation à son insuccès de ce côté. On le laissa alors raconter son voyage de quatre mois, à distance de pays qu'il ne fit qu'entrevoir sans les aborder, ou dont il supposa l'existence sans les pouvoir préciser, comme l'Islande et le

Groenland qu'il cotoya sans parvenir à briser la cuirasse de glaces, obstacle impénétrable entre la terre et lui, comme le Labrador qu'il crut avoir aperçu, prenant pour des masses lointaines de rochers et des montagnes solides, des montagnes et des horizons de neige.

Ç'avait été, pendant plus de deux mois, comme un voyage fantastique, une course vague dans l'espace, un vol sans but à travers les lames tempestueuses et sur les abîmes sans fond de la mer. Frobisher avait poursuivi une chimère qui s'évanouissait à la portée de son regard; on eût dit une âme errante, condamnée à l'éternelle recherche d'un mystère, attirée à tous les feux follets, emportée dans tous les tourbillons de récifs, que l'éclair appelait d'un côté, chassée de l'autre par le tonnerre, et destinée à s'engloutir dans quelque catastrophe gigantesque et poétique!

C'était à la fois un supplice et un excitant; Sysiphe et Tantale dans un seul homme. Le ciel lassait en même temps la patience et allumait la curiosité de ce vaillant marin.

Il en fut ainsi jusqu'au jour où (le 11 août), une montagne de glace s'étant soudainement entr'ouverte « avec un fracas si grand qu'on aurait dit qu'un rocher tombait dans la mer, » Frobisher vit surgir devant lui, spectacle inattendu! un groupe d'îles qu'il prit pour un continent, et dans lequel donnait accès un détroit. Frobisher y entra à toutes voiles triomphantes, convaincu, un moment, qu'il avait découvert le passage Nord, et prenant pour les côtes

de l'Asie, les terres qu'il avait à sa droite, et pour les côtes de l'Amérique, les terres de gauche. Son illusion n'avait pas été de longue durée; sans doute l'expérience l'emporta sur sa rêverie, car Frobisher ne demeura que quarante-huit heures dans cette petite mer intérieure où il promena son navire; aborda à quelques ports plus ou moins hospitaliers, embarqua un indigène, quelques plantes, des échantillons de petits cailloux « blancs comme des perles » que la sonde avait remontés du fond d'une baie, et une grosse pierre noire qu'un de ses matelots ramassa sur le rivage d'une des îles.

Certes, ce voyage avait un caractère plus étrange que fructueux. Frobisher avait pénétré jusqu'en Amérique sans rien découvrir, pas même le passage Nord, et sans en rien rapporter.

L'opinion publique était disposée à lui demander compte de cette mystification, et surtout les intéressés de l'entreprise qui n'avaient que faire de ces plantes sauvages à moitié desséchées, de ces cailloux dont le brillant de perle s'était terni à fond de cale, du Naturel à tête plate et à nez écrasé qu'il avait ramené et dont l'unique originalité était de vouloir toujours « monter sur son cheval la tête du côté de la croupe afin, disait-il, de voir de près les ruades de l'animal. »

Rien de cela ne constituait ni une campagne de découverte, ni une expédition productive. La réputation de Frobisher, son expérience de marin, tout menaçait d'être mis en question, lorsque, par bonheur pour lui, le morceau de pierre noire que lui

avait donné un de ses matelots et sur lequel on ne paraîssait guère compter, vint jouer un rôle inattendu dans cette curieuse affaire. « La femme d'un « des intéressés à cette navigation, lit-on dans la « relation (1), s'avisa, et peut-être par hasard, de la « jeter dans le feu, de l'y laisser rougir et de l'éteindre ensuite dans du vinaigre. On y remarqua des « veines d'or. Un orfévre en tira même assez, à proportion de la pierre. Il n'en fallut pas davantage « pour se promettre des merveilles, au cas que l'on « put apporter quantité de ces pierres. »

Ce fut là un jour de triomphe pour Frobisher. Le hasard le servait au delà de ses espérances et de ses calculs.

(1) *Voyages au Nord*, tome I.

IV

De piètre rêveur, d'intriguant, de mystificateur, d'indigne aventurier qu'il était tout à l'heure, Frobisher fut porté aux nues. Eh quoi! il avait découvert des pays aurifères inépuisables! Salut, grand homme! salut, génie sans pareil! salut, Dieu dont le seul regard avait suffi, peut-être, à féconder les terres polaires et à y faire germer le métal précieux!

On oublia, en moins d'une minute, les déceptions du premier moment, et vite il fallut songer à organiser une seconde expédition. En un clin d'œil une société fut constituée. « La reine Élisabeth y entra « dans les mêmes vues que les autres intéressés « dont je viens de parler, dit le chroniqueur de cette « campagne; à quoi le comte de Warwick et plu- « sieurs autres seigneurs anglais contribuèrent « beaucoup. La reine donna à Frobisher le vaisseau

« l'*Aide* de 200 tonneaux et de cent hommes d'équi-
« page, outre les barques le *Gabriel* et le *Michel*. »
— Partez promptement et revenez promptement! — Eh quoi! il n'est pas encore parti? J'aurais eu le temps d'aller et d'être de retour, moi! — Combien vous faudra-t-il de jours; combien d'heures? — Combien de minutes pour remplir à les faire couler bas, les cales de vos vaisseaux? — Est-ce assez de trois navires? — Non; donnons-lui en dix, vingt, trente! — Donnons-lui en tout autant qu'il en voudra conduire!

Les sentiments du peuple anglais, à la nouvelle du départ de Frobisher pour sa seconde expédition, se traduisaient par ces impatiences et ces exclamations fiévreuses qu'animaient les cupides passions de ses associés.

Frobisher lui-même était loin, à ce moment, de l'idée pour laquelle il avait combattu avec un si héroïque entêtement, pendant quinze ans de sa vie, contre l'indifférence, la mollesse et l'ignorance de ses concitoyens. Ce n'était plus le passage du Cathay que l'on rêvait. « L'espérance du gain plus qu'autre chose » alluma cet enthousiasme. Qu'importait à Frobisher! Mais quelles amères réflexions il dut faire, quel mépris pour les hommes dans ce succès éclatant qui allait au devant de lui, cette fois!

Des compagnies offrirent à la couronne de prendre à ferme les produits des pays que Frobisher devait découvrir. Et les volontaires, dont quelques-uns appartenaient aux plus nobles familles d'Angleterre, tandis que d'autres s'étaient dépouillés de ce qu'ils

possédaient pour suivre l'expédition, — les volontaires, dis-je, furent si nombreux qu'on fut obligé de refuser plus de la moitié d'entre eux.

On oublie volontiers, dans les cours de morale et aux heures d'indignation publique contre le sentiment d'avidité des hommes, les exemples incessants que renferme l'histoire de toutes les époques sur la succession des mêmes vices et des passions identiques dans le cœur humain. Notre siècle ne vaut ni mieux, ni pire que les autres temps; les leçons du passé n'ont servi à aucune génération, pas plus à la nôtre qu'elles ne serviront à la future, et les sociétés humaines se traîneront, l'une succédant à l'autre, jusqu'au dernier jour de ce monde, s'il doit finir, et se transmettant comme une tâche originelle et indélébile, l'héritage intact de toutes les passions basses et de toutes les viles misères dont sont pétris le cœur et l'esprit de l'homme!

Le spectacle que donna l'Angleterre à propos de la prétendue découverte de Frobisher est le même qui se renouvellera, toutes les fois que l'intérêt et l'ardente soif de l'or seront mis en jeu. « Qu'est-ce « que la passion de l'or, dit Bancroft (1) en rappe- « lant les mêmes faits, ne ferait pas entreprendre? « Elle défie le danger et se rit des obstacles; elle « surmonte les privations en jouissant d'avance des « trésors qu'elle espère; jamais elle ne ralentit ses « poursuites, elle est sourde à la voix de la pitié et aux « conseils de la prudence que lui donne le bon sens. »

(1) *Histoire des États-Unis*, t. Ier.

Après avoir touché aux Orcades, Frobisher longea l'île de Friesland, ramenant avec la sonde « une « espèce de corail blanc mêlé de petites pierres « blanches qui brillaient comme du cristal; ce qui « nous fit croire que, si cette terre était bien décou- « verte, on pourrait y trouver quelques richesses. » Mais Frobisher n'en poursuivit pas la découverte et s'enfonça dans le Nord, au milieu des glaces. « Les « travaux de notre pèlerinage sur ces mers glacées au « milieu du mois de juillet, dit la narration, n'avaient « d'autre adoucissement qu'un froid extrême, les « vents impétueux du nord, la neige, la grêle et « les frimats, au lieu des fleurs, des fruits et du « ramage des oiseaux qui sont, ailleurs, les agré- « ments de l'été. Cependant, nous n'étions qu'à 61 « degrés de latitude. »

Frobisher se dirigea alors vers le détroit qu'il avait découvert l'année précédente, et « par lequel il » avait cru pouvoir se rendre dans la mer du Sud. » Mais ce détroit était fermé par un haut rempart de glace, dont la vue jeta la consternation parmi les équipages. Frobisher avait au moins pour lui le mérite de l'intrépidité,; il laissa ses bâtiments au large, s'embarqua dans des canots et franchît deux fois le péril en explorant la partie orientale du détroit et les îles qui le bordent.

Pendant cette audacieuse excursion de leur chef, les navires restés au large essuyèrent une violente tempête dans ces glaces, qui « certainement étaient « d'une grosseur extraordinaire... En quatre heures « de temps, il y en eut quatorze qui vinrent nous

« assaillir, et si nous avions eu le malheur de suc-
« comber au danger, nous aurions perdu par cet acci-
« dent notre général, le capitaine et nos meilleurs
« matelots, qui étaient à terre sans provisions. » Ce qui sauva les équipages, ce fut la clarté éblouissante de ces blocs de glaces qui permettait de les apercevoir d'assez loin pour les éviter.

Comme si ce n'était pas assez que ces dangers qui, plus d'une fois, menacèrent de mort les compagnons de Frobisher, il leur était réservé plus d'une déception.

Ils abordèrent plusieurs points où ils avaient découvert de l'or l'année d'auparavant, mais n'y en trouvèrent plus, cette fois, « de la grosseur d'une noix, » quoique la narration affirme qu'en certaines îles, on en ramassa beaucoup, ce qui ne paraît pas probable, en raison du dénoûment de l'expédition.

Ce ne fut qu'après quatre jours de navigation aux alentours de l'entrée du détroit que « les vents nord-ouest et ouest ayant fait une grande ouverture dans les glaces, » le passage devint libre. C'était le 19 juillet 1577. Frobisher y entra avec ses bâtiments, et le 20, étant descendu à terre, il prit possession du pays au nom de la reine d'Angleterre, puis s'enfonça dans les terres, dressa une colonne de pierre au haut d'une montagne qu'il nomma mont Warwick, et s'en revint, deux jours après, avec une provision de « terre minérale où l'on croyait trouver de l'or, » n'ambitionnant plus que de faire un bon chargement de cette terre, « remettant à une autre occasion » de continuer la découverte de ces contrées septentrionales.

Ce fut l'île baptisée du nom de la comtesse de Warwick qui, sous le canon protecteur d'un fort improvisé, fournit la cargaison de terre des trois navires. « Il se trouva, » rapporte le chroniqueur, « qu'en vingt jours, on avait porté à bord deux cents « tonneaux de matière minérale, bien que nous n'eus- « sions que cinq mauvais travailleurs et quelques sol- « dats pour leur aider. Il était temps que notre travail « finît : les souliers et les habillements de l'équipage « étaient usés, nos paniers et plusieurs de nos barils « défoncés, nos ustensiles rompus. Plusieurs de nos « gens étaient devenus perclus de froid, incommodés « de descentes. »

On ajoute que Frobisher travailla comme un simple manœuvre au chargement de ses navires, et ce qui soutint le courage de ces hommes au milieu de leur détresse, ce fut la conviction où ils étaient de la richesse de ces terres, parce qu'ils y avaient découvert des quantités considérables d'araignées qui étaient regardées « comme le signe de la présence de l'or, » (1). Étrange spectacle, s'écrie Bancroft, « que « ce mélange de folie ridicule et de courage sublime ! « Quelle entreprise maritime plus hardie, à cette « époque, qu'un voyage vers les contrées situées au « nord du détroit d'Hudson ! Et quelle insigne folie « d'avoir été là pour ramasser des tas de terre inu- « tile. »

Frobisher n'était même pas allé, cette fois, aussi loin qu'il l'avait fait à son précédent voyage, et si la

(1) Makluyt.

première de ses expéditions peut être considérée comme une mystification, la seconde mérite bien le nom de folie.

Le 23 septembre, la flotte arriva à Bristol. Frobisher, après avoir fait transporter au château de cette ville la précieuse cargaison de ses navires, se rendit à la cour, où la reine l'accueillit avec toutes sortes d'honneurs et de faveurs.

Frobisher profita habilement de ce premier moment d'enthousiasme, et avant que les commissaires nommés pour examiner les terres aurifères eussent terminé leurs travaux, pour faire partager à la reine sa conviction, qu'il était, désormais, facile de découvrir le passage du Cathay, et pour lui démontrer l'immense intérêt qu'avait l'Angleterre à occuper et à coloniser ces contrées. Le projet sourit à l'esprit entreprenant et ambitieux d'Elisabeth, à qui il ne parut pas qu'aucune dépense fût trop forte pour le mener à bonne fin, ces dépenses devant être, à coup sûr, couvertes par les produits des mines.

Une troisième expédition fut donc résolue. Elle était composée de soldats et de marins acclimatés, et malgré les mésaventures de la précédente campagne, il se présenta un nombre considérable de volontaires. Dans tous les temps, mais en celui-là plus qu'en aucun autre, les vœux, les désirs et les illusions même d'un souverain ont été des ordres pour ses sujets. A certains moments, le courage lui-même se fait courtisan, dirait-on, comme le bon sens et l'indépendance abdiquent leurs droits. Il suffit qu'Elisabeth, qui n'y risquait que l'argent de la

couronne, sourît à cette entreprise pour que la nation entière y applaudît et que de téméraires adhérents y risquassent leur fortune et leur existence. Le regard et le sourire d'une reine peuvent accomplir, parfois, les miracles du soleil.

V

Frobisher, investi de pleins pouvoirs, et aussi maître que Dieu du sort de ses compagnons, mit à la voile pour la troisième fois, le 31 mai 1578, à la tête d'une flotte de quinze bâtiments.

Le 2 juillet, il était en face du détroit où il avait déjà pénétré. Au moment où l'escadre tout entière allait s'y engager, on s'aperçut que « le détroit était absolument fermé par les glaces qui, accumulées à l'entrée, ressemblaient à des montagnes. » Deux des bâtiments disparurent pendant vingt jours, battant les mers ; un autre fut englouti sous une des montagnes de glace, mais son équipage fut heureusement sauvé.

Le drame commençait. Il ne semblait pas qu'un même homme pût affronter impunément, par trois fois, de tels dangers; courir après des chimères comme celles qu'il rêvait, sans s'exposer à payer cher cette audace et ce défi jeté au Dieu des tempêtes.

« Tout ceci, » dit la chronique après avoir rapporté les événements que nous venons de raconter, « était « un théâtre de misères pour nos équipages. Notre « flotte était investie de glaces; on ne pouvait re- « brousser chemin : nous en avions devant nous une « telle quantité, qu'il était impossible de les franchir « en avançant. Dans cette situation, nous essuyâmes « un orage du sud-ouest en pleine mer. Toutes les « glaces qui étaient derrière nous étaient accumulées « autour de la flotte et nous fermaient le retour. La « plupart de nos gens se trouvaient furieusement « combattus. Quelques-uns de nos vaisseaux ferlant « leurs voiles, voguaient du côté de la moindre petite « ouverture. D'autres jetèrent leurs ancres sur les « glaces et s'y cramponnaient à l'abri de la tempête, « moins exposés ainsi au choc des glaces flottantes. « D'autres en étaient si fort serrés, qu'ils ne pou- « vaient garantir que par des cables, des planches, « des paillasses et autres pareilles choses, le bor- « dage et les flancs des vaisseaux contre le tranchant « des glaces, afin que le corps du bâtiment ne s'en « trouvât pas endommagé. » La flotte courut, en effet, les plus grands dangers; la pression des glaces était si puissante autour des navires que les plus gros d'entre eux se trouvèrent « élevés d'un pied au dessus de l'eau. » Jamais, dit la chronique, « on n'a prié Dieu de meilleur cœur. »

Quand ce violent orage fut dissipé, Frobisher aperçut une terre et l'entrée d'un détroit, libre de glaces ; il se croyait beaucoup plus au nord et prit ce détroit pour celui où il avait pénétré déjà deux fois. Il y

entra à pleines voiles et de toute confiance; mais, dans les aspects comparativement riants de ce pays, dans ces « plaines fertiles en pâturages, » au rapport de quelques-uns, « abondantes en bétail et en gibier, » personne ne reconnut les rudes horizons des montagnes « toujours couvertes de neiges, » du détroit de Frobisher, où il n'y a, dit la relation, « presque rien de plein et d'uni, et point du tout d'herbe; » où la terre est « infertile, dure et ingrate, » où l'on ne voit « ni rivières, ni eaux courantes; » les seules eaux que l'on y trouva accumulées dans des « cavités basses » provenaient « des neiges qui se fondent en été. » On peut s'étonner du dédain que montra Frobisher pour ce passage où le hasard l'avait jeté, et dont le caractère particulier pouvait au moins le tenter, car on observa « que plus on avançait dans cette mer, plus elle s'élargissait, et moins on y rencontrait de glaces, » ce qui permettait d'espérer « que l'on pût entrer par là dans la mer du Sud, et pénétrer ensuite jusqu'au Cathay. »

Frobisher affecta de n'y pas croire, et sous prétexte qu'il avait « des ordres précis de se tenir de conserve, » il vira de bord, après avoir couru une bordée de soixante lieues environ dans ce détroit, qui paraît avoir été le détroit dont l'honneur de la découverte devait appartenir à un autre rêveur sublime, Hudson.

Ce ne fut que le 30 juillet, après la lutte acharnée contre les éléments et dont nous avons esquissé quelques traits, que la flotte de Frobisher, dispersée à tous les vents et par les orages de ces mers péril-

leuses, se trouva réunie à la baie de Warwick, dans le détroit de Frobisher, moins quatre vaisseaux et les plus essentiels, par malheur, car c'étaient ceux qui portaient les meilleurs ouvriers et presque tous les approvisionnements nécessaires à la colonisation. Le premier soin fut de débarquer les travailleurs pour amasser « la quantité nécessaire de matière minérale pour en charger les vaisseaux. »

Chacun se mit à l'œuvre selon ses attributions. « Les chefs cherchant les lieux propres à fouir, les rafineurs faisant l'essai de la matière. » Mais quand il s'agit de commencer à bâtir la maison destinée à abriter les cent colons qui devaient occuper le pays pendant l'hiver, on s'aperçut que les matériaux manquaient, qu'il n'y avait pas de boisson à laisser à ces hommes, et que les provisions suffiraient à peine pour une vingtaine de jours.

Frobisher résolut alors « de s'en retourner sans faire d'habitation, » et dressa procès verbal de cette résolution.

VI

Des murmures s'étaient déjà élevés dans les équipages qui avaient affronté tant de misères et tant de dangers dans « des parages où les cordages se gelaient toutes les nuits. » On pensa que ce serait tenter Dieu que de se remettre dans le péril, » et malgré l'instance téméraire d'un de ses lieutenants nommé Best (1), qui déclara regarder ce prompt retour en Angleterre comme honteux, » Frobisher persista à vouloir s'en retourner, avec son chargement de terres dites terres minérales. »

Dès que la flotte fut lestée, Frobisher rassembla ses équipages et leur dit : « qu'il auroit voulu découvrir le pays beaucoup plus avant qu'il ne l'avoit fait « encore; que son but ne seroit pas seulement de « ramener en Angleterre ses vaisseaux chargez, mais

(1) Une des meilleures autorités pour l'histoire de cet étrange voyage.

« qu'il seroit aussi bien aise de pouvoir faire un rap-
« port exact et circonstancié de la qualité du pays.
« Que cette résolution ne pouvant être exécutée alors,
« il jugeait devoir s'en retourner au plus tôt à cause
« des brumes épaisses, des neiges, des orages et des
« glaces auxquelles on se voyait exposé par l'approche
« de l'hiver : que si par malheur les vents contraires
« venaient à surprendre, on se trouveroit assiégé des
« glaces, ou il faudroit périr de faim, de froid et de
« misère. »

Qu'il y a loin de ces paroles désespérées à l'enthousiasme du rêveur qui voulait découvrir le passage Nord, ou mourir! La mission mercantile de Frobisher avait éteint en lui le feu sacré. Ce n'était plus le passage du Cathay qu'il allait chercher, mais l'or qui devait étancher cette soif inextinguible de richesse qu'il avait imprudemment allumée chez ses compatriotes, dans l'âme de sa souveraine et qui le consuma à son tour. Une invincible mollesse se glissa dans son cœur, dès qu'il fut partagé entre son devoir d'agent commercial en quête de mines d'or et ses rêves d'intrépide navigateur. Celui-ci avait disparu dans cette tourmente morale; il n'était plus resté que le vulgaire ambitieux.

Frobisher partit de la baie de Warwick le 31 août 1578 avec sa flotte que le gros temps dispersa encore une fois parmi les glaces et les rochers, et, dit la narration si souvent citée par nous, « l'on ne se rejoignit plus. »

On ne parla jamais de cette cargaison de terres minérales que Frobisher rapporta, et tout à coup le

plus profond silence, un silence honteux si j'osais dire, se fit autour de cette mystification en trois actes; trois actes lugubres, qui mirent en ébullition les plus avides passions du peuple anglais, sans laisser de trace dans l'histoire des progrès maritimes de cette époque.

Frobisher fut un véritable chevalier errant de l'Océan; « rien n'est moins certain que les terres qu'il découvrit » a dit un de ses biographes, M. le vice amiral Page. Tout a donc concouru à faire de Frobisher une sorte de héros légendaire dont on voit le fantôme courant à travers les neiges et les glaces du pôle Nord, se heurtant à ces barrières formidables, n'entrevoyant qu'à travers les brouillards, des îles et des continents dont les silhouettes incertaines se dessinaient à l'horizon; jouet des tempêtes et des illusions, et déployant dans ces navigations périlleuses un courage digne d'une meilleure cause, et plus de courage peut-être que d'intelligence.

VII

Frobisher a, cependant, un côté pratique de sa vie qui dégage sa mémoire des nuages où nous avons vu jusqu'à présent flotter cet esprit aventureux, et qui le rangent parmi les hommes véritablement utiles à leur pays.

Après son retour de la dernière campagne dans les mers polaires, Frobisher disparut, pendant cinq ans, de la scène maritime de l'Angleterre, ou, du moins, il ne joua qu'un rôle obscur.

On ne le voit plus reparaître qu'en 1583, dans les Indes occidentales à la suite du célèbre Francis Drake. Frobisher commandait un des vaisseaux de l'escadre avec laquelle celui-ci ravagea comme un ouragan les possessions espagnoles dans les Antilles; il eut sa grande part des victoires de Drake, des ruines et des incendies qu'il sema sur son passage.

Les services de Frobisher avant ses trois campagnes fantastiques à la découverte du passage Nord-

Ouest, ces campagnes elles-mêmes, dont nous avons décrit les dramatiques émotions, révélaient chez cet impuissant audacieux, des qualités éminentes de marin, une résignation héroïque à supporter les épreuves de son rude métier, une expérience consommée de son art, la bravoure tranchant sur le tout.

C'étaient là des titres qui le désignèrent naturellement à l'attention de la couronne et de Drake qui se connaissait en hommes de valeur; aussi se l'attacha-t-il dans ses campagnes hardies contre l'Espagne, et lors de sa glorieuse expédition contre la fameuse *Armada* de Philippe II (en 1588), Drake comptait encore Frobisher au nombre des officiers de son escadre où il commandait le vaisseau le *Triomphe*. Sa conduite dans cette campagne lui valut d'être créé chevalier. C'était la première récompense effective qu'il retirait de ses longs services et des faveurs, plus apparentes et plus intéressées que réelles, qu'Élisabeth lui avait prodiguées au temps de ses rêves gigantesques.

Six ans plus tard, en 1594, ce fut à sir Martin Frobisher que la reine confia le commandement de la flotte qu'elle envoya au secours d'Henri IV pour l'aider dans sa lutte contre la ligue et contre l'Espagne. Frobisher se montra digne de cette mission. Il se conduisit avec une grande vaillance en toutes occasions, et notamment à l'attaque du fort Croyzon, près de Brest (7 novembre 1594), où il fut blessé dangereusement. Ramené à Plymouth, il mourut presqu'aussitôt des suites de sa blessure et par la maladresse, dit-on, de son chirurgien.

Les dix dernières années de la vie de Frobisher ont plus fait pour l'illustration de son nom que n'y a aidé le rôle à moitié poétique qu'il a joué dans le drame accompli au milieu des glaces du Nord, à la poursuite d'un rêve dont le réveil fut, comme celui de tous les rêves, une mystification.

Mais pour nous, nous ne saurions, sans injustice, lui refuser un titre de gloire très réel, au milieu même de l'insuccès de ses campagnes fantastiques : c'est d'avoir contribué à entretenir dans l'âme de son siècle, ce feu des découvertes et des entreprises hardies qui, même alimentées par de cupides passions, ont produit une génération d'hommes exceptionnels, et de héros taillés dans le marbre éternel où se retrouvent tous les types du dévouement et de l'abnégation.

HENDRICK HUDSON

I

Ah! quel temps d'enthousiasmes généreux! et comme on se sent de respect et d'admiration pour ces âmes désintéressées, pour ces cœurs de feu que n'intimidaient point des dangers dont nul ne pouvait ni mesurer la durée, ni apprécier les lieux qui en seraient le théâtre! Tous ces navigateurs des XVIe et XVIIe siècles, qui s'en allaient quérir des mondes, un peu en savants, un peu en curieux, soldats en partie, poètes en quelques points, ambitieux par dessus tout, mais la plupart ambitieux de gloire et de rêves, beaucoup plus que de fortune, devenant conquérants par hasard, fondateurs de royaumes sans le vouloir, — ne gardant pour eux que la gloire du succès et

donnant les empires à qui les savait désirer, — tous ces aventuriers, dis-je, ont, dans l'histoire de cette époque, des physionomies à part.

Leur courage étonne, leur ignorance émerveille, leur simplicité fait sourire, leur désintéressement est tout simplement magnifique. Leur vie est une épopée.

Ils chassent des chimères, comme Jean Cabot, comme Jacques Cartier, comme Verrazzani, comme Walter Raleigh, comme Gilbert, comme Smith, comme Hendrick Hudson, comme Colomb lui-même, et leurs chimères les conduisent à de splendides découvertes, à de grands et solides résultats.

Leurs noms sont restés attachés à ces pays nouveaux, témoignage éternel de gloire que leur ont décerné leurs contemporains dans un élan de fugitive reconnaissance, et c'est à peu près tout ce qu'ils y ont gagné; car ces hommes qui ont continué la patrie européenne dans le Nouveau Monde, qui auraient pu se tailler des royautés formidables dans ces déserts dont personne ne soupçonnait même l'étendue, et qui se contentèrent du but atteint pour toute récompense, ces illustres aventuriers, dis-je, moururent presque tous en prison, ou de mort tragique, ou dans la misère, oubliés, conspués!

Mais ils sont vengés, aujourd'hui, de tant d'ingratitude, ces hommes d'un temps qu'on peut comparer au temps des demi-dieux et des héros de la fable! S'il n'a pas été écrit de poèmes sur leurs grandes actions, tout un continent parle d'eux à la postérité. Ces poèmes qui manquent à la littérature héroïque,

on les rencontre à chaque pas, sous la forme de fleuves gigantesques, de lacs, de baies profondes, de villes, de forêts. Ce sont les œuvres, on peut dire, de ces aventuriers, qui semblent avoir véritablement doublé Dieu dans sa création immense.

II

L'héritage d'Hendrick Hudson n'est pas le moins beau de ceux que l'ambition moderne a reçus de ces héroïques misérables.

Un rêve jeta Hudson dans ces grandes aventures de la mer et dans des voyages presque fantastiques. Ce rêve était, d'ailleurs, celui qui a tourmenté tant de marins depuis le XVIe siècle : découvrir un passage par le nord pour se rendre dans les Indes!

Il semblait que la découverte de l'immense continent de l'Amérique n'eût d'autre objet que d'ouvrir cette route chimérique à l'ambition des peuples; car l'Inde était alors le grand théâtre de toutes les fortunes fabuleuses, le point de mire de toutes les convoitises, de toutes les spéculations.

Hudson, lui aussi, avait cru voir ce passage dans les astres, sur les cartes marines, dans l'équilibre des mondes, dans la logique des éléments, que sais-je! Toujours est-il qu'il s'attacha à son idée, à son rêve,

avec l'acharnement d'un homme d'énergie, d'un homme de conviction, et qu'il résolut de découvrir le fameux passage.

Les gens ne manquaient pas, et heureusement, Dieu merci! pour partager et favoriser les illusions de ces grands rêveurs. Les uns royalement ambitieux, comme François Ier, plus ou moins désintéressés comme Isabelle et Ferdinand, voulaient surtout illustrer leur règne; d'autres étaient mus par l'avidité, possédés par le démon des spéculations, par la soif de la fortune : tels furent surtout les Anglais, qui ne tentèrent aventure dans le Nouveau Monde que sous des *raisons* commerciales.

Il faut bien reconnaître que ce fut là la cause de leurs succès et le secret de leur force en Amérique.

Les grands seigneurs, même les princes anglais qui tournèrent les yeux vers les rivages de l'Atlantique, se firent moins les protecteurs que les associés avoués d'entreprises commerciales, et ne manquèrent pas de s'y attribuer des parts de prince et de lion.

Hudson était Anglais. Il s'adressa donc tout naturellement à une compagnie de négociants de Londres qu'il n'eut pas grand'peine à entraîner dans la complicité de sa chimère. Hudson, d'ailleurs, commandait par soi-même la confiance.

C'était un homme de guerre, un capitaine ou pilote, comme on disait alors, d'une expérience réputée; brave, hardi, devenu entraînant et éloquent à force de conviction.

Hudson était surtout honnête et désintéressé dans sa chimère, voulant la réaliser, rien de plus. Quant

aux profits, il les laisserait à ses patrons. Hudson parut si modeste et demandait si peu qu'on s'empressa de le lui accorder. On fut même étonné de sa discrétion.

— Combien vous faut-il de navires pour composer votre flotte ?

— Un seul.

— Mais bien grand alors !

— Aussi petit que la générosité de Vos Seigneuriés le leur permettra, pourvu qu'il puisse tenir tête à la lame et me porter jusqu'où je veux aller.

— Vous embarquerez sans doute un équipage nombreux ?...

— A quoi bon ? J'ai sous la main quelques vieux matelots aguerris comme moi ; dix d'entre eux m'ont donné leur parole de m'accompagner où je voudrai les conduire. Chacun d'eux vaut dix hommes par le courage, par la force, par l'obéissance, comme par le dévouement et l'affection qu'ils me portent. J'ai en outre, mon fils...

— Eh quoi ! un enfant ?...

— Il a huit ans, et deux fois déjà il a traversé les mers, à l'école de mes vieux compagnons. C'est plus qu'il ne me faut pour entreprendre ma campagne.

La compagnie des marchands de Londres donna à Hudson son petit navire, un bâtiment de cent cinquante tonneaux, ses dix hommes d'équipage et son mousse par dessus le marché, le tout sans lésiner. Et on se sépara en criant : « Vive Hudson ! » C'était bien le moins, car on se voyait déjà dans l'Inde par un chemin plus court.

III

Le 1er mai 1607, Hudson fit voiles de Gravesend. Il mit le cap sur le Nord, remonta jusqu'au Groenland, dont il rasa les côtes méridionales, et le 14 juillet, c'est à dire après soixante et quatorze jours de navigation, il entra dans un de ces gouffres d'eau sans profondeur et sans horizon définis, et qui sont des conquêtes de l'homme sur l'inconnu. Soit prescience, soit exactitude dans ses sondages, Hudson dit :

— Ce n'est là qu'un détroit, un passage. Il y a quelque chose plus loin...

— C'est une baie, répondirent ses compagnons. Voyez les hautes montagnes qui forment une chaîne non interrompue autour de ce vaste désert liquide....

— Poussons en avant ! cria Hudson.

— Nous sommes au terme de notre voyage, reprirent ses compagnons, et nous en avons assez; retournons au pays.

Que pouvait le pauvre Hudson contre la nostalgie dont étaient atteints ses matelots ? Il déploya ses voiles, revint en Angleterre plus convaincu que jamais qu'il existait un passage au pôle nord, et que le gouffre découvert par lui en était l'entrée. La compagnie de Londres le crut sur parole, fit jeter en prison les matelots indociles et lui donna un nouveau navire.

Hudson partit, remonta dans le Nord jusqu'à la Nouvelle Zemble et se heurta contre des montagnes de glace.

Devant ces barrières infranchissables, Hudson s'arrêta. La volonté ni le courage humain ne pouvaient plus rien. Les murmures et les souffrances de son équipage le forcèrent à rebrousser chemin. Cette fois, il rentra en Angleterre confus, mais non abattu. Ce second voyage avait été plus stérile encore que le premier. On tourna le dos au pauvre Hudson en le traitant de fou, et on l'envoya mourir de faim ou se faire pendre ailleurs.

IV

L'Angleterre n'était pas la seule nation qui ambitionnât d'étendre sa domination dans le Nouveau Monde; elle n'était pas non plus la seule nation commerçante de l'Europe. Elle avait, sous ce rapport, une puissante rivale dans la Hollande.

Hudson, congédié si cavalièrement par les marchands anglais, alla trouver les marchands hollandais tout aussi disposés que les premiers l'avaient été, à écouter un homme d'un si mâle aspect, tout ému de sa récente injure, résolu dans sa conviction, fier de son expérience. Il leur dit en un langage saisissant ce qu'il avait fait, ce qu'il espérait de faire et le but qu'il poursuivait.

— Allez, lui dirent les Hollandais, où votre étoile et votre conviction vous conduiront.

Hudson fit voiles de Flessingue et remonta dans le nord jusqu'à Finmack. Il se trouva de nouveau en face de glaces impénétrables. C'était là décidément

son ennemi le plus redoutable. Hudson ne voulut pas avoir entrepris un troisième voyage stérile; quand ce n'eût été que pour se venger de l'Angleterre! Il changea de route, alors, se dirigea vers le sud et découvrit l'embouchure d'un grand et magnifique fleuve, dont son navire fendit les eaux avec orgueil.

Cette fois ce fut Hudson qui demanda à retourner en Hollande; il avait une grande nouvelle à rapporter.

—Je n'ai point découvert le passage du pôle nord, dit-il aux marchands, ses patrons, mais j'ai découvert, ce qui vaut mieux pour vous autres, un fleuve qui roule des eaux profondes du nord à la mer. Ce fleuve, je l'ai remonté jusqu'à une distance de deux cent cinquante milles, et mon bâtiment manœuvrait dans ses eaux comme en pleine mer. Son aspect est imposant; de larges baies s'ouvrent sur ses rives bordées de forêts aux arbres gigantesques; aussi loin que nos regards et nos pas ont pu s'étendre, la végétation est splendide; à l'entrée et sur le parcours de ce fleuve surnagent de nombreuses îles, dont quelques-unes sont très grandes. En attendant que je découvre le passage du pôle nord, allez prendre possession de ce vaste pays que le pied des peuples civilisés n'a pas encore foulé; vous y fonderez une seconde Hollande aussi belle, aussi riche que la Hollande d'ici!...

Ce fleuve, découvert par Hudson, et dont il vantait les magnificences, était la rivière Mohegona, que l'on appela l'Hudson par reconnaissance, et, plus

tard, la rivière du Nord, par ingratitude. Ces solitudes, dont les splendeurs l'avaient étonné et ému, étaient les terres où l'on a taillé les États de New-York et de New-Jersey, tous deux riverains du fleuve.

— Prenez, prenez tout, dit le voyageur à l'âme héroïque; j'ai bien d'autres rêves en tête que de m'occuper de colonisation. Ce pays si vaste, qui pourrait être ma propriété, je vous le donne en payement de l'hospitalité que vous m'avez accordée et de la faveur que vous me ferez de poursuivre la réalisation de mes rêves, qui me sont bien autrement précieux que fortune et royauté.

Ces rêves qu'Hudson avait en tête, étaient toujours la découverte de son fameux passage par le pôle nord; il y tenait plus qu'à une royauté, plus qu'à la fortune, plus qu'à la possession d'un grand et riche territoire.

Les marchands hollandais prirent Hudson au mot, le laissèrent avec sa chimère favorite, et s'en allèrent planter le drapeau de la patrie sur les rives de *son* fleuve, où ils fondèrent la Nouvelle Hollande.

Ce fut tout ce que le pauvre Hudson retira de sa féconde excursion et de ses amis les Hollandais.

Mais le résultat de cette campagne fit du bruit en Europe; le nom d'Hendrick Hudson retendit jusqu'au fond de l'Angleterre attentive et jalouse. Ce fou, deux fois malheureux, était donc capable de quelque chose! Peut-être était-il homme, en cherchant encore son introuvable passage, à découvrir par hasard ou par dépit, quelque fleuve et quelque pays pareil à ceux dont il venait de doter la Hollande!

L'Angleterre commença par revendiquer Hudson comme son fils, le rappela, lui offrit tout ce qu'il voulut pour entreprendre un quatrième voyage à la poursuite de sa chimère, mais en conservant secrètement l'espoir qu'il rapporterait de sa lointaine excursion quelque Nouvelle Angleterre, comme il venait de rapporter une Nouvelle Hollande.

—Va où t'appellent tes folles rêveries, lui dit-on. Veux-tu, cette fois, deux, trois, dix vaisseaux? Parle, prends, puise dans nos coffres, dans nos ports, dans les rangs de nos matelots et de nos officiers.

—Il ne me faut, comme par le passé, qu'un seul navire, répondit Hudson.

Le glorieux fou arma un bâtiment et partit de Blackwall vers le milieu de l'été de l'an 1610.

Sa boussole était une idée fixe : il y mit le cap, et cingla vers ce détroit que ses premiers compagnons avaient soutenu être une baie.

Son cœur bondit de joie quand il eut constaté qu'il avait raison. Il franchit le détroit, auquel il donna son nom en passant, et entra dans une baie, dans une mer plutôt, qui, aujourd'hui, s'appelle aussi la mer d'Hudson.

Le fou triomphait! Son enthousiasme, son orgueil, sa résignation avaient passé dans l'âme de ses compagnons. Cette fois ils étaient prêts tous à lui obéir, à le suivre où il voudrait. Parmi eux se trouvaient quelques-uns de ceux qui avaient fait la première campagne et qui, en prison, s'étaient repentis ou avaient cuvé leur haine.

— Faut-il franchir l'horizon de montagnes que voilà là-bas, capitaine?

— Oui; en avant, mes amis! Dans les replis de ces montagnes, derrière quelque bouquet d'arbres et quelque bloc de rochers, est, sans doute, caché le passage que je cherche!

L'éternel ennemi d'Hudson se trouvait encore là pour lui barrer le passage, et pour le vaincre tout à fait cette fois.

La baie ou mer à laquelle Hendrick Hudson a donné son nom est formée par ce vaste enfoncement des eaux de l'océan Atlantique dans les terres de l'Amérique septentrionale; elle a 1,800 kilomètres de longueur du sud au nord et 1,000 de largeur de l'est à l'ouest. « Cette mer se prolonge au sud par la *baie de James*, qui a 400 kilomètres de longueur sur 240 de largeur. Les côtes sont en général élevées et bordées de rochers; la profondeur des eaux est de 150 brasses au milieu. L'hiver leur surface est couverte de glace, et l'été elle n'en est pas entièrement débarrassée. De nombreuses îles s'élèvent du sein des eaux dans les parties méridionale, orientale et septentrionale de cette mer. Au sud, la plus grande est celle d'*Agomisca* dans la baie de James. Au nord, l'île *Southampton* qui, avec l'île Mansfield, ferme l'entrée de la mer d'Hudson, à 200 kilomètres du nord au sud et une largeur de moitié; le canal *Rowes-Welcome* la sépare du continent oriental, tandis que le détroit *Frogen* (glacé) s'étend entre l'île *Southampton* et la presqu'île Melville, terres arctiques aussi étendue que l'île Southampton et rattachée au

continent par l'isthme Raë. L'île *Mansfield*, quoique moins grande que la précédente, a une véritable importance par sa situation à l'entrée du détroit d'Hudson et du canal de Fox. L'île *Marble*, à 16 kilomètres de l'entrée de Chersterfield, a 24 kilomètres de long sur 8 à 10 de large. Élevée à l'orient, basse du côté opposé, elle n'offre que d'énormes blocs de marbre entassés confusément et qu'interrompent quelques lacs. Les Anglais ont appelé *Nouvelles Galles*, la côte occidentale de la baie d'Hudson, et *Maine de l'Est* la côte orientale. Près des côtes, le terrain est bas, marécageux et couvert d'arbres. Plus loin, on trouve de grandes plaines, des bois, des lacs et quelques collines, où croissent des groseilliers, des fraises, de l'angélique, des primevères, des génevriers, la plupart des plantes de la Laponie et d'autres inconnues en Europe. Sur les bords des lacs et des rivières, il croît beaucoup de riz sauvage. L'air n'est presque jamais serein; des brouillards y règnent pendant la plus grande partie de l'automne ou de l'hiver; l'été n'y fait sentir ses chaleurs que pendant six semaines ou deux mois... Les côtes orientales de la baie d'Hudson font partie de la péninsule du *Labrador* (1). »

(1) Maltebrun et Ch. Lavallée. *Géographie universelle.*

V

Hudson resta tout l'hiver de 1711 prisonnier dans les glaces. La chasse et la pêche suffirent à peine à nourrir l'équipage malade et aux abois. En face de ces souffrances et de ce désespoir croissant, Hudson fut admirable de patience et de résignation. Il attendait le retour du printemps pour reconquérir sa liberté; il se voyait reprenant sa course à travers cette mer redevenue praticable.

Mais ses compagnons, naguère si dociles à sa voix, n'avaient pas sa patience infatigable ni son sublime entêtement dans un rêve à réaliser. Ils se souvenaient de ce rude hiver qu'ils venaient de traverser, et redoutaient les mêmes épreuves.

Leur désespoir fut plus fort que le courage de l'héroïque capitaine. Christophe Colomb n'avait demandé que trois jours à son équipage révolté; Hudson demandait une année peut-être.

Le jour où le bâtiment se trouva à flot et lorsque le glorieux rêveur commanda de lever l'ancre, ses

compagnons s'y refusèrent. Hudson parla en maître, on lui désobéit; il pria, on lui répondit par des menaces. Le rêve était évanoui; les ténèbres de la mort enveloppaient son esprit, le pauvre homme était à son calvaire. Il fléchit sous le poids de sa lourde croix, l'heure du crucifiement n'était pas éloignée. Jamais douleur ne dut être plus immense que celle d'Hudson, jamais agonie plus cruelle.

A la nuit, pendant qu'Hudson pleurait de rage dans sa cabine, des matelots pénétrèrent jusqu'à ce Christ épuisant son éponge de vinaigre, lui lièrent les membres et le traînèrent sur le pont. Les coupables se firent juges et bourreaux. Le pauvre Hudson fut condamné à mourir. Mais à ce moment suprême, il se rencontra parmi ces juges un homme qui se sentit un mouvement de pitié cruelle ou un accès d'ironie.

—Ne souillons pas nos mains d'un meurtre, dit-il, et puisqu'il plaît à notre capitaine de poursuivre sa chimère, qu'il la poursuive à son aise! mais seul, à moins qu'il n'y en ait parmi nous qui désirent l'accompagner!...

Cet avis fut approuvé. On descendit Hudson dans une chaloupe avec son fils, cet enfant qui l'avait suivi dans tous ses voyages, et cinq matelots restés fidèles à sa mauvaise fortune. Dans cette embarcation, l'équipage avait placé un fusil et des provisions pour deux jours, ce qu'il fallait pour donner à ces malheureux le temps d'aller mourir un peu plus loin.

Hudson n'avait soufflé mot jusqu'alors. Au moment

où le canot s'éloignait du navire, il demanda une boussole; son rêve avait pris le dessus.

Quelques instants après, l'embarcation, cercueil du génie et du courage, piqua vers le nord; c'était le pôle vers lequel tournait toujours l'idée fixe d'Hudson.

Un moment, du haut des mâts du bâtiment, on vit cette frêle chaloupe, heurtée par les vagues de glace, courir où la chimère d'un homme la conduisait... puis elle disparut aux regards des bourreaux d'Hudson.

. . . . . .

VI

Jamais on n'entendit plus parler d'Hendrick Hudson. Ce qu'il devint, nul ne le sait. Son histoire se ferme sur ce lugubre épisode.

De l'histoire, il a passé de droit dans le domaine de la Légende :

. . . . . .

« On résolut alors, dit Washington Irving dans un de ses récits fantastiques, de prendre l'avis du vieux Peter Vanderdonk que l'on avait vu s'avancer lentement sur la route. Il descendait de l'historien de ce nom qui publia une des plus récentes chroniques de la province. Peter était le plus ancien habitant du village et bien au courant de tous les événements merveilleux et des traditions du voisinage. Il assura à l'assemblée que c'était là un fait qu'il tenait de son ancêtre l'historien, que les monts Kaatskil avaient été, de tous temps, hantés par des êtres surnaturels, qu'il était avéré que le grand Hendrick Hudson qui, le premier, avait découvert la

rivière et le pays, y tenait une sorte de conciliabule, tous les vingt ans, avec son équipage de la *Demi-Lune*, étant autorisé à visiter le théâtre de ses exploits et à veiller d'un œil protecteur sur la rivière et la grande cité qui portent son nom, et que son père les avait, autrefois, vus couverts de leur vieux costume hollandais jouant aux quilles dans une gorge de la montagne, et que lui-même, une après-midi d'été, avait entendu le bruit de leurs boules, comme des coups de tonnerre lointains. »

VII

Le lendemain du jour où il avait si lâchement condamné Hudson, l'équipage révolté leva l'ancre, abandonna ces sinistres parages et ramena le navire en Angleterre, où il arriva au mois de septembre 1611. Mais le ciel ne laissa pas tout à fait impuni un pareil crime. Quatre hommes de cet équipage ingrat furent tués par les Sauvages à l'entrée du détroit, et le reste était exténué de faim et sur le point de mourir, lorsque le navire entra à Plymouth.

L'Angleterre porta, pendant longtemps, la peine de son ingratitude envers l'homme qu'elle avait conspué, rejeté de son sein, et sur le génie duquel elle avait fait ensuite une fausse spéculation, en le rappelant à elle trop tard. Le seul fruit fécond qu'avait produit l'idée fixe, le rêve, la chimère d'Hudson, ce fut une nation rivale qui le cueillit. L'Angleterre en fut pour ses frais d'espérance et pour ses minces sacrifices.

Mais l'Anglelerre a été, de tout temps, en fait de territoires propres à arrondir sa puissance, une habile chicaneuse.

La Hollande avait, nous l'avons dit plus haut, accepté le don que lui fit Hudson du grand fleuve et des pays riverains qu'il avait découverts. La Hollande avait fondé un royaume en Amérique.

L'Angleterre vit d'un œil jaloux ces établissements sur une terre qu'elle aurait pu posséder. Elle invoqua la nationalité d'Hudson, pour se faire un titre à la possession de ces lointains territoires. Hudson était Anglais, donc les pays et le fleuve qu'il découvrit appartenaient à l'Angleterre.

Cet argument, appuyé par une flotte et par une armée, triompha naturellement, et la conquête de la Nouvelle Hollande fut considérée comme une reprise d'un bien dérobé à ses légitimes propriétaires.

Ce grand fleuve, une des artères de la civilisation moderne, a, sous les efforts intelligents du libre peuple qui habite aujourd'hui ses rives fécondes, centuplé en importance. On y compte des villes riches, puissantes, industrieuses : Troy, Albany, Hudson, Sandy-Hill, New-York, et combien de villages !

Ces immenses solitudes qui avaient frappé et ému l'âme d'Hudson sont aujourd'hui peuplées et sillonnées de routes. Mais ce n'était pas assez pour les Américains, que l'Hudson fût un puissant fleuve, qu'il baignât les deux États de New-York et de New-Jersey, ils l'agrandirent encore pour ainsi dire, en le mettant en communication, au moyen de canaux, avec les grands lacs qui étendent autour de lui leurs plaines d'eau, et avec les fleuves voisins; et c'est

ainsi que l'Hudson est devenu véritablement l'artère principale de la richesse, non seulement du pays où coule ce fleuve, mais du monde entier. L'Hudson est, en outre, grâce à la vapeur, la grande rue d'un faubourg de l'Europe.

LIVRE II

LES ESPAGNOLS EN AMÉRIQUE

PREMIÈRE PARTIE

LE RÊVE

I

De toutes les nations de l'Europe, l'Espagne est celle qui a, incontestablement, joué le rôle le plus considérable dans le Nouveau Monde. A côté des grandes figures de Christophe Colomb, qui de fait lui appartient, de Pizarre, de Fernand Cortez, elle a compté des hommes d'un ordre secondaire, mais qui tiennent néanmoins une place brillante dans cette illustre galerie d'aventuriers de tous les pays, dont les types sont à jamais perdus ; non pas que le courage, l'ambition, les passions aient diminué, mais notre condition sociale s'est modifiée, et tout en gagnant beaucoup sur le passé, nos mœurs ont étouffé dans les caractères cette vivacité chevaleresque qui en élevait singulièrement le niveau au

dessus même des vices profonds et des erreurs grossières qui les souillaient.

Quand on a longtemps vécu, comme je viens de le faire, au milieu de ces légions de héros légendaires, on se sent pris d'un involontaire respect et d'une naïve admiration pour ces bandits illustres. Ils semblent bâtis d'une autre charpente que la nôtre; rien de vulgaire dans leurs allures, dans leurs actions, dans leurs ambitions, bien que les deux aiguillons qui les ont poussés dans le Nouveau Monde leur soient communs avec les coureurs d'aventures d'aujourd'hui: la soif de l'or et l'amour de la gloire. Quelquefois les deux passions réunies leur ont fait accomplir des prodiges de valeur, commettre des crimes inouïs; mais ils avaient, si je puis m'exprimer ainsi, une façon de porter leur gloire comme leurs vices qui les grandit démesurément. Peut-être n'est-ce qu'un effet de perspective. Pourtant je ne voudrais pas trop m'excuser de mes sympathies; je m'imaginerais déflorer l'enthousiasme qui m'est resté de mes promenades dans ce pays de fantômes.

Conquêtes immenses, empires sans limites, fortunes éblouissantes, tels sont les mots d'ordre qui ont appelé sur tous les coins du Nouveau Monde ces armées d'aventuriers de haut et de bas étage; mais le Nouveau Monde était, on eût dit, assez riche en merveilles pour que d'autres rêves que ceux-là, déjà presqu'épuisés dès le début, et toujours séduisants cependant, entretinssent l'ardeur des courses périlleuses chez ces « Chevaliers de l'Océan » comme on les a appelés. Il était réservé aux faiblesses d'esprit

d'un vieillard de faire ce que le génie, la réflexion, les savants calculs et la seule audace des autres avaient fait, c'est à dire d'ajouter quelque chose à la gloire et à la puissance de l'Espagne, déjà si glorieuse et si puissante par ses conquêtes en Amérique.

Ce vieillard se nommait Juan Ponce de Leon. C'était un rude et vaillant soldat, élevé, dès sa plus tendre jeunesse, au métier de la guerre. Il avait débuté, presqu'enfant, par être page dans la maison des ducs de Toral, puis avait servi brillamment dans les campagnes contre les Maures de Grenade; il s'y couvrit de gloire.

La découverte du Nouveau Monde enflamma son esprit aventureux, et Juan Ponce avait déjà passé la quarantaine lorsqu'il s'embarqua avec Christophe Colomb, au second voyage en 1493. S'il faut croire certains bruits qui circulent à mots couverts dans les chroniques du temps, il aurait bien participé, au moins d'une main, au complot de Francisco Roldan Ximénès contre l'illustre amiral (1). Ce complot fut trop lâche pour que nous puissions admettre qu'un aussi brave soldat et aussi ambitieux de vraie gloire que l'était Ponce de Leon ait trempé dans cette trahison, que je dois raconter pour justifier mes doutes à cet égard.

Ce Francisco Roldan Ximénès, alcade major de l'île d'Hispaniola, était un misérable de la pire espèce. Son principal complice dans cette triste

(1) Washington Irving. *Voyage des compagnons de Colomb.*

aventure, nommé Barahona, avait été condamné à mort pour avoir violé la femme du cacique Guarionex, l'un des cinq rois d'Haïti, puis absous. Atteints tout à coup d'un de ces accès de fièvre d'ambition qui troublent la raison et poussent certains hommes à des actions infâmes que l'on ne s'explique que par le délire du cerveau, Roldan et Barahona abandonnèrent le camp et s'en allèrent offrir à ce même Guarionex leurs services pour chasser les Espagnols de l'île. Il se mirent à la tête d'une troupe considérable d'Indiens et vinrent assiéger le fort Conception. Christophe Colomb ne put opposer d'abord qu'une résistance patiente et courageuse à cette attaque forcenée, en attendant d'Espagne des secours indispensables pour prendre l'offensive ; finalement il eut la victoire.

Rien dans la vie de Ponce de Leon n'autorise à croire d'une manière pertinente qu'il se soit associé, même de loin, à une si monstrueuse lâcheté.

II

Telles étaient les brillantes qualités dont était doué Ponce de Leon, qu'il devint bientôt aussi bon marin qu'il avait été jusqu'alors brave soldat, et ces deux cordes à son arc aidèrent merveilleusement, mais tardivement, à sa fortune et à sa gloire dans le Nouveau Monde. Jusqu'en l'année 1501, il n'avait joué qu'un rôle secondaire sur ce vaste théâtre, où s'il avait eu maintes occasions de déployer son courage habituel et ses grandes aptitudes militaires, il n'occupait encore qu'une position subalterne, bien au dessous de l'ambition qui le dévorait; peut-être son âge la lui rendait-elle même humiliante.

A cette époque, le gouverneur d'Hispaniola, Nicholas de Ovando, résolut d'entreprendre contre les Naturels la conquête de la partie orientale d'Haïti, c'est à dire de la province d'Higuey. Juan de Leon commanda en sous-ordre cette expédition. Il y donna les preuves d'une remarquable habileté et d'une énergie peu commune, car ce fut peut-être la plus rude guerre

que les Espagnols eurent à soutenir dans la colonie. Le cacique de cette province, Catobanama, était un vaillant guerrier; il défendit son royaume pouce à pouce. Du haut de ses montagnes ou du fond des cavernes, il fondait comme l'ouragan sur l'armée espagnole. Vaincu, en fuite, traqué comme une bête fauve, il était encore un sujet de terreur pour ses ennemis. A un courage de lion, Catobanama joignait une force herculéenne. « C'était le géant le plus fort qu'on ait jamais vu, » dit D. Jose Güell y Rente dans ses *Légendes américaines*, et la victoire ne resta décidément aux Espagnols que quand cet homme terrible fut pris et pendu. Après ces sanglantes victoires qui assurèrent la possession entière de l'île aux Espagnols, Ponce de Leon, qui avait été l'âme de cette guerre, fut nommé lieutenant-gouverneur d'Hispaniola et commandant de la province d'Higuey.

Notre héros avait, à ce moment, au delà de 50 ans. Ses cheveux blancs couvraient une tête ardente que le succès enflammait toujours, autant que le repos l'irritait, et dans ce corps brisé par les fatigues de la guerre courait un sang jeune et actif. Sur ce rivage d'Hispaniola, où il se considérait sans doute comme dans une prison, Juan Ponce rêvait quelque vaste entreprise qui jetât un éclat exceptionnel sur son nom, lorsqu'il apprit qu'en face de cette île où se concentraient alors les efforts des Espagnols, à peine à dix ou douze lieues, il en existait une autre que quelques navires avaient abordée déjà, mais sans que leurs équipages eussent exploré ses mon-

tagnes couronnées de forêts toujours vertes, ses vallées qu'on disait plantureuses, ses rivières limpides.

Cette île était l'île de Boriquen, que les Espagnols ont ensuite appelée Puerto-Rico.

Pourquoi ce dédain pour un pays peuplé par une race douce et qu'on assurait être hospitalière, où l'or, disait-on, — car c'était la conclusion de tous renseignements sur le moindre rocher battu par les flots de l'Atlantique, — où l'or, disait-on, abondait? Soit qu'il crût réellement à ces rapports, comme il devait ajouter foi plus tard à des fables bien autrement invraisemblables, soit qu'il voulût simplement trouver un prétexte pour courir les aventures, Juan Ponce obtint du gouverneur Ovando l'autorisation de visiter l'île de Boriquen. Il s'embarqua sur une petite caravelle avec une trentaine de soldats et quelques Indiens qui s'étaient offerts à lui servir de guides.

Après une courte et facile traversée, Juan Ponce débarqua à Boriquen dans une anse près de laquelle se trouvait la résidence du cacique Agueybana, qui lui fit bon accueil et consentit même à l'accompagner dans l'intérieur du pays. Cette visite confirma aux yeux de Ponce de Leon tout ce qu'on lui avait rapporté de la beauté des sites, de la magnificence des forêts, de la fertilité des plaines, de la limpidité et de la pureté des cours d'eau de l'île Boriquen. C'était beaucoup, bien certainement; mais ce n'était pas encore tout à fait assez pour un ambitieux de cette époque et de la trempe de Ponce de Leon. Aussi

s'empressa-t-il de demander au vénérable caciqu dans quelle partie du pays se trouvaient les mon tagnes et les fleuves d'or. Agueybana le conduisi sur les bords de deux rivières appelées le Mana tuabon et le Zébuco dont les sables contenaient, e effet, des parcelles de métal précieux; les Indien en donnèrent généreusement quelques poignées au Espagnols (1). Cette découverte combla de joie Ponc de Leon, qui s'en retourna à Haïti pour faire part son chef du plein succès de son expédition.

Ovando, doublement édifié sur les richessès agri coles et minérales de Boriquen, décida immédiate ment la conquête de l'île, et confia naturellemer cette mission à Ponce de Leon. Celui-ci n'avait pa été sans s'apercevoir que les naturels de Boriquer dont on lui avait tant vanté la douceur, étaient beau coup plus belliqueux que ceux d'Haïti, s'étant aguer ris dans de fréquents combats avec les Caraïbes de petites Antilles, leurs intraitables et traditionnel agresseurs. Ponce de Leon, cependant, avait eu l bien bonne pensée et nourrissait l'espérance, e raison de l'accueil qu'il avait reçu d'Agueybana, d pouvoir s'emparer de l'île pacifiquement et en capt vant adroitement l'esprit de ses hôtes. Mais il éta un trop vieux renard de guerre pour se laisse prendre aux apparences, et il avait appris de longu date à lutter de ruses avec les Sauvages. Aussi vou lut-il d'abord tenter un second voyage d'exploratio pure et simple, en compagnie seulement de quelque

(1) Washington Irving.

hommes, afin de n'éveiller point les soupçons des habitants de Boriquen, et dans l'unique but de sonder leurs dispositions, de se familiariser avec leurs mœurs, d'étudier leurs moyens de défense, d'apprendre à bien connaître le pays et toutes ses ressources.

Cette fois, comme la première, l'accueil fut on ne peut plus amical de la part d'Agueybana, et Ponce de Leon demeura au moins trois mois à Boriquen. Quand il fut parfaitement renseigné sur tous les points qu'il avait voulu éclaircir, et sans avoir donné matière à soupçon sur ses intentions, il s'en revint à Haïti pour demander à Ovando le gouvernement de l'île et s'assurer de tous les secours propres à y fonder un établissement définitif.

Malheureusement pour Ponce de Leon, son ami Ovando avait été rappelé et remplacé dans sa vice-royauté par Don Diégo Colon (1) le fils aîné de l'illustre navigateur; et en même temps le gouvernement royal, informé de tous les faits relatifs à Boriquen, en avait donné le commandement à un gentilhomme nommé Christoval de Sotomayor, avec autorisation et pou-

(1) Les fils et les frères du grand amiral avaient adopté l'orthographe espagnole de leur nom. Pour Christophe seul, l'orthographe populaire de Colomb fut conservée. Cette distinction se trouve dans les chroniques du temps. « En sortant de la cathédrale, dit M. A. de Latour dans ses *Études sur l'Espagne*, j'allai tout courant feuilleter les célèbres chroniques de Séville, par Ortez de Zuniga, et j'y lus à la date du 15 juillet 1536 : « Ce même jour mourut dans cette ville Don Fernando *Colon*, « fils de l'amiral Christophe *Colomb*. »

voirs d'y fonder un établissement, de construire des forts, etc.

Diégo Colon, jaloux de ses prérogatives, et n'admettant pas, ce qui était tout au moins une prétention excessive, que le roi eût le droit de s'immiscer à l'administration de ses provinces d'outre-mer, ne permit pas à Sotomayor de prendre possession de son commandement; et, sans tenir plus de compte des réclamations de Ponce de Leon que des ordres royaux, il donna le gouvernement de l'île à Juan Ceron. Mais Ferdinand, qui n'entendait nullement abdiquer ses droits entre les mains d'un sujet, ce sujet fût-il le fils du grand amiral qui lui avait donné un monde, Ferdinand, dis-je, éclairé d'ailleurs sur les mérites, sur le courage et sur les titres réels de Ponce de Leon à la possession de Boriquen, lui en fit expédier le brevet de capitaine général, avec défense à Don Diégo Colon de se mêler de cette affaire, ni de molester ce vieux soldat qui ne prétendait, en somme, qu'au fruit de ses efforts.

En ce temps-là, les revendications de pouvoirs, quand même elles fussent œuvre royale, ne s'opéraient pas aisément dans ces pays lointains. L'obéissance passive n'était pas précisément la vertu des aventuriers du Nouveau Monde. A l'encontre des ordres, d'où qu'ils vinssent, il y avait la volonté du subalterne avec laquelle il fallait toujours compter. C'était là une affaire un peu au dessus des lois et des procédés de la justice vulgaire, et qui se réglait volontiers, entre gens de qualité et de force égale, d'une façon généralement sommaire.

III

Tout se tient dans les sociétés vieilles ou nouvelles, et la logique ne perd jamais ses droits. A part quelques rares exceptions, les aventuriers qui se jetaient dans le Nouveau Monde au pillage, on peut dire, de terres inoccupées, n'étaient pas des hommes d'un caractère ordinaire. Au point de vue de nos mœurs actuelles, de notre civilisation tempérée, de la régularité mécanique de nos gouvernements, laquelle fonctionne aujourd'hui aux extrémités du Nouveau Monde avec la même ponctualité, ou peu s'en faut, qu'en Europe, je comprends que ces révoltes perpétuelles, ces luttes, ce dédain du juste, du droit et de la discipline, étonnent ou indignent. Mais si, comme l'a dit spirituellement Champfort à propos des exagérations de la Révolution, « il était impossible de nettoyer les écuries d'Augias avec un plumeau, » on ne peut pas non plus s'attendre à rencontrer des agneaux sous l'enveloppe de ces rudes aventuriers. Pour affronter cette vie

de combats désordonnés et au jour le jour, de dangers inconnus, d'exil en pleine mer, de conquêtes sur la nature, sur les hommes, sur les éléments, il fallait, non pas des agneaux, mais des lions ; il fallait des âmes pleines de toutes les ambitions, des cœurs à triple airain, des gens, en un mot, prêts à jouer à chaque instant leur dernier enjeu contre leurs pareils, contre leurs chefs, contre leur roi, contre Dieu même! En mettant entre eux et la mère-patrie le rideau des mers, l'immensité de l'inconnu, on peut croire qu'ils s'imaginaient avoir rompu les liens qui les rattachaient à l'Europe. Pour de pareils caractères, placés dans les milieux où ils se trouvèrent, la discipline ne devait être le plus souvent qu'un vain mot.

Chefs et soldats dans une telle armée se ressemblaient par beaucoup de points. Les chefs, insubordonnés au pouvoir royal, rencontraient chez les inférieurs le même mépris de leur autorité, et ils ne l'imposaient guère que par la force. Cet esprit d'indépendance personnelle, qui fut général, montait de bas en haut de l'échelle sociale, tandis que de haut en bas on s'efforçait de le combattre, mais inutilement. C'est à cela que l'on doit, à coup sûr, ce côté pittoresque et original qui caractérise les premiers temps de la découverte du Nouveau Monde, et c'est aussi à cette condition que l'on a pu tirer, plus tard, de cette histoire des pages légendaires et héroïques, des récits si merveilleux qu'ils dépassent quelquefois les proportions du vrai et semblent entrer de plain-pied dans le domaine du roman.

Quand un vice-roi se révoltait contre ce qu'il osait appeler les empiétements du roi lui-même sur ses prérogatives, on comprend que de simples gouverneurs fussent disposés à imiter son exemple, et à défendre, les armes à la main, contre leurs égaux, ce qu'ils appelaient, eux aussi, leurs droits.

Juan Ceron, quoiqu'il sût bien que Ponce de Leon avait reçu directement du roi son titre et ses pouvoirs de gouverneur de Boriquen, était homme à les disputer vaillamment. Ponce de Leon s'en doutait et le redoutait, habitué qu'il était à de tels procédés. Il avisa donc au plus court et au plus prompt, en faisant arrêter, charger de chaînes, et expédier en Espagne son dangereux compétiteur. Les plus étonnés furent à coup sûr les habitants de Boriquen. Ils auraient bien pu se demander en vertu de quel droit on se disputait ainsi la possession de leur pays sans les consulter. Ponce de Leon, maître de son gouvernement, s'établit et se fortifia dans une ville nommée Caparra, située sur une montagne si élevée que pour y faire arriver les approvisionnements à travers des chemins presqu'impraticables, « il en coûtait aussi cher, dit un chroniqueur, que de les faire venir d'Europe. »

Bâtir des villes, assigner des résidences aux Indiens, les contraindre au travail, les condamner à de lourds impôts sous forme de redevances, tel fut le premier soin de Ponce de Leon, qui semblait avoir complétement oublié ses premières résolutions de conquérir le pays par la douceur et de s'imposer par l'amitié. Les naturels de Boriquen ne tardèrent

pas à sentir le poids du despotisme de leurs anciens hôtes devenus des maîtres et des tyrans, et ils conçurent bien vite le projet d'une révolte et d'un massacre, où ils rendraient cruauté pour cruauté. La patience qu'ils montrèrent à supporter, plus longtemps que les Espagnols eux-mêmes ne l'eussent pensé, les tortures de l'oppression ne venait ni de faiblesse ni de lâcheté, mais uniquement de la conviction que les hommes de race blanche étaient des êtres surnaturels et immortels. Mais, même parmi les Indiens, il y avait des sceptiques, des raisonneurs et des philosophes. Il s'en trouva un nommé Brayoan qui, d'après le récit de Herrera de Tordesillas (1), saisit bientôt l'occasion de mettre à l'épreuve cette prétendue immortalité des ennemis de sa race.

Ayant appris qu'un jeune Espagnol se trouvait sur ses terres, il lui offrit, sous prétexte de lui payer tribut d'hommage, une escorte d'honneur composée d'une vingtaine d'Indiens à qui il donna des instructions secrètes. Arrivés à une rivière, ceux-ci prirent le jeune homme sur leurs épaules pour la lui faire traverser. Quand ils eurent atteint l'endroit le plus profond, ils plongèrent « le blanc » sous l'eau et l'y maintinrent jusqu'à ce qu'ils le supposèrent noyé; après quoi ils le traînèrent sur la rive, mais non pas sans avoir eu la précaution de lui retirer ses armes, n'osant croire encore que la vie eût disparu de ce corps, et s'imaginant toujours qu'il

(1) *Histoire générale des Indes.*

allait ressusciter malgré les affirmations contraires du sceptique Brayoan. Enfin, après trois jours, la décomposition du cadavre ne laissant plus de doute aux Indiens sur la mortalité des Espagnols, le signal du massacre fut donné, et bientôt, l'incendie aidant le fer, les établissements européens de Boriquen ne présentèrent plus que ruines, cendres et morts. C'est l'histoire ordinaire de toutes les insurrections d'Indiens et d'esclaves, depuis la première jusqu'à celles qui se sont accomplies de nos jours. L'assassinat et le feu sont les armes des faibles et des opprimés qui à défaut de la force morale, source du courage à visage découvert, ont recours à la force brutale et aux armes ténébreuses.

Ceux des Espagnols qui échappèrent à cette tuerie générale se réfugièrent à Caparra. L'audace des Indiens avait expiré au pied de cette forteresse. Ponce de Leon se trouvait, tout compte fait, à la tête d'une centaine d'hommes tout au plus, moitié au moins hors d'état de tenir un mousquet. La preuve incontestable de la supériorité de la race européenne sur ces races des déserts, c'est qu'il est arrivé bien souvent qu'une poignée de blancs a suffi à intimider, à tenir en respect des nations entières d'Indiens, à les conquérir, à les disperser, comme un souffle de vent disperse une colonne de poussière.

Ponce de Leon, quelque critique que fût sa position, était trop vaillant homme, pour ne pas tenter au moins une défense vigoureuse jusqu'à l'arrivée de secours. — Un de ses plus hardis soldats, étant

parvenu à gagner le rivage, s'embarqua dans une pirogue indienne et s'aventura avec une audace inouïe sur une mer heureusement propice. Il fit voiles vers Hispaniola d'où il revint sur une caravelle chargée d'hommes et de munitions. Pendant ce temps, Ponce de Leon fortifié dans Caparra, à l'abri de toute surprise, occupait par de fréquentes escarmouches les Indiens qui, au nombre de cinq ou six mille, car de toutes les îles voisines les Caraïbes avaient répondu à l'appel de leurs frères de Boriquen, remplissaient les forêts de cris de guerre.

J'ai déjà eu occasion (1) de parler d'une race terrible de chiens que les Espagnols avaient dressés à faire une chasse sanglante aux sauvages. Ponce de Leon possédait dans sa forteresse de Caparra un de ces animaux qui était la terreur des Indiens. Ce chien fut un des plus brillants soutiens de la petite armée: il était rare que l'on fît quelque expédition de Caparra, sans que ce féroce animal ne dévorât cinq ou six ennemis et ne décidât du succès de ces hardies escarmouches qui tenaient les Sauvages en haleine (2).

(1) Voir le *Roi des Tropiques*.

(2) Washington Irving raconte que ce chien fut tué quelques années plus tard par une flèche empoisonnée, au moment où il se jetait à la mer à la poursuite d'un Caraïbe. Il laissa, avec une grande réputation, une nombreuse progéniture tout aussi féroce que lui; il était le père d'un autre chien nommé Léoncisco, qui fut le compagnon des exploits de Vasco-Nunez, dans l'Amérique du Sud, et les aventuriers espagnols se racontaient ses prouesses dans le Nouveau Monde comme une légende.

Dès que les secours qu'il avait demandés lui arrivèrent d'Hispaniola, Ponce de Leon, à la tête de son armée, s'abattit comme la foudre sur les assiégeants qui, ignorant l'arrivée des renforts, et revoyant les Espagnols aussi nombreux qu'auparavant, s'imaginèrent de nouveau que ceux-ci étaient immortels et que « leurs morts avaient ressuscité. » Le trépas de leur chef acheva de jeter la terreur parmi les Indiens qui se dispersèrent aux quatre vents de l'île et des îles voisines. Les Espagnols furent, dès lors, maîtres de Boriquen.

Il ne fut pas donné à Ponce de Leon de jouir de sa victoire et de sa conquête, car il vit arriver bientôt, pour reprendre possession de son gouvernement, ce Juan Ceron que Diégo Colon avait nommé contre la volonté du roi, qu'il avait, lui, expédié prisonnier en Espagne et qui s'en revenait comblé des faveurs et des bonnes grâces de Ferdinand. Le caprice, l'injustice et l'ingratitude étaient de règle assez commune en ce temps-là. Quand on se rappelle les tortures et les misères que subit Christophe Colomb, on est presque tenté d'excuser les aventuriers de la façon dont ils prenaient leur revanche en se riant de la discipline, ou se consolaient de leurs disgrâces en tournant leur ambition vers d'autres buts.

IV

Le conquérant de Puerto-Rico, qui avait su déjà reprendre si brutalement une proie qu'on lui arrachait, aurait bien pu, surtout après le prestige et le renom que venait de lui donner sa dernière victoire, user encore une fois des mêmes procédés envers son importun rival. Il accepta, au contraire, sa disgrâce avec une soumission qui paraît étonner de la part de ce fier et ardent caractère. Mais ce vieux soldat, plus courageux que raisonnable, nourrissait en ce moment d'autres projets plus ambitieux. Du haut de sa montagne de Caparra, d'où il contemplait l'immensité de la mer ouverte devant lui, en apercevant les profils lointains de quelques-unes des îles de l'Archipel, Ponce de Leon avait caressé d'abord comme un rêve souriant, puis peu à peu comme une idée réalisable, la possibilité de découvrir un troisième monde. On parlait volontiers alors de *Mondes*, comme si de chaque flot qui s'entr'ouvrait devait jaillir quelque continent nouveau.

L'ignorance et la simplicité de quelques-uns des hommes, les instruments secondaires de l'œuvre du grand navigateur, portaient à croire qu'il suffisait de se laisser aller aux caprices des vents et aux courants de la mer pour rencontrer cette chimère espérée.

On comprend que Ponce de Leon, dont le cerveau ardent avait couvé de si vastes rêves, tînt pour bien peu le gouvernement d'une petite île contenant au plus une pleine main d'or. Pendant que calculant la route qu'il devait suivre pour entreprendre sa nouvelle découverte, il allait d'une île à l'autre, battant ce petit océan semé de rochers arides et de « corbeilles flottantes, » pour nous servir de l'expression d'un poète des tropiques, Ponce de Leon fit la rencontre d'un vieil Indien dont les confidences mirent le feu aux poudres de son imagination. Cet Indien lui parla de l'existence d'un continent bien au nord des îles, où l'or couvrait la terre et dans lequel coulait un fleuve où il suffisait de se baigner pour recouvrer la jeunesse. Cette croyance était populaire parmi les Indiens, et on trouve dans Las Casas le récit de la légende des Naturels de Cuba partis, il y avait bien des années, disait-on, à la recherche de cette terre bénie d'où ils n'étaient pas revenus, preuve, ajoutait-on, qu'ils s'y étaient bien trouvés. D'autres Indiens affirmèrent à Ponce de Leon qu'il n'était pas nécessaire d'aller si loin pour trouver ce fleuve surnaturel; il en existait un, disaient-ils, doué des mêmes vertus, dans une île de l'archipel de Bahama, nommée Bimini.

Las Casas, dont nous venons d'invoquer le témoignage, n'est pas le seul qui ait constaté l'existence de la légende indienne. Dans les *Epîtres* de Pierre Martyr, le premier chroniqueur des campagnes de Christophe Colomb, on trouve une lettre au pape Léon X, dans laquelle on lit : « Parmi les îles situées au nord d'Hispaniola, il en est une à environ trois cent vingt-cinq lieues de distance, au dire de ceux qui sont allés à sa recherche, où coule une source intarissable d'une si merveilleuse vertu, que son eau, quand on la boit, rend la jeunesse aux vieillards. Je dois supplier Votre Sainteté de ne pas croire que ceci soit un conte en l'air, car cette croyance est tellement répandue, que non-seulement les gens du peuple, mais aussi les hommes qui par l'éducation ou la fortune sont au dessus du vulgaire y ajoutent une foi entière; mais si vous me demandiez mon opinion, je vous répondrais que je ne veux pas attribuer un si grand pouvoir à la nature, mais que Dieu aurait bien pu par là se réserver d'éprouver le cœur des hommes (1). » Le vieux chroniqueur, comme on le voit, va plus loin que Las Casas, et il s'en faut d'un bien léger scrupule qu'il ne croie tout à fait à la légende.

Ponce de Léon écouta avec une extrême docilité ces récits fantastiques. On pourrait s'étonner qu'un homme d'un caractère aussi énergiquement trempé que ce vieux et rude soldat, ait pu ajouter foi à de telles folies. On se laisserait volontiers aller à sup-

(1) *Opus Epist. P. Martyris Anglerii.*

poser ou qu'il fut la victime d'un piége que lui tendirent les Indiens pour éloigner d'eux un si redoutable ennemi, ou qu'il en prit un prétexte pour justifier son incroyable ambition. Mais une si parfaite bonne foi, un peu germaine de la naïveté, était dans l'esprit de cette époque accessible à toutes les superstitions, filles de l'ignorance en religion, en géographie, en histoire. A l'appui de la croyance devenue populaire, au dire de Las Casas et de Martyr, en la vertu régénératrice du fleuve de Bimini, on peut invoquer les deux légendes, bien autrement populaires, de l'île de Saint-Brandan et de l'île aux Sept Cités.

La première de ces îles était, disait-on, une terre montagneuse assez vaste, et que l'on n'apercevait qu'à des intervalles imprévus, comme par surprise. On n'était pas d'accord sur son étendue; les uns, rapporte l'historien espagnol Feyjoo, lui donnaient 100 lieues, d'autres 40, d'autres 15 ou 18 seulement. Une foule de gens étaient partis à sa recherche sans l'avoir jamais trouvée. Mais tant de personnes affirmaient l'avoir vue, et avaient si exactement décrit sa forme, sa position, que les géographes finirent par la faire figurer sur leurs cartes; toutes celles qui existaient du temps de Christophe Colomb la placent à 200 lieues à l'ouest des Canaries. Le nom de Saint-Brandan ou Borondon, sous lequel cette île était connue de temps immémorial, lui venait d'un moine écossais du VIe siècle, saint Blandano, parti, disait-on, à la recherche d'une île située au milieu de l'Océan, et « que l'on signalait

comme étant le vrai paradis terrestre. » Saint Blandano était accompagné d'un de ses disciples, saint Maclovio ou saint Malo. Les deux moines, après avoir longtemps erré sur les mers, abordèrent à une île nommé Ima, dans laquelle saint Malo trouva un géant couché dans une tombe. Il commença par ressusciter le géant qui lui apprit que les insulaires avaient des notions certaines sur le mystère de la sainte Trinité, et lui donna des renseignements très précis sur les souffrances endurées en enfer par les Juifs et les Païens. « Trouvant ce géant si docile et si bienveillant, raconte une chronique espagnole, saint Malo lui enseigna les doctrines de la religion chrétienne, le convertit et le baptisa. Le géant, cependant, soit dégoût de la vie, soit empressement de jouir des bienfaits de sa conversion, demanda au bout de quinze jours la permission de mourir de nouveau, ce qui lui fut accordé. »

Une autre légende, rapportée par Gregorio Garcia (1), introduit une variante dans ce récit. D'après cet auteur, le géant révéla aux deux moines l'existence d'une île défendue par des murailles d'or, mais dont lui seul connaissait l'entrée. Le géant ayant consenti à les y conduire, prit le câble du bâtiment pour le traîner, et entra dans la mer comme on entre dans un ruisseau. A peine avait-il fait quelques pas qu'une tempête s'éleva, et il fut noyé.

Bien longtemps on crut à l'existence de cette île; en 1526, deux expéditions furent envoyées à la

(1) *Origen de los Indios.*

recherche de Saint-Brandan, et les capitaines des navires eurent beau déclarer n'avoir rien vu, on ne voulut pas les croire. « Ce fantôme d'île, dit Viera, exerçait une telle influence sur les imaginations, que le public préféra soupçonner la science des explorateurs en les accusant d'avoir suivi une fausse route, plutôt que de croire à leur bon sens. » Un capitaine portugais raconta avoir été jeté par une tempête sur l'île de Saint-Brandan, et qu'après avoir mouillé dans une baie, il était descendu à terre avec plusieurs hommes de son équipage; il avait, disait-il, trouvé sur le rivage une croix et trois pierres qui avaient dû servir à boucaner du poisson. Vers le soir, le vent devint si fort que le bâtiment arracha ses ancres; le capitaine dut regagner son bord en toute hâte. Entraîné au large par la tempête, il perdit bientôt l'île de vue; quand le calme revint, il la chercha vainement. Le même événement, avec des circonstances analogues, est rapporté par un autre capitaine portugais nommé Marcos Verde. Comme dans le précédent récit, son navire avait arraché ses ancres et l'île s'était évanouie au milieu d'une tourmente.

Jusqu'en 1721, on entreprit expédition sur expédition pour découvrir la fameuse île de Saint-Brandan qu'on ne retrouvait jamais, et que les géographes persistaient à faire figurer sur leurs cartes; en 1755, Gautier la plaçait à 5 degrés à l'ouest de Ferro, par le 29e degré latitude nord.

L'existence de Saint-Brandan a été un article de foi populaire. Quand l'expérience eut démontré qu'elle n'existait pas, le public en appela à des causes

surnaturelles, divines ou diaboliques. Il n'est sorte de fantaisies et d'extravagances qui n'aient eu cours à ce sujet. On en fit le siége du paradis terrestre où Enoch et Elija devaient rester à l'état de pureté jusqu'au jugement dernier (1). Finalement, la meilleure explication qu'on ait trouvée à ces apparitions qui ne sauraient être mises en doute fut de les attribuer à des mirages atmosphériques, pareils à celui qui a permis, dans le détroit de Messine, de voir la ville de Reggio et ses environs exactement réfléchis sur la mer. Quant aux récits des voyageurs qui prétendaient avoir débarqué dans l'île de Saint-Brandan, le savant père Feyjoo les traite de « purs mensonges, » inventés pour les besoins de la cause.

L'île des Sept Cités dont on affirmait également l'existence, sans que personne ait jamais pu y aborder, a figuré également et d'autorité, dirai-je, sur les cartes du temps de Christophe Colomb. Une légende populaire racontait qu'à l'époque de la conquête d'Espagne et du Portugal par les Maures, au moment où les populations s'enfuyaient pour éviter de tomber en esclavage, sept évêques, accompagnés d'un nombreux troupeau de fidèles, s'embarquèrent, abandonnant leurs navires aux flots. Ils finirent par aborder à une île inconnue, au milieu de l'Océan.

Les évêques brûlèrent les bâtiments, afin que leurs compagnons perdissent tout espoir de retour, et fondèrent sept villes dans l'île où ils débarquèrent.

(1) Viera, *Histoire des Canaries.*

On racontait que plusieurs pilotes portugais y touchèrent, mais qu'ils n'en revinrent jamais, ayant été retenus par les successeurs des évêques. On ajoutait qu'au temps où le roi Henri de Portugal s'occupait de découvertes, une troupe de marins se présenta à lui, déclarant que pendant un voyage qu'ils venaient d'accomplir ils avaient rencontré l'île en question. Les habitants qui parlaient la même langue qu'eux les avaient, disaient-ils, conduits tout aussitôt à l'église, afin de s'assurer s'ils étaient catholiques. Quelques hommes de l'équipage restés sur le rivage, en remuant le sable, s'aperçurent qu'il était composé d'un tiers au moins de poudre d'or. Les insulaires, ajoutaient-ils, auraient bien voulu les garder jusqu'au retour de leur gouverneur absent en ce moment, mais les Portugais, craignant qu'on ne les retînt à tout jamais, se hâtèrent de s'embarquer et mirent à la voile. Le roi Henri, de qui ils espéraient recevoir une récompense pour ces renseignements, leur exprima, au contraire, son mécontentement de s'être tant pressés de partir, et leur ordonna de se remettre en mer immédiatement, pour aller compléter leurs informations; mais ces gens, doutant sans doute qu'on découvrirait leur mensonge, disparurent et on n'entendit plus parler d'eux (1).

Néanmoins ce conte acquit une grande popularité, et au moment où les découvertes se multiplièrent dans le Nouveau Monde, on ne manqua pas de

(1) *Historia del Amiraute.*

rechercher l'île aux Sept Cités. Un navigateur espagnol affirma l'avoir rencontrée sur les côtes du Yucatan; on l'y chercha longtemps, mais, bien entendu, sans plus la trouver que sa sœur de Saint-Brandan.

V

Il ne faut donc pas s'étonner si Ponce de Leon crut sérieusement peut-être à la fable que les Indiens lui racontèrent sur l'île de Bimini. Il ne risquait rien d'ailleurs d'y ajouter foi. Il était vieux, et ce qui lui restait de jours à vivre paraissait insuffisant pour accomplir les rêves qu'il roulait dans sa tête. Ponce de Leon organisa son expédition pour Bimini avec toute l'ardeur qui le caractérisait, et, selon l'expression d'un de ses biographes : « La jeunesse qu'il allait chercher, il la trouva avant que de partir. » Il arma deux navires à ses frais, recruta tout ce qu'il rencontra d'ambitieux jeunes; car, par une singulière contradiction qui aurait pu faire douter de la sincérité de sa foi, il se garda de faire appel aux vieillards, plus directement intéressés, ce semble, au succès de l'entreprise. Enfin, il partit le 3 mars 1512 de Saint-Germain, un des ports de l'île de Puerto-Rico, longea jusqu'à une certaine distance les côtes d'His-

paniola, puis, piquant dans le nord, se dirigea vers le groupe de Bahama. Favorisé par un temps propice et par une mer paisible, il glissa doucement, poussé par le vent et par le courant, le long de cet archipel verdoyant, visitant les îles l'une après l'autre, et le quatorzième jour du mois, il arriva à Guanahani (San-Salvador), la première terre du Nouveau Monde sur laquelle Christophe Colomb avait posé le pied. Les recherches de Ponce de Leon pour découvrir l'île de Bimini furent vaines, aussi bien que pour trouver le lac ou le fleuve de la Jeunesse; il but de l'eau de toutes les fontaines, de toutes les rivières, de tous les lacs de l'Archipel, même celle des marais salants de l'île Turc, sans rajeunir d'un jour (1). Ponce de Leon ne se découragea pas; après avoir ravitaillé ses bâtiments, il reprit la mer et se dirigea vers le nord-ouest. Assailli par une tempête, il fut entraîné en dérive à l'extrémité sud de l'Amérique du Nord, et jeta l'ancre près d'une côte inconnue, par 30 degrès 8 minutes, à peu de distance de l'endroit où s'élève aujourd'hui la ville de Sainte-Augustine.

Ponce de Leon avait abordé ce pays nouveau, qu'il prit d'abord pour une île, le 2 avril, un dimanche des Rameaux (*Pascua Florida* en espagnol), et comme il trouva en même temps un pays couvert de fleurs, en plein épanchement printanier, il lui donna le nom de *Florida*, et en prit possession au nom du roi

(1) Washington Irving, *Vayages et découvertes des compagnons de Colomb.*

d'Espagne (1). Ponce de Leon explora le sud et l'est de la Floride, toujours avec la conviction que c'était là une île, erreur qu'excuse la conformation de ces côtes. Mais les Indiens ne lui laissèrent pas le loisir de chercher sa fontaine ou son fleuve de Jeunesse, ni de découvrir de l'or. Son exploration ne fut qu'une série de rudes combats où il prouva n'avoir pas besoin de trouver une jeunesse surnaturelle pour avoir vingt ans. Ce vieil ambitieux, quand il s'agissait de manier l'épée et le mousquet, oubliant ses folles imaginations, verdissait de jeunesse.

Cependant, Ponce de Leon voyant ses ressources s'épuiser avait hâte de rentrer sans renoncer pour cela à la découverte de la fameuse île de Bimini. Dans sa croisière de retour, il découvrit le groupe d'îles auxquelles il donna le nom de Tortues, à cause de la quantité de ces chéloniens que son équipage y ramassa; plus loin, il rencontra près des Lucayes, un autre groupe auquel il donna le nom de *la Viega* (Vieille-Femme), parce qu'il y trouva pour tout habitant, rapporte Antonio Herrera, une vieille femme indienne dont Washington Irving fait une sorte de sibylle et que Juan Ponce s'empressa d'embarquer avec lui comme une envoyée préposée à sa rencontre pour le conduire à la découverte de la fameuse île introuvable. Mais le voyage de Ponce de Leon à travers les Bahama fut marqué par une succession de si violents orages, que force lui fut de

(1) Selon Herrera de Tordesillas (*Histoire des Indes*), le nom indien de la Floride était *Cautio*.

rentrer à Puerto-Rico, sans avoir aperçu son île enchantée. Dégoûté, fatigué, devenu sceptique peut-être à l'endroit de son roman, il expédia un de ses lieutenants, habile capitaine d'ailleurs, Juan Perez de Ortubia, sous la conduite de la vieille Indienne, à la poursuite de sa chimère. Ortubia ne fut pas plus heureux que son chef; il revint à Puerto-Rico désenchanté et la bourse vide.

Néanmoins, la folle rêverie de Ponce de Leon avait eu un grand résultat pour son pays, à qui il venait de donner deux groupes d'îles et une part dans un beau continent, dont il avait ouvert, du moins, la voie à ses successeurs. Après le retour de Perez Ortubia, Ponce de Leon partit pour l'Espagne, afin d'aller rendre compte au roi de ses découvertes. De toute l'expédition, au fond très glorieuse de Ponce de Leon, les gens de cour ne voulurent voir d'abord que le côté grotesque, c'est à dire la romanesque recherche de l'île de la Jeunesse, et le vieil aventurier fut accueilli par les sarcasmes et les rires. Le roi Ferdinand imposa silence aux railleurs et récompensa royalement Ponce de Leon, en lui donnant le titre *d'adelantado* (gouverneur militaire) de *Bimini* et de la Floride, absolvant la folie en même temps qu'il reconnaissait les grands services. En outre, le roi accorda à Ponce de Leon l'autorisation de lever en Espagne ou aux colonies le nombre d'hommes nécessaires pour fonder un établissement en Floride. Soit dégoût, soit découragement à la suite des nombreuses pertes d'argent qu'il avait éprouvées dans son expédition (et qu'on ne lui rem-

boursa pas), Ponce de Leon ne se hâta point d'user de son commandement. Peu de temps après, Ferdinand, voulant montrer sa reconnaissance d'une manière plus efficace à ce brave aventurier, et utiliser en même temps son courage et sa vieille expérience, le plaça à la tête d'une expédition contre les Caraïbes des Antilles qui ravageaient les établissements espagnols. Ponce de Leon avait, on pourrait vraiment le croire, perdu de son énergie, de sa confiance en soi-même. Il fut malheureux dans son entreprise, et fit massacrer à la Guadeloupe la plus grande partie de ses troupes. Obligé de fuir, honteux et vaincu pour la première fois, il se retira à Puerto-Rico, où il semblait destiné à finir ses jours dans une vieillesse triste et désormais inutile. Nous le reverrons tout à l'heure retrouver sa vigueur endormie.

VI

Le hasard et les coups de vent ont eu bien certainement leur grande part des découvertes dans le Nouveau-Monde ; ils ont, en tout cas, singulièrement modifié les calculs des hommes, déjouant parfois l'ambition des uns, ajoutant souvent aux espérances des autres. En voici un exemple : vers le temps où Ponce de Leon essuyait sa mésaventure à la Guadeloupe, le capitaine d'une caravelle, nommé Diego Miruelo, fut jeté par un ouragan sur les côtes de la Floride où il recueillit des mains des Indiens des échantillons d'or et d'argent, ce qui décida un des riches propriétaires d'Hispaniola, nommé Lucas Velasquez de Ayllon, à entreprendre un voyage en ce pays. Il ne partit, selon quelques écrivains, que dans

le dessein de découvrir la terre d'or où avait abordé Diego Miruelo, et de faire la traite des Indiens pour peupler de travailleurs ses propriétés et ses mines d'Hispaniola. Selon d'autres, ses visées étaient plus nobles et plus vastes : il se proposait d'explorer les côtes occidentales de cette île ou de cette presqu'île de la Floride, dont Ponce de Leon n'avait visité encore qu'en partie la côte orientale. Velasquez de Ayllon aborda en Floride, en 1520; entraîné à la poursuite des Caraïbes à travers les îles Lucayes, une tempête le rejeta à l'est de la Floride qu'il longea, en remontant au nord, jusqu'à un cap qu'il baptisa cap Sainte-Hélène, et mouilla à l'embouchure d'une rivière qu'il nomma la rivière Jourdan, du nom du capitaine qui la découvrit. Ce pays, que les Indiens appelaient la Chicorea, forme actuellement l'État de la Caroline du Sud, et la rivière Jourdan a repris, pour le conserver, son nom indien de Cambahee (1).

Velasquez de Ayllon ne fonda dans ce pays aucun établissement. Satisfait d'avoir ajouté une belle série de côtes continentales à celles qu'avait déjà découvertes Ponce de Leon, il se préparait à rentrer, pour rendre compte du succès de son entreprise, lorsque, chemin faisant, soit préméditation, soit hasard, il eut la fatale idée de capturer une trentaine d'Indiens et de les emmener à Haïti, où ces malheu-

(1) Selon Herrera de Tordesillas, la rivière dont il s'agit serait plutôt la Savannah, qui a son embouchure plus au sud que la Cambahee.

reux, condamnés à travailler dans les mines, moururent de fatigue et de chagrin. Ce fut là le commencement et l'exemple honteux de la traite des noirs. Mais cet acte de Velasquez de Ayllon devait porter, plus tard, de tristes fruits.

Le bruit de cette expédition et surtout le tapage qui se faisait à ce moment autour du nom de Fernand Cortez, en pleine conquête du Mexique, réveillèrent l'ambition endormie de Juan Ponce de Leon. Un tel caractère ne pouvait accepter le repos que comme une nécessité, ou comme un temps de halte. Il ne fallait qu'un coup de trompette pour arracher un pareil homme à son sommeil passager. Ponce de Léon se dressa tout à coup du fond de son tombeau anticipé, et tourna de nouveau les yeux vers cette Floride dont il avait ébauché la découverte. Il remit à la voile, non plus dans l'espérance d'aller chercher la jeunesse, mais avec la pensée de conquérir la Floride et de s'en faire le Fernand Cortez. Il partit en 1521 avec trois navires, consacrant à cette expédition tout ce qu'il possédait, et débarqua sur les côtes de la Floride après une traversée pleine de tempêtes; mais ces tempêtes des éléments ne furent rien à côté de celles qu'il rencontra en posant le pied sur le sol. Les Indiens l'attendaient en armes, bien résolus à défendre, avec l'énergie du désespoir, leur territoire envahi. Ponce de Leon eut de si nombreux et si sanglants combats à soutenir, que force lui fut d'abandonner la partie. Blessé à la cuisse par une flèche empoisonnée, on le ramena à bord de son navire. Hors d'état de songer à prendre sa

revanche, n'ayant plus auprès de lui qu'une dizaine d'hommes, il donna l'ordre de faire voile pour la Havane où il mourut, peu de jours après son arrivée, autant de chagrin que des suites de sa blessure. « Il fut, dit l'historien Cardenas, fort regretté de ceux qui le connaissaient. »

Ponce de Léon n'était pas un aventurier vulgaire; le lecteur a pu en juger par le profil que nous avons dessiné de cette physionomie étrange, composée de bravoure, de prudence et d'excentricité. On ne se défend pas d'un sentiment de vive sympathie pour ce héros légendaire qui apparaît, déjà au déclin de l'âge, sur le théâtre du Nouveau Monde avec les passions fougueuses de la jeunesse : « ambitieux de gloire et de fortune, bouillant d'audace, l'âme pleine de rêves gigantesques, et attendant dans des postes humbles où ses éminentes qualités sont à l'étroit l'occasion de les produire avec éclat, puis demandant à une folle superstition le prolongement d'une vie dont il faisait si bon marché à chaque heure du jour, et trouvant encore dans sa vieillesse, après la perte de toute illusion, l'activité et l'ardeur qui sont le lot et l'aiguillon de la jeunesse. Les prouesses de Juan Ponce de Leon tiennent une grande place dans les histoires et les chroniques de l'époque qui ne lui ménagent pas l'admiration. Sa découverte dans laquelle il se flattait, selon l'expression d'un de ces vieux écrivains familiers, « de trouver le moyen de perpétuer sa vie, » a été précisément la cause de sa mort; mais elle a assuré l'immortalité à son nom. Part faite à l'exagération castillane, on peut croire

qu'il mérita l'épitaphe que grava sur sa tombe le licencié Juan de Castellanos :

Aqueste lugar estrecho
Es sepulchro del varon,
Que en el nombre fue Leon,
Y mucho mas en el hecho (1).

Le rêve de Ponce de Leon devait être repris et achevé. Les plus grands résultats dans l'histoire ont souvent commencé par des actes de folie, et, en ce temps-là, la race des conquérants et des chercheurs de fortune était intraitable; ni les malheurs des uns, ni l'insuccès des autres, ni les dangers à courir ne les arrêtaient. Ils se relayaient pour ainsi dire les uns les autres. On eût dit des lutteurs se succédant dans un grand tournoi, tous du même parti contre un adversaire commun : l'Inconnu!

Le premier qui reprit, mais sans succès, l'œuvre de Ponce de Leon, fut ce même Velasquez de Ayllon que nous avons vu apparaître sur la scène entre la première et la seconde expédition de celui-ci. Velasquez de Ayllon s'était rendu en Espagne où il obtint de Charles-Quint l'autorisation « de conquérir et de gouverner » la terre de Chicorea qu'il avait découverte. Velasquez de Ayllon arma à Haïti trois grands navires pour aller prendre possession de son gouvernement. Il choisit pour capitaine de l'expédition ce même Diego Miruelo qui l'avait déjà engagé dans son voyage en Floride. Malheureusement ce Miruelo

(1) Dans cette tombe reposent les restes d'un homme qui fut lion par le nom et plus encore par le caractère.

était un ignorant, et, faute d'observations, il ne sut pas retrouver sa route. En butte aux sarcasmes de ses compagnons, il mourut de chagrin; d'autres disent qu'il se donna volontairement la mort; quelques chroniqueurs laissent soupçonner qu'il fut tout simplement assassiné, ce qui ne manque pas de vraisemblance.

Velasquez de Ayllon continua sa route à la recherche de la terre de Chicorea. Assailli par une tempête, ce qui confirme l'observation que je faisais plus haut, il perdit un de ses navires et fut obligé de gagner la côte qu'il aborda précisément à l'endroit où il avait enlevé les trente sauvages emmenés captifs à Haïti. Les Indiens, qui avaient gardé souvenir de cet acte de piraterie, tendirent un piége aux aventuriers. Ils leur firent cordial accueil, et comme la contrée était riante et paraissait fertile, Ayllon résolut de s'y établir. Il permit à deux cents de ses hommes de pénétrer dans l'intérieur des terres avec les Indiens qui leur faisaient fête, et semblaient leur vouloir livrer le pays tout entier. Profitant alors de la confiance qu'ils avaient inspirée aux Espagnols, il les égorgèrent jusqu'au dernier, en une nuit. Revenant ensuite sur le rivage où Velasquez de Ayllon était resté avec une partie de son équipage, ils consommèrent leur vengeance. A peine échappa-t-il à ce massacre une douzaine d'hommes qui se réfugièrent à bord d'un des navires et regagnèrent Haïti.

Décidément la conquête de la Floride ne portait pas bonheur à ceux qui l'entreprenaient, et la fameuse île de Bimini n'était pas plus difficile à découvrir

qu'il ne semblait difficile de poser définitivement le pied sur le sol de cette terre promise à l'ambition. On pourrait croire, aujourd'hui, qu'il entrait dans les desseins de Dieu de rendre plus âpre cette conquête, afin de multiplier les actes d'héroïsme et de fournir ainsi plus de matériaux à l'histoire de cette époque légendaire.

VII

Au delà de l'épais rideau de forêts qui fermaient les rivages de la Floride, l'œil et les pas des aventuriers n'avaient point pénétré. Ponce de Leon et Velasquez de Ayllon n'avaient exploré que les côtes maritimes de ce pays. Ceux des compagnons de Velasquez qui avaient affronté ce terrible mystère des solitudes, n'étaient point revenus pour raconter ce qu'ils avaient vu. Cette terre de la Floride, à la conquête de laquelle l'homme civilisé s'acharnait comme on s'acharne à un obstacle, devait boire bien du sang espagnol, ses fleuves devaient charrier bien des cadavres et ses marais être témoins de bien des misères encore, avant que l'Européen y cueillît les fruits de son ambition et de sa convoitise.

A peine le dernier cri des infortunés compagnons de Velasquez s'était-il perdu dans le murmure des forêts vierges, qu'une nouvelle expédition aborda en Floride, conduite par Pamphilo de Narvaez. Pamphilo de Narvaez était un maître homme, hardi sol-

dat, fort ambitieux, tristement célèbre dans le Nouveau Monde pour sa rivalité avec Fernand Cortez, dont il avait tenté, par jalousie, d'arrêter la marche victorieuse au Mexique. Il avait été défait dans cette malheureuse et coupable campagne, y avait perdu un œil, et tout au moins un peu de son honneur. Le jour où il fut fait prisonnier et amené à Fernand Cortez, « Regardez, dit-il au vainqueur, ma captivité comme une bonne fortune pour vous. » Cortez lui répondit dédaigneusement : « C'est la moindre des choses que j'ai faites au Mexique. » Narvaez ne cherchait donc que l'occasion de réparer la double brèche faite à sa réputation et à sa fortune. Bien apparenté en cour, il sut se faire pardonner ce que l'on pouvait bien appeler une trahison, et obtint de Charles-Quint, avec le titre d'*adelantado* (gouverneur militaire) de la Floride, les ressources nécessaires pour organiser son expédition sur un bon pied. Pamphilo de Narvaez partit de Cadix avec cinq navires, six cents hommes de troupes et quarante-cinq chevaux. Il toucha d'abord à la Havane et à Haïti, pour son malheur, car deux cents de ses hommes, qui préféraient sans doute le certain à l'inconnu, désertèrent dans ces îles. Enfin il cingla vers la Floride et aborda, par la côte ouest qui n'avait point encore été visitée, une baie que l'on présume être la baie de Pensacola. Le 12 avril 1528, Pamphilo de Narvaez descendit à terre, planta l'étendard des Castilles sur le rivage, et prit possession du pays au nom de la couronne d'Espagne, sans que les Naturels étonnés fissent la moindre tentative d'opposition.

Après avoir exploré les environs de la baie où il venait de débarquer, Pamphilo de Narvaez se disposa à pénétrer dans l'intérieur du pays, en se dirigeant vers le nord, avec l'espoir secrètement nourri et l'assurance hautement proclamée, qu'il marchait à la découverte de quelque grand empire, pareil au Mexique ou au Pérou. Il était homme, les connaissant, à faire de ces pays des peintures assez vives et assez saisissantes pour aiguillonner par un rapprochement imaginaire les désirs, et éveiller l'enthousiasme de ses compagnons d'aventures. Ceux-ci accueillirent avec joie cette nouvelle d'une excursion dans l'inconnu, et la perspective d'immenses richesses à conquérir. Ce fut un trait caractéristique dans la vie de ces étranges chercheurs de fortune et d'empires, qu'ils se montrèrent infatigables dans la poursuite de leurs chimères. Il ne leur sembla jamais que ces rêves de gloire et de puissance pussent avoir des réveils décevants, ou plutôt ils ne s'imaginaient pas faire des rêves. On aurait pu croire que pour eux le livre de l'expérience n'avait pas de pages sinistres; ils marchaient, sans s'en apercevoir, sur les cadavres de leurs prédécesseurs. L'illusion chez eux était indéracinable; elle se fortifiait d'une foi toujours nouvelle dans le succès. S'il en eût été autrement, si la confiance leur eût fait défaut un seul instant, ils n'eussent pas accompli le quart des grandes choses que quelques-uns d'entre eux ont pu réaliser dans le Nouveau Monde.

Un seul des compagnons de Pamphilo Narvaez combattit les projets de son chef. Celui-là se nom-

mait Alvar Nunez Cabeza de Vaca. Il n'était ni moins ambitieux, ni moins courageux que ses frères d'aventures, mais c'était un homme très réfléchi, peu disposé à rien donner au hasard, ni de ses forces ni de son sang. Il savait qu'assez d'occasions se présenteraient où il aurait à ne ménager ni son sang ni ses forces. Les historiens de l'époque le représentent, car il joua dans cette expédition un rôle passablement romanesque, comme un esprit d'élite, « plein de prudence et de sagacité. » Alvar Nunez répugnait aux efforts inutiles et aux peines en pure perte. Il ne croyait fermement qu'aux résultats positifs ; peu lui importait ce qu'il en pouvait coûter de souci, de privations, de misère, pour atteindre un but que son regard et son esprit entrevoyaient; mais il n'aimait pas tenter l'inconnu. « Il me plaît voir l'ennemi que je vais combattre, disait-il ; quelque fort qu'il soit, il perd la moitié de sa force quand je peux le mesurer; si faible qu'il soit, il est invincible quand je ne sais par quel côté le prendre. »

Nunez représenta à Pamphilo Narvaez l'imprudence d'une entreprise immédiate à travers un pays sans horizon, avant que de s'être assuré des dispositions des Indiens, et ayant avec lui si peu et à la fois trop d'hommes : peu, en raison des combats qu'il lui faudrait sans aucun doute soutenir; trop, à cause qu'il risquait de manquer de provisions. Nunez insistait pour que Pamphilo Narvaez se rembarquât et fît une reconnaissance plus complète des côtes, avant de se jeter, tête basse, dans cette aventure plus pleine de périls que de succès. Il était sage, selon

lui, de chercher, outre un bon port d'ancrage, un pays plus fertile que celui où ils étaient, de manière à avoir un point de défense ou de fuite, et en même temps de ravitaillement. Le langage de la sagesse et de la prudence n'avait guère chance de trouver un écho dans l'esprit de Narvaez, homme d'action avant tout, pressé, comme tous les ambitieux déçus qui ont des revanches à prendre, de saisir ou de faire naître les occasions de se mettre en scène, et toujours disposé à tout risquer. Il repoussa bien loin les conseils de Nunez; il se croyait sûr du succès, ayant pour lui l'ardeur et l'enthousiasme de ses troupes. C'était au mieux, selon lui, que son armée fût si restreinte pour les combats, et si nombreuse pour les rations; moins il y aurait d'arquebuses, et plus il y aurait d'estomacs affamés au milieu de ces déserts, plus il faudrait déployer d'énergie et montrer de courage. Narvaez comptait sur ce désespoir du nombre, dans l'un ou l'autre cas, pour enfanter des prodiges de valeur. Nécessité faisant loi, il voyait ses troupes toujours victorieuses des sauvages, pour ne point être dévorées par eux et pour ne point mourir de faim. Quant à ses bâtiments, il leur avait ordonné de retourner à la Havane pour en ramener des secours. C'était en même temps un moyen de ne laisser à ses soldats aucune chance de retour.

Nunez fit contre fortune bon cœur; devant l'entêtement de son chef et l'enthousiasme de ses compagnons, il se soumit, endossa avec gaieté son armure de guerre, chargea sur ses épaules sa besace de voyage et adressa un adieu mélancolique

aux navires qui appareillèrent, et qu'il ne devait plus revoir.

Narvaez traversa d'abord de vastes plaines richement plantées de maïs et au milieu desquelles s'élevaient de distance en distance des villages abandonnés à son approche, mais abondamment approvisionnés. Ce fut l'aurore de cette expédition désastreuse. Il ne tint peut-être qu'à Narvaez que cette aurore se prolongeât. Mais les Indiens auxquels il commença par infliger d'atroces supplices, le harcelèrent tellement, que force lui fut de quitter ces grasses plantations et ces villages hospitaliers. Aux jouissances matérielles qu'ils avaient goûtées, aux radieux horizons qu'ils avaient entrevus un moment, succédèrent bientôt pour les aventuriers les sombres jours, la misère, la famine, les formidables épreuves prédites par Alvar Nunez (1). Ils rencontrèrent tout à coup devant eux le désert dans toute son épouvante : d'épaisses forêts où ils pouvaient à peine se frayer un passage au milieu des débris amoncelés d'arbres terrassés par les orages, broyés par la foudre ou sapés par les siècles; sauvage entassement de ruines gigantesques qui défiaient les forces et la patience humaines. Ici des marais aux eaux croupissantes au dessus desquelles flottaient à demi submergées ces épaves végétales; là des torrents tumultueux ou des rivières profondes et rapides qu'il fallait traverser tantôt à la nage, tantôt sur des radeaux emportés par le courant. Ce fut une lutte de tous les jours,

(1) *Naufragios de Alvar Nunez Cabeza de Vaca.*

de toutes les heures contre ce complot d'une nature féroce dans sa grandeur et qu'on attaquait au vif de sa prodigieuse puissance. A peine de loin en loin les Espagnols retrouvaient-ils quelque champ cultivé, quelques campements épars d'Indiens qui s'enfuyaient, laissant au pillage leurs wigwams dépouillés, pour aller dresser aux envahisseurs des piéges de leur façon, ou pour les attendre au détour de l'embuscade, l'arc à la main et le poison au bout de la flèche.

Où donc était cette terre promise de l'or et de la gloire? où était cet immense empire à conquérir, aussi vaste, aussi beau, aussi fécond que le Mexique et le Pérou? Les aventuriers, las déjà de ces batailles sans résultat contre les sauvages, contre les éléments, contre la soif et contre la faim, commençaient à se poser ces questions. Alvar Nunez, s'il n'eût été un homme aussi prudent et aussi sage, aurait eu beau jeu à lever l'étendard de la rébellion. Ses compagnons avaient tourné les yeux vers lui, se rappelant ses conseils à Narvaez, et lui demandaient de les mettre dans la bonne voie ou de les ramener au point du départ. Mais Nunez, au lieu d'écouter ces perfides chansons de l'ambition que l'on faisait tinter à ses oreilles, donna l'exemple de la patience et de la soumission. C'était un esprit droit, réfléchi et prudent, on le sait. Il se demanda, pour le cas où il prendrait la conduite de ce troupeau au désespoir, où il le conduirait, et s'il y aurait possibilité même de le ramener sur ses pas en recommençant ces étapes douloureuses qu'on venait de franchir. En

cette extrémité, il lui parut que le plus simple était de maintenir ces malheureux sous l'autorité méconnue de Pamphilo de Narvaez, en laissant, à celui-ci, avec les chances d'une gloire douteuse désormais, le bénéfice beaucoup plus probable des malédictions de ses compagnons d'infortune; il parvint à leur démontrer que rien de pire que ce qu'ils avaient enduré ne les pouvait atteindre, tandis qu'ils pouvaient, au contraire, rencontrer mieux. Ces encouragements, donnés à voix basse comme avait été fait l'appel à la révolte, se fortifièrent bientôt par les affirmations des Indiens captifs, qui assuraient qu'à quelque distance vers le nord se trouvait un vaste pays extrêmement fertile en productions végétales, où les rivières, disaient-ils, roulaient des ondes d'or, et où les entrailles de la terre, en s'entr'ouvrant, semblaient défier la cupidité des hommes d'épuiser les richesses qu'elles leur offraient. C'était tout autant qu'il en fallait pour relever le courage des aventuriers, et les voilà de nouveau en route, aussi pleins de confiance et d'illusion que le jour où ils avaient quitté la baie de Cadix!

Dieu sait cependant que d'obstacles à vaincre, que de misères à supporter encore! que de combats, que de maladies, et de combien de cadavres furent marqués ces chemins si rudes! Dieu le sait, dis-je; on le peut lire aussi dans le curieux et presque fantastique récit d'Alvar Nunez. Enfin on atteignit le principal village de ce pays fortuné et tant désiré. Narvaez qui s'était représenté dans son imagination un second Mexico avec des palais ruisselants d'or, des

tours pompeuses, des empereurs majestueux, fronça le sourcil en apercevant devant lui un maigre village de deux cents cabanes. Alvar Nunez, envoyé en avant pour prendre possession de cette capitale du grand empire imaginaire, n'eut pas de peine à s'en emparer, tous les habitants s'étant enfuis dans les bois. Mais ce philosophe sourit, en songeant à ce qu'il en coûtait à l'ambition des hommes de s'élever si haut pour tomber si bas. A ses yeux, c'était beaucoup peut-être de trouver si peu, pourvu que la terre fût bonne et féconde, et il lui semblait que la gloire à acquérir ne se mesurait pas au théâtre déjà bâti, mais que le théâtre prenait les proportions que lui donne la gloire des conquérants. Cette fois Narvaez subit l'influence des calmes conseils de Nunez, et avant que d'abandonner ces tristes cabanes pour courir de nouveau après les féeriques palais qu'il rêvait et qu'il avait promis à ses compagnons, il voulut explorer le pays. Plus d'une fois, en s'enfonçant dans ces solitudes pour chercher quelque route nouvelle, il dévora en secret l'amertume de ses déceptions. Narvaez, pendant les vingt-cinq jours qu'il campa en ce village, ne trouva dans les entrailles de cette terre qu'il fit éventrer sur mille points différents, ni les richesses agricoles, ni les richesses minérales qu'il avait espérées. Il dissimula peu son découragement qui gagna ses compagnons décimés par d'incessants combats avec les Naturels. La fuite et une prompte fuite de ce lieu maudit, était le plus court parti à prendre. Mais quelle route suivre?

Narvaez était obligé, désormais, de se livrer au hasard, car c'était bien se livrer au hasard que de se confier à des guides qui déjà l'avaient si souvent trompé. Ils lui dirent cette fois : « Là bas, en descendant vers la mer, au sud, il existe un pays plus clément que celui-ci; il s'y trouve un village qu'on nomme Aute; les habitants y sont bienveillants et hospitaliers; les vivres abondants, et il ne faut que neuf jours de marche pour nous y rendre d'ici! » Narvaez ne put que répondre : « Prenons la route de cette nouvelle terre promise, et béni soit le jour où nous y arriverons! » Les malheureux aventuriers, épuisés de fatigues, de souffrances, de faim, de blessures, demandaient à mourir où ils étaient, plutôt que d'aller à travers mille cruelles épreuves encore, chercher la mort qui les attendait, sans aucun doute, au bout de cette nouvelle étape. La discipline semblait impuissante contre leur inertie. « Ils étaient, dit un historien, plus anxieux alors de se mettre un peu de nourriture sous la dent, que de découvrir de l'or. » Alvar Nunez, qui semblait jouer au milieu de cette bande de désespérés le rôle de consolateur, vainquit cette révolte, en soufflant dans ces cœurs abattus une pensée qui les ranima tout à coup : « Nous allons vers la mer, leur dit-il; qui sait, si du rivage où nous aborderons, nous n'apercevrons pas nos navires qui nous attendent; et nos navires retrouvés, c'est le retour dans la patrie! » A ce mot, cette armée de fantômes se dressa vaillante et vivace. Ce n'était plus à la conquête de l'or, ni à la conquête de la Floride qu'il s'agissait de marcher, mais

à la conquête de la patrie! Narvaez lui-même, dont le rêve ambitieux s'écroulait en ce moment, eût donné cet empire tant convoité pour une humble chaumière dans le coin le plus obscur de la Castille.

Au début de chacune de leurs étapes, les aventuriers eurent un aiguillon pour soutenir leur courage et les aider à prendre en joie leurs fatigues; ils avaient toujours marché vers une illusion nouvelle. Le voyage vers Aute était rude et périlleux; il fut signalé par les plus douloureux désastres. Comme la première fois, il leur fallut traverser de profondes lagunes, s'engager dans des marais où ils plongeaient jusqu'à l'épaule, et se garer de hordes de sauvages qui les poursuivaient comme des bêtes fauves. Ces Indiens étaient, raconte la chronique d'Alvar de Nunez, d'une taille gigantesque; « ils avaient des arcs d'une envergure énorme, et ils lançaient leurs flèches avec une telle force, qu'elles traversaient les armures à une distance de six cents pieds. » Enfin, après les plus dures épreuves, dans lesquelles ils perdirent beaucoup des leurs, les malheureux Espagnols arrivèrent à Aute (1). Les habitants, qu'on leur avait annoncé devoir être si hospitaliers, prirent la fuite, comme les autres, après avoir mis le feu à leur village, mais en laissant derrière eux de forts approvisionnements de maïs, sur lequel les aventuriers se jetèrent, et qu'ils mangè-

(1) Ce village paraît avoir été situé là où est aujourd'hui Saint-Marck, au fond de la baie Apalachee.

rent cru pour apaiser leur faim. C'était bien une sorte d'hospitalité, mais offerte de mauvais cœur.

Pamphilo de Narvaez compta alors ses compagnons. De quatre cents qu'ils étaient au débarquement dans la baie de Pensacola, il n'en restait plus que deux cents environ. Les cadavres des autres sillonnaient cette longue route qu'ils avaient suivie, et, parmi les survivants, les deux tiers au moins étaient malades, à bout de force et de courage. Les mots de patrie et de retour que Nunez avait prononcés pour rendre un peu de vigueur à ces corps abattus, au moment où il s'agissait d'entreprendre cette dernière aventure, avaient porté leur fruit. Jamais gens aux prises avec les tortures de la soif et de la faim, marchant perpétuellement en compagnie de la mort, n'avaient enduré leur misère et leurs douleurs avec plus de résignation. Ces spectres, plutôt que des hommes, sans regard, sans voix, la pâleur au front, le corps brisé, les membres saignants ou couverts de plaies, le bras impuissant déjà à porter le mousquet, la guenille sur l'épaule, l'effroi et le désespoir dans le cœur, s'étaient réveillés et ranimés soudain. Un moment, Pamphilo de Narvaez, voyant ses compagnons si bien réconfortés, sentit renaître son ambition; il osa espérer d'eux une nouvelle campagne. Ils s'y refusèrent, résolus à se débarrasser de leur chef si celui-ci persistait dans une pareille pensée. C'était déjà trop pour eux de n'avoir pas retrouvé leurs navires sur les rivages de la baie Apalachee, dont les horizons s'ouvraient vides devant eux, et ils en voulaient presqu'à Nunez de leur avoir donné

cette espérance; mais ils étaient sur les bords de la mer, et rien n'empêchait qu'ils pussent apercevoir tout à coup au large quelque voile secourable. Dès que les provisions trouvées à Aute furent épuisées, ils consentirent à se remettre en route, mais sous la condition expresse de ne point abandonner les côtes et de se diriger vers l'ouest dans l'espoir de retrouver le lieu où ils avaient débarqué la première fois. Peut-être les bâtiments les y attendaient-ils?

Après deux jours de marche, ils arrivèrent à l'embouchure d'un grand fleuve, l'Apalachicola, formé de la réunion des eaux de la rivière Flint, qui baigne la Georgie, et de la rivière Chattohoochee, qui coule du nord au sud entre les deux Etats actuels de la Georgie et de l'Alabama. Arrêtés dans leur course par l'impossibilité de traverser le fleuve, dont la large embouchure s'ouvre dans une baie, les aventuriers campèrent sur les bords, après avoir décidé de construire de petites barques sur lesquelles ils longeraient la côte à la recherche de leur flottille. C'était là, hélas! une bien faible espérance; mais ils s'y attachèrent comme à leur suprême ressource, et se mirent à l'œuvre promptement et avec toute l'énergie dont ils étaient encore capables. Durant trois mois, les Espagnols travaillèrent nuit et jour, puisant à pleines mains dans les forêts dont ils étaient entourés tous les matériaux nécessaires à la construction de ces grossières et dangereuses embarcations; ils tressèrent ensuite des cordages avec les crins de leurs chevaux dont ils mangeaient la chair, firent de la peau de ces animaux des outres destinées à con-

server l'eau à bord, et se taillèrent d'impuissantes voiles dans les derniers lambeaux de leurs vêtements.

Après trois mois d'un travail rendu plus difficile encore par l'insuffisance des outils, ils étaient parvenus à construire, ou plutôt à ébaucher trois mauvaises barques; le 22 septembre 1528, ils mirent à la voile, et s'éloignèrent de la baie d'Apalachicola, à laquelle ils donnèrent, en la quittant, le nom qui ne lui est pas resté, de « baie des chevaux. » Chacune de ces embarcations portait une quarantaine d'hommes, et si pressés à bord qu'il leur était à peine possible de se mouvoir. Le moment n'était guère propice pour faire une course sur les côtes; c'était la saison des équinoxes, et par conséquent des coups de vent. Tant que cette flottille aventureuse fut abritée par les îles qui lui faisaient un rempart contre les rafales de la haute mer, elle navigua à peu près convenablement, le cap à l'ouest. Mais bientôt elle devint le jouet des flots; ces petits bâtiments à peine maniables, obéissant difficilement à l'éperon du gouvernail, ne purent accoster le rivage, et s'en allèrent à la dérive, battus par tous les vents. Les malheureux n'avaient fait que changer le théâtre de leur détresse, avec les dangers et les anxiétés de la mer en plus; leurs approvisionnements furent bientôt épuisés ou perdus, et ils se trouvèrent en proie à ces tortures infernales de la faim et de la soif, qui des naufragés font des fous et des martyrs, je n'ose pas dire des criminels.

Les courants et les vents poussèrent cette flottille

errante jusqu'à l'embouchure du Mississipi ; mais la puissante masse des eaux du grand fleuve dans lequel ils essayèrent en vain de s'engager, les chassa au loin, et les livra à une violente tempête qui dura toute une nuit. Le lendemain, au lever du soleil, il ne restait plus que deux embarcations en vue l'une de l'autre. Celle que montait Pamphilo de Narvaez, et celle que commandait Alvar Nunez ; la troisième avait disparu dans la tourmente. L'embarcation de Nunez était en pleine détresse, prête à sombrer, à moitié submergée, et n'ayant plus que quatre personnes à bord ; le reste de l'équipage était mort ou avait été emporté par les coups de mer. Nunez voyant que le bâtiment de Narvaez, dont il n'était pas éloigné de plus de vingt brasses, portait encore passablement la voile, et courait sur la terre, cria à son compagnon de lui accorder des secours. Le danger commun rend les hommes généreux jusqu'à l'héroïsme ou égoïstes jusqu'à la cruauté. Narvaez répondit aux cris de détresse et de désespoir de Nunez « que le moment était passé de s'assister les uns les autres, et que chacun devait songer à soi. » Il continua sa course vers le rivage qui semblait attirer son navire comme une force aimantée. Bientôt les deux barques se perdirent de vue. Pamphilo put, en longeant la côte, se mettre à l'abri de la tempête qui soufflait toujours avec la même violence. Vers le soir, il accosta la terre, dans le voisinage d'un fleuve, amarra son bâtiment à de gros arbres du rivage et resta à bord avec un de ses officiers pendant que l'équipage était descendu en quête d'eau et de provi-

sions. Au milieu de la nuit, deux tempêtes se déchaînèrent à la fois : l'une du côté des Indiens qui assaillirent les compagnons de Narvaez dans un tourbillon de flèches, les massacrèrent pour la plupart et emmenèrent prisonniers les derniers survivants ; l'autre tempête, venant du ciel, brisa les amarres du petit bâtiment et l'entraîna au large, sans qu'aucun vent ni aucun courant l'ait jamais rejeté sur aucun point du rivage. C'est ainsi que disparut Pamphilo de Narvaez. Ce rêveur d'empire, cet ambitieux de gloire, cet affamé de richesse, qui avait commencé sa vie par une trahison et l'avait terminée par une lâcheté, mourut, comme il le méritait, misérablement, seul, exilé sur son bâtiment comme sur un récif en pleine mer et roulé dans les replis du grand suaire de l'Océan.

Pour la troisième fois la Floride échappait à la convoitise de l'Espagne. Aucune des contrées de l'Amérique du Nord ne fut plus difficile à conquérir; sur aucun point, les Naturels n'avaient eu plus de succès en défendant leur territoire contre l'invasion des blancs. Mais plus les obstacles furent formidables, plus ce pays sembla solliciter ces aventuriers qui ne rêvaient que destinées romanesques, et ne songeaient qu'à s'y tailler avec leur épée, des gouvernements et des vice-royautés.

VIII

Avant que nous racontions les deux expéditions non moins malheureuses, mais plus épiques que celles de Ponce de Leon, de Velasquez de Ayllon, de Pamphilo de Narvaez, et dont la Floride fut encore le théâtre ou plutôt le prétexte, nous avons besoin de retrouver Alvar Nunez.

Incapable de manœuvrer son embarcation à moitié broyée par les vagues, il se résigna ainsi que ses trois compagnons d'infortune. Devant eux, de quelque côté qu'ils se tournassent, se dressait le fantôme de la mort. Ils laissèrent leur frêle navire s'en aller à la dérive où le hasard les pousserait, où le ciel, plutôt, les conduirait. Par un singulier retour des choses, le flot qui emporta Pamphilo de Narvaez, ramena Alvar Nunez au même rivage. Celui-ci fut jeté sur la côte à peu de distance du lieu où les compagnons de Narvaez avaient été massacrés, à l'exception de quatre d'entre eux qui avaient été réclamés par un cacique et conduits dans l'intérieur du pays.

Ce qu'il était advenu d'eux depuis ce moment, nul ne pouvait le dire. Alvar Nunez ne se faisait pas d'illusion sur le sort qui l'attendait, lui et les siens. Il savait que les Indiens avaient de terribles vengeances à tirer des Espagnols, vengeances provoquées, je l'ai déjà dit, par les inutiles cruautés de Narvaez, à qui les Naturels ne pouvaient pardonner d'avoir mutilé le cacique Hirrihigua, un moment son allié, et d'avoir fait dévorer la mère de ce chef par des chiens (1).

Nunez ne s'étonna pas de la décision que prit le conseil des chefs de le vouer aux plus cruels supplices. Ce fut par un raffinement de vengeance qu'ils n'assommèrent pas sur place ces quatre malheureux, alors que ceux-ci étaient tombés prisonniers entre leurs mains. Ils se réservaient de les faire périr par des tortures indéfiniment prolongées; mais il leur fallut ajourner l'exécution de la fatale sentence, à cause d'une épidémie qui les décimait en ce moment. Ce fut le salut de Nunez. Ses trois compagnons épuisés par les fatigues et les privations, succombèrent en quelques heures à la maladie. Quant à lui, soit hasard, soit connaissances spéciales, il fit parmi les Indiens de merveilleuses cures, qui furent regardées comme des miracles, et Nunez devint pour ses ennemis l'objet d'une telle vénération, qu'ils lui laissèrent la vie et le retinrent au milieu d'eux en le comblant des plus grands honneurs dévolus parmi eux au titre de sorcier ou de magicien. Nunez n'y mettait pas tant d'ambition. Il ne profita d'une fortune si inattendue

(1) Garcillaso de la Vega.

et de la liberté qui en était le prix, que pour chercher l'occasion de s'évader. Il y parvint. Ici apparaît l'intervention manifeste de la Providence dans la suite des aventures qui marquent désormais l'existence vagabonde de Nunez. La Providence seule pouvait, en effet, donner à un homme l'énergie nécessaire pour supporter tant de fatigues, pour braver et vaincre des dangers que le lecteur pourra aisément s'imaginer. Nunez remonta vers le nord de la Floride, traversa les immenses déserts qui le séparaient du Mississipi, sans soupçonner que c'était le même fleuve dont la force des courants l'avait repoussé au large du golfe, le passa à plus de quatre cents lieues de son embouchure, en admira peut-être la majesté et la grandeur, mais ne s'arrêta pas à l'importance que pouvait avoir une telle découverte. Deux fois le Mississipi fut entrevu à travers les nuages, pour ainsi dire, sans que les explorateurs en détresse aient eu la pensée que cette mer courante, aux replis gigantesques et mystérieux, fût la grande route du continent américain. Nunez traversa ce désert d'eau pour entrer dans de nouveaux déserts pareils à ceux qu'il venait de rencontrer, tantôt luttant d'adresse et d'habileté avec les sauvages pour ne pas tomber entre leurs mains, tantôt allant au devant d'eux, se faisant volontairement leur prisonnier pour échapper à de pires dangers, et épiant sans cesse l'heure de leur échapper, soit en les captivant par des services qui ressemblaient à de la sorcellerie, soit en faisant appel au poignard et au meurtre pour se frayer un passage; tantôt maître et marchant au combat à la tête des

tribus, tantôt esclave condamné aux plus ignobles travaux, vendu et passant de main en main; un jour condamné à mort, le lendemain juge et bourreau tout à la fois, subissant enfin les plus hautes et les plus basses fortunes de cette vie des déserts (1).

Pas une minute, Nunez n'abandonna sa pensée, au milieu de ces étranges pérégrinations : pousser toujours vers l'ouest de manière à se rapprocher du Mexique où il espérait que les premières victoires de Fernand Cortez avaient consolidé la puissance des Espagnols. C'est ainsi qu'il traversa les immenses territoires que j'ai déjà désignés plus haut, se trouva dans le Texas, puis bientôt aux pieds des montagnes Rocheuses. Nunez mit plus de huit ans à accomplir cet étrange et gigantesque voyage des déserts. Enfin il arriva à une ville espagnole du Mexique, Compostella. Là il était sauvé; il marchait en pays ami et gagna Mexico, où il rencontra dans toute sa gloire et dans tout l'éclat de sa formidable conquête, Fernand Cortez à qui il raconta la honte de son ancien rival. « C'est le châtiment de Dieu! » s'écria l'illustre vainqueur de Montezuma. De Mexico, Alvar Nunez put partir pour Lisbonne, où il arriva en 1537, dix ans environ après son départ.

(1) Herrera de Tordesilas.

IX

Les récits étranges, peut-être un peu exagérés, que fit Nunez de l'expédition de Pamphilo Narvaez avaient inspiré d'abord au vice-roi de la nouvelle Espagne, Antonio de Mendoza, l'idée de faire une expédition en Floride par terre et en prenant la route qu'avait suivie Alvar Nunez. Le commandant de cette expédition, Vasquez Coronado, ne se sentait pas disposé à s'égarer dans un pays où il y avait tout au plus de la gloire et rien d'autre à conquérir. A peine parti, il changea de chemin, se dirigea vers la Sonora et pénétra jusque dans le territoire de Quiriva où il espérait bien découvrir de l'or : mais il en fut pour son voyage et revint sans or et sans gloire.

A son retour en Europe, Nunez trouva un auditeur plus audacieux et plus passionné que Vasquez Coronado, et à qui les dangers et les grandes entreprises étaient chose familière. Celui-là se nommait Ferdi-

nand de Soto. Il s'enflamma à l'idée d'ajouter la gloire d'une si difficile conquête aux richesses immenses et au renom qu'il avait acquis dans le Nouveau Monde. On peut croire que le nom charmant donné à la Floride par Ponce de Leon, lors de sa découverte, fut un motif de réelle séduction pour les chercheurs d'aventures, ou bien que l'inconnu et le mystère qui enveloppaient cette contrée leur communiquaient le vertige de l'attraction, car ni l'or ni les pierreries, aucune des moissons de richesses qu'ils espéraient, ne s'y rencontrèrent jamais. Quand on considère aujourd'hui les ressources tout à fait secondaires de cette Floride qui, à part son admirable position géographique si longtemps ambitionnée par le peuple américain, n'occupe qu'un rang secondaire dans l'Union ; quand on sait que sa production minérale est nulle, et qu'au point de vue agricole même, c'est un pays de condition médiocre et sans beaucoup d'avenir, tout au moins dans la majeure partie, on s'étonne qu'elle ait excité tant de convoitise, et coûté tant de sang et de larmes. Mais il y avait un mystère et un piége apparent qui s'explique parfaitement, dans les échantillons du métal précieux que les Indiens présentèrent aux Espagnols. Au nord de la Floride proprement dite où aboutirent toutes les expéditions que nous racontons, il existait des contrées aurifères, par exemple, les territoires actuels de la Géorgie et des Carolines. Les Indiens de la Floride pouvaient bien y avoir recueilli ces morceaux de métal sans valeur pour eux ; ils avaient donc généreusement raison d'engager

toujours les aventuriers égarés dans les solitudes du sud à remonter vers le nord. Et, bien que le nom de Floride se fût déjà étendu des rivages méridionaux, où Ponce de Leon avait débarqué, aux contrées plus septentrionales vers lesquelles le capitaine Miruelo entraîna Velasquez de Ayllon, les explorateurs espagnols persistèrent à aborder le continent par le golfe du Mexique, au lieu d'aller demander l'hospitalité aux côtes américaines par l'Atlantique. Ainsi fit Narvaez, et plus tard Soto, et après celui-ci Tristan de Luna. Quant à l'existence de l'or en Floride, rien n'était moins certain, malgré les illusions et les espérances des aventuriers. Lorsque de Soto, enthousiasmé par les récits de Nunez, l'interrogea confidentiellement sur les trésors de la Floride, Nunez, qui mieux que personne pouvait en parler d'après sa propre expérience, « se montra très réservé et n'osa ni affirmer ni nier. » Le doute même ne suffit pas pour modifier les résolutions de l'illustre aventurier.

Avant que de raconter l'entreprise de cet héroïque soldat, je dois dire quelques mots de ceux des compagnons de Pamphilo de Narvaez que les Indiens avaient emmenés prisonniers. Un seul d'entre eux, nommé Juan Ortiz, avait survécu et dut, comme on le verra, son salut à des causes presque miraculeuses. Juan Ortiz était parvenu, pendant le massacre de l'équipage de Narvaez, à se cacher avec trois autres aventuriers. Mais ils avaient été bientôt découverts par leurs implacables ennemis et réservés à devenir les jouets de la cruauté du cacique Hirri-

higua. Conduits au village de ce terrible sultan des déserts, ils furent emprisonnés jusqu'au prochain jour de fête, qui devait être celui de leur supplice. Les trois camarades de Juan Ortiz avaient déjà payé de leur vie, l'un après l'autre, ces sanguinaires réjouissances, lorsque son tour arriva. Sa jeunesse (il avait à peine vingt ans), sa beauté, sa belle et fière mine avaient fait impression sur la femme et les filles du cacique. Elles obtinrent la grâce du jeune prisonnier ou du moins l'ajournement du sacrifice. Soumis aux travaux les plus durs, battu comme un chien jour et nuit, réduit à voler la nourriture qu'on lui refusait, il ne paraissait pas que Juan Ortiz eût rien gagné à n'avoir pas partagé le sort de ses compagnons. Il errait comme un spectre au milieu du village, le corps toujours saignant et labouré de plaies, objet d'effroi, de dégoût, peut-être de remords pour ses bourreaux. Hirrihigua, irrité par la vue incessante de ce fantôme qui semblait réclamer sa tombe, résolut de se débarrasser de lui et condamna Juan à être brûlé vif. De crainte d'être importuné par de nouvelles supplications, il avait ordonné que le supplice eût lieu pendant la nuit. Mais le village tout entier fut éveillé par les cris déchirants que poussa Juan Ortiz au moment où il sentit les flammes mordre son corps déjà déchiré de coups et de blessures. Les femmes du cacique se jetèrent aux pieds de celui-ci, et obtinrent de nouveau la grâce du supplicié. Après l'avoir arraché de son bûcher, elles le recueillirent dans leur propre wigwam où il devint l'objet de soins assidus et intel-

ligents qui le rendirent à la vie. Ces femmes compatissantes ne se dissimulaient pas toutefois que, tôt ou tard, l'infortuné prisonnier devait succomber, et que le cruel Hirrihigua trouverait bien l'occasion d'assouvir sur lui sa vengeance ajournée. En effet, à quelque temps de là, la plus jeune des filles du cacique apprit qu'un arrêt de mort venait d'être prononcé contre Juan Ortiz, et que, cette fois, son père s'était solennellement engagé envers les autres chefs de la nation, irrités de ses faiblesses, à se montrer inflexible. C'en était donc fait de Juan Ortiz : ni larmes ni prières ne pouvaient le sauver; il ne restait qu'un moyen de l'arracher à son sort, la fuite.

La jeune Indienne vint trouver le prisonnier pendant la nuit, lui annonça la terrible nouvelle, et l'engagea à fuir immédiatement. Fiancée à un cacique voisin nommé Mucozo, elle ne doutait pas que, pour l'amour d'elle, celui-ci ne fît bon accueil à Juan Ortiz. L'aventurier sortit du village protégé par la jeune fille, et arriva chez Mucozo, qui refusa ensuite obstinément de rendre à Hirrihigua l'hôte qu'il avait abrité, quelque menace que lui fît le puissant chef.

Juan Ortiz devint un enfant de la tribu, le confident et l'ami de Mucozo, et nous allons voir quels services il rendit à Ferdinand de Soto. Il entrait sans doute dans les desseins de Dieu d'arracher au naufrage de toute une expédition, pour diriger en des courants opposés, ces deux épaves vivantes, Alvar Nunez et Juan Ortiz, de manière qu'ils servis-

sent, l'un, à faire naître dans l'âme de Soto le hardi désir de poursuivre la chimère de la Floride; l'autre, à lui ouvrir les portes de ce nouveau jardin des Hespérides, dont l'entrée semblait défendue par des monstres mystérieux.

DEUXIÈME PARTIE

LA RÉALITÉ

I

Hernando de Soto était né en 1501, à Villa-Nueva de Barcarota, d'autres disent à Xérès, d'une famille de haute noblesse, mais appauvrie. A vingt ans, n'ayant que la cape et l'épée, il partit pour le Nouveau Monde, à la recherche de la fortune. C'était la seule et véritable route ouverte alors aux gens qui avaient leur état à faire. L'Amérique était le grand tapis vert de cette époque.

De Soto se trouvait à Panama avec Predarias de Avila, gouverneur de cette province, lorsque Pizarre entreprit la découverte et la conquête du Pérou, en 1524. De Soto n'avait pas tardé à attirer sur sa personne l'attention des plus braves aventuriers, gens qui se connaissaient en courage, et la confiance de Predarias. Au moment de son départ, Pizarre

engagea de Soto à le suivre, et Predarias lui confia le commandement de quelques chevaux. Ce commandement ne pouvait être bien considérable, puisque l'on sait que Pizarre eut l'audace d'entreprendre son expédition à la tête de cent cinquante hommes. Prescott, cependant, ne fait apparaître de Soto en scène qu'à la troisième expédition de Pizarre au Pérou, en 1531, au moment où, campé dans l'île de Punà, ce futur conquérant attendait des secours qui lui furent amenés par le jeune capitaine.

De Soto se signala bientôt par un rare mélange de prudence et d'intrépidité; également bon conseiller et vaillant soldat, avide de gloire, insouciant du danger comme si le danger n'existait pas pour lui, donnant peu au hasard, mais s'en rapportant en tout à sa bravoure pour trancher les plus grandes difficultés, il était surtout, paraît-il, écuyer accompli, maniant un cheval comme personne. Sa mine était superbe; beau de visage, de taille moyenne et bien fait de corps, joignant à la force une élégance exquise de manières, une affabilité charmante, une générosité que sa pauvreté première avait fait appeler désordre, il avait l'âme la plus chevaleresque qu'il fût possible de rencontrer. Les biographes de Soto insistent sur ces qualités diverses du brillant aventurier, parce qu'elles contrastaient, à beaucoup d'égards, avec le milieu de rudesse où il vivait. C'est peut-être ce qui a porté Bancroft à le qualifier de « courtisan ambitieux. » C'est moitié de trop, car la déchéance de la famille de Soto ne lui avait guère permis, en sa jeunesse, de faire belle figure à la

cour. Quant à sa bravoure, le principal de ces historiens, Garcilaso de la Vega, en donne une idée en le disant si vaillant, que dans les nombreuses batailles où il parut, « il s'ouvrait un si large chemin, que dix de ses hommes d'armes pouvaient le suivre de front. » De Soto était plus disposé, ajoute le même historien, « à éperonner sa monture qu'à user de la bride pour la retenir. » C'est encore Garcilaso de la Vega qui nous apprend que Soto comptait « au nombre des quatre lances réputées les meilleures parmi les conquérants de l'Amérique; la sienne n'était inférieure qu'à celle de Pizarre, » à laquelle, d'un consentement unanime, on avait toujours accordé le premier rang.

Pizarre conçut bientôt une haute estime pour un tel homme si bien doué des qualités qui composaient le véritable gentilhomme de ces temps-là, et le véritable aventurier. Ces qualités avaient, en outre, assuré à de Soto une très grande notoriété et une très grande influence dans les rangs de la petite armée de Pizarre. Cet illustre capitaine, tout à la fois captivé et juste, choisit de Soto pour son lieutenant, et s'attacha à lui fournir dans ce poste de confiance et de faveur toutes les occasions de briller et de grandir. S'il y avait, dit Herrera, quelque entreprise dangereuse à accomplir, c'était à Soto qu'elle était confiée; c'était encore à lui que revenait toute mission délicate exigeant tact et audace en même temps. Le même chroniqueur raconte qu'il fut chargé de la première ambassade auprès du redoutable Atahualpa. Les sujets de ce chef furent émerveillés de l'habileté

de Soto à conduire son cheval, objet d'étonnement et de stupeur pour les Indiens. Seul, le fier Inca avait vu venir à lui, sans sourciller et sans reculer, ce coursier bondissant, frémissant, écumant et docile sous l'éperon et la main du cavalier, bien que, dans ses fougueuses évolutions, le poitrail l'eût presque renversé. Quelques-uns de ses guerriers s'étant enfuis de terreur, Atahualpa les fit ramener en sa présence, et punir de mort pour s'être montrés si lâches.

De Soto se trouva mêlé à toute cette guerre du Pérou, si émouvante en épisodes dramatiques, et si glorieuse pour les armes espagnoles. Il n'est pas une action importante à laquelle il n'ait pris sa large part; on le retrouve à toutes les batailles, « toujours le premier ou le second à se présenter à l'ennemi et jamais le troisième (1). » C'est lui qui à la tête de soixante et dix cavaliers entreprit la rude campagne de Cuzco, et il se couvrit de gloire au siége de la capitale de cette province, la « Ville du Soleil. » Il reçut, dit Bancroft, s'appuyant sur les documents de l'époque, « une partie de l'immense rançon que paya le crédule Inca (Atahualpa) pour obtenir la promesse de sa liberté; » en un mot, chacune des pages de l'histoire de la conquête du Pérou a un écho qui répète le grand nom de Soto.

« Prévoyant, » ajoute l'historien que je viens de citer, « que la jalousie ne tarderait pas à diviser les Espagnols établis au Pérou, Soto se retira prudem-

(1) Garcilaso de la Vega.

ment avec sa part de butin et revint en Espagne. » Sa réputation était immense alors, et sa fortune princière. Son apparition à la cour de Valladolid fit sensation; il y arriva avec un train seigneurial, menant lui-même une cour de gentilshommes, de pages, de cavaliers fidèles à sa fortune et à sa personne. L'éclat de son nom et de sa jeunesse (il avait trente-six ans), la beauté de son visage bronzé par le soleil des tropiques, ses magnificences et sa prodigalité chevaleresque, attirèrent tous les regards sur lui. Il fut le héros adulé, envié, recherché, admiré de la cour et du peuple qui lui payaient un tribut d'encens et de curiosité. De Soto n'eut pas de peine à conquérir l'honneur de s'allier à une des plus grandes familles d'Espagne : il épousa Isabella de Bobadilla, fille du comte de Puno en Rostro. Ce mariage lui donna en outre un crédit considérable à la cour.

Certes il eût été facile à ce beau jeune homme de se contenter d'être le plus riche seigneur de l'Espagne, de prétendre aux plus hautes fortunes politiques, qu'assure toujours la possession d'un large patrimoine, d'être enfin tout simplement un heureux mari aux pieds d'une des femmes réputées les plus belles de l'Espagne. Mais une tête si ardente, un cœur si actif, ne pouvaient s'accommoder du repos. Les conquêtes faciles n'étaient point faites pour cet aventurier qui avait tout conquis à la pointe de sa lame, fortune, gloire, honneur et bonheur domestique. Il eût cru voler ce qui s'obtenait en tendant la main; ayant les dons plutôt que les qualités de l'homme de cour, il était mal à l'aise dans la bas-

sesse et dans la flatterie. De Soto rêva donc bientôt de nouvelles entreprises lointaines, des dangers à perte de vue. Le bruit qui se faisait en Espagne autour de son nom lui semblait un appel incessant à son passé aventureux et comme un reproche de mollesse. Les guerres européennes auxquelles il aurait pu se mêler n'avaient pas pour lui l'attrait de la lutte dans les forêts du Nouveau Monde; il n'y eût pas retrouvé ces émotions formidables que doublaient l'ampleur de la scène et les péripéties de ces combats déréglés. En un mot, et pour nous servir d'une expression un peu vulgaire peut-être, de Soto était dépaysé dans sa patrie. C'est là un phénomène qui se manifeste souvent chez les gens qui ont trouvé pendant quelque temps l'emploi de leur activité et de leur intelligence dans le Nouveau Monde. Cette nature puissante, où l'homme paraît à peine avoir puisé, communique à l'âme une séve particulière; elle y laisse comme un souvenir excitant et un attrait irrésistible; quelque chose de pareil à la nostalgie.

Telles étaient les dispositions d'esprit de Soto, et il songeait déjà à aller chercher en Amérique quelque nouveau théâtre pour ses exploits, lorsque le récit des aventures romanesques d'Alvar Nunez arriva jusqu'à lui. De Soto s'enflamma promptement à l'idée de se jeter dans la Floride où, malgré la prudence et la réserve des informations du compagnon de Narvaez, il ne douta pas qu'il dût exister quelque empire magnifique. En tout cas, c'était l'espace à parcourir, des hasards à braver, une entreprise gigantesque à

laquelle il voulait attacher l'immortalité de son nom. Avec les richesses qu'il possédait, il n'avait pas besoin des subsides de son souverain pour organiser son expédition. Il se borna à solliciter l'autorisation de recruter à ses frais une armée et une flotte pour conquérir la Floride. De pareils désintéressements convenaient aux idées parcimonieuses de Charles-Quint; le monarque donna, bien entendu, son autorisation, et, avec une générosité qui ne lui coûtait guère, il accorda à de Soto le titre de gouverneur à vie et de capitaine général de la Floride et de l'île de Cuba, plus un marquisat de trente lieues de long sur quinze de large, à tailler dans le pays qu'il se proposait de réunir à la couronne d'Espagne.

De Soto avait autour de lui quelques-uns de ses compagnons d'armes au Pérou, qui s'associèrent avec empressement à son entreprise, entre autres Nuno de Tobar, Luis Moscoso de Alvarado, Juan de Anasco; je ne nomme que ceux-là comme ayant joué le plus grand rôle dans cette expédition. Mais dès que le bruit s'en répandit, ce fut comme un carillon d'enthousiasme qui sonna dans toute l'Espagne: c'était à qui voudrait suivre dans le Nouveau Monde ce chef illustre, revenu de si loin si riche et si plein de gloire. Les merveilles qu'il avait racontées de ce grand empire du Pérou, les récits de ces héroïques combats, l'existence de ces mines d'or, de ces temples et de ces palais de métal, attestés par sa propre fortune, tout cela agit comme un coup d'éperon donné aux imaginations si promptes à prendre leur essor à cette époque. Et comment ne pas obéir à

cet appel adressé par un homme qui risquait dans cette entreprise ses propres biens, et y sacrifiait les jouissances d'une grande existence et les joies d'un jeune amour?

On se trompe quand on attribue à la soif de l'or exclusivement le mobile qui poussa les aventuriers dans le Nouveau Monde. Il ne faut pas oublier l'esprit général de ce temps : « L'Espagnol, dit quelque part Prescott, était animé du véritable esprit des croisades : ce n'était pas la cupidité qui le stimulait, il convoitait la gloire en ce monde et le ciel dans l'autre vie. » Même dans des entreprises moins religieuses que les expéditions contre les infidèles, auxquelles l'éminent historien fait allusion ici, les Espagnols portaient au fond du cœur un germe de l'inquisition et le sentiment de cette ardeur féroce qu'ils déployèrent dans les guerres contre les Maures. La pensée de convertir les Indiens, de conquérir la gloire terrestre et de mériter le ciel en combattant des peuples considérés comme des ennemis de la foi, entrait pour beaucoup aussi dans cet entrain à courir les aventures du Nouveau Monde. Les regrets qui succédèrent aux déceptions de quelques-unes de ces expéditions lointaines ne détruisent pas mon observation. Si le but unique avait été la conversion des hérétiques à la foi catholique, le découragement n'eût jamais succédé à l'enthousiasme des premiers jours, cela est vrai; mais cette conquête-là n'avait que sa place dans l'ensemble des spéculations qui poussaient en avant les aventuriers, et on s'explique qu'elle n'ait

pas suffi à prévenir chez eux les défaillances de l'ambition déçue.

De Soto s'était vu bientôt entouré de volontaires de toutes les classes, gentilshommes, soldats de fortune, aventuriers grossiers, paisibles artisans qui, les uns et les autres, avaient vendu leurs biens pour s'enrôler sous sa bannière. Les prêtres et les missionnaires de la foi y étaient venus prendre également leur place. Ce témoignage de confiance déjà si grand fut dépassé par une surprise digne de ces temps héroïques. Soto vit un jour arriver dans la cour de son palais, à Séville, une troupe de cavaliers couverts de leurs armures de guerre et admirablement équipés; c'étaient des gentilshommes portugais qui s'en venaient offrir leurs services à l'illustre capitaine. Presque tous étaient de vieux soldats aguerris dans les campagnes contre les Maures d'Afrique. Ils étaient commandés par Andrès de Vasconcellos de Silva, « qui ne le cédait à personne, » dit un chroniqueur, « ni pour la naissance, ni pour le courage. » De Soto accepta leurs services avec reconnaissance, et leur montra, dès ce moment, une faveur toute particulière, que leur historien, peut-être un peu partial, attribue à une tenue plus guerrière que celle des Espagnols. Moins d'une année avait suffi à de Soto pour réunir autour de lui neuf cent cinquante hommes et vingt prêtres dans le port de San-Lucar de Barsameda. Au moment du départ, une lutte de générosité s'engagea entre de Soto et ses principaux officiers, à qui il avait offert de prendre à sa charge toutes les dépenses de leur

équipement. La plupart de ceux-ci s'y refusèrent; et il y en eut, comme Nuno Tobar, et Luis de Moscoso, qui jetèrent dans cette aventure toute leur fortune, gagnée aussi dans le Nouveau Monde et à la pointe de leur épée.

II

L'expédition s'embarqua le 6 avril 1538, sur une flotte composée de dix bâtiments. De Soto montait avec sa femme, l'illustre et belle dona Isabella de Bobadilla, le vaisseau le *San-Christoval*. La flotte fit voile le même jour qu'une escadre de vingt-six navires qui se rendait au Mexique. Elle sortit du port, « au milieu du bruit des fanfares et du tonnerre de l'artillerie, » et arriva à la fin de mai à Santiago de Cuba, où de Soto fut reçu avec des honneurs vraiment royaux. Mais les témoignages de sympathie qui accompagnèrent cette réception officielle ne se bornèrent pas aux seules acclamations de la populace et à des enthousiasmes purement extérieurs et stériles. A Santiago de Cuba, comme en Espagne, il s'offrit plus de volontaires pour l'expédition que l'adelantado n'en voulait prendre. On raconte que plusieurs vieux soldats, déjà brisés par l'âge et revenus des folles entreprises, sentirent, en

cette occasion, se réveiller leur goût pour les conquêtes et les aventures et s'enrôlèrent aussitôt. On cite, entre autres, l'un de ces vétérans, nommé Vasco Porcallo de Figuera, qui vivait à Cuba dans une opulence seigneuriale après avoir acquis une grande renommée militaire dans les campagnes d'Italie et du Nouveau Monde. Il était venu à Santiago pour rendre hommage à de Soto, de qui il avait été le compagnon d'armes au Pérou. La vue de cette jeune armée toute pleine d'ardeur, le spectacle de ces brillants armements, le bruit des fanfares, le piaffement des chevaux, rallumèrent son vieux sang martial. Vasco Porcallo, enthousiaste comme s'il eût eu vingt ans, sollicita de Soto l'honneur de prendre rang comme simple volontaire dans cette expédition, à laquelle il fournit trente chevaux, un matériel considérable d'approvisionnements et une compagnie de jeunes hommes, le tout à ses frais.

De Soto, après un séjour de près d'un an à Cuba, dont il laissa le gouvernement à dona Isabella, partit de la Havane, le 12 mai 1539, à la tête de sa flotte et d'une armée dont le chiffre s'élevait alors, en outre des équipages de ses navires, à plus de mille hommes et à trois cent cinquante chevaux. Jamais pareille ni si nombreuse expédition n'avait été conduite à la conquête d'aucune des parties du Nouveau Monde. Le 25 mai, de Soto mouillait dans une baie à laquelle il donna le nom d'Espiritu-Santo, en l'honneur du jour où il y était arrivé. C'est aujourd'hui la baie de Mobile.

Les Indiens de la Floride, éclairés par les trois

expéditions qu'ils avaient vu débarquer sur leur sol, firent à Soto un accueil peu encourageant. Dès les premières reconnaissances qu'il hasarda dans ce pays, déjà témoin de tant de malheurs, l'adelantado trouva les villages déserts, et chaque pas qu'il fit dans ces forêts, à travers lesquelles il lui fallait frayer un chemin, fut marqué par un combat. Comme ses prédécesseurs, de Soto se dirigea vers le nord-est, et, après quelques semaines, il se trouva à l'est du fleuve Flint, sur la frontière de l'état actuel de la Géorgie. Au fur et à mesure qu'il avançait, l'alarme était jetée d'un village à l'autre par ce flot d'Indiens que sa marche refoulait en avant, mais qui se reformait derrière lui après son passage, l'enveloppant dans un cercle armé.

Le bruit de cette nouvelle invasion était parvenu aux oreilles du vindicatif Hirrihigua, dont l'ardeur de vengeance, pour avoir vieilli, ne s'était point calmée. Non seulement il fut inflexible aux avances des Européens, mais il les harcela sans cesse par des attaques qui retardèrent leurs progrès dans ce pays difficile. Mais en même temps qu'Hirrihigua, Mucozo le doux cacique chez qui s'était réfugié Juan Ortiz, avait été informé du débarquement des Espagnols. Ceux-ci, avertis par les Indiens qu'ils avaient faits captifs dans les premiers combats, de la présence de l'ancien compagnon de Narvaez dans la tribu, songeaient à tirer bon parti de cette heureuse circonstance, lorsque Mucozo, bien inspiré par Juan Ortiz, expédia une ambassade au devant du conquérant pour lui offrir des présents et son amitié; puis

le cacique vint lui-même au camp et se montra animé des meilleures dispositions.

Jusque-là, tous les pays que de Soto avait traversés ne lui avaient guère offert qu'une stérile hospitalité : des marais fangeux, des bois épais, où l'on comptait autant de flèches d'Indiens que d'arbres, des villages épouvantés. Ce début était sinistre et plein de déceptions. Juan Ortiz, resté au milieu de ses compatriotes pour leur servir d'interprète, interrogé par de Soto sur les ressources de la contrée en métaux précieux, avoua qu'il ne saurait dire s'il en existait. Pendant sa captivité chez Hirrihigua, il n'avait pas pu s'éloigner du village, et bien que libre entièrement auprès de Mucozo, il n'avait pas osé s'écarter, de peur d'être repris pas ses ennemis; enfin, il n'avait jamais ouï parler de richesses extraordinaires dans ces contrées. De Soto ne se désespéra pas. Il croyait pouvoir compter toujours sur une armée composée comme la sienne d'enthousiastes, de gens à qui le métier de la guerre souriait; il pensait qu'à la condition de trouver les occasions, qui n'avaient été déjà que trop fréquentes, d'expéditions aventureuses, ils se montreraient satisfaits. De Soto se trompait; la pauvreté du pays, l'hostilité ténébreuse des Indiens, les rapports décourageants de Juan Ortiz jetèrent promptement le désespoir dans l'esprit des troupes; elles demandèrent à grands cris de retourner à Cuba. Il fallut l'énergie de Soto pour les contenir, et la discipline de fer dont il était armé pour prévenir une mutinerie : « Je ne retournerai pas, » répondit-il aux cla-

meurs qui s'élevèrent autour de lui, « que je n'aie constaté par mes yeux la stérilité de ces contrées. » Et sous prétexte de faire demander à Cuba des renforts d'hommes et de chevaux, il fit partir de la baie de Pensacola, que Juan de Ascano venait de découvrir, toute sa flotte en lui donnant rendez-vous dans cette même baie, pour l'année suivante. Son but, en agissant ainsi, était surtout d'enlever à ses compagnons l'idée du retour, en leur en enlevant les moyens.

Après avoir ravitaillé son armée chez Mucozo, l'adelantado se mit en route, ayant pour interprète Juan Ortiz et pour guides quelques Indiens réduits en esclavage, et condamnés à porter le matériel. De Soto arriva sur les terres d'un cacique nommé Acuera qui s'enfuit, comme les autres, à l'approche des Espagnols, et se réfugia dans les bois voisins, où il se fortifia. De Soto lui envoya messages sur messages, pour lui proposer un traité de bonne amitié. Acuera, sourd à ces avances, fit au général une de ces réponses hautaines dont on retrouve de fréquents exemples dans l'histoire des Indiens, et qui révèlent le caractère énergique de quelques-uns de ces chefs barbares : « D'autres de votre maudite race sont venus, il y a quelques années, troubler la paix de nos rivages. Ils m'ont appris ce que vous étiez. Que faites-vous, sinon errer comme des vagabonds d'une terre à l'autre, volant les pauvres gens, trahissant ceux qui mettent leur confiance en vous, assassinant ceux qui sont sans défense? Non! avec un tel peuple, je ne serai jamais tenté de faire

alliance. La guerre sans fin, la guerre d'extermination, c'est tout ce que je demande. Vous vous vantez d'être braves, cela peut être; mais mes fidèles guerriers ne sont pas moins braves que vous, et vous en aurez la preuve un jour; car j'ai juré de ne pas vous laisser de repos, tant qu'il restera un blanc sur mes frontières. Je suis le roi de mes terres, et je ne me ferai jamais l'esclave d'un mortel pareil à moi-même. Honte à celui qui se soumet au joug d'un autre, quand il peut être libre! Mon peuple et moi, nous préférons la mort à la perte de notre liberté et à l'esclavage de notre province! » Vainement de Soto, frappé de la hauteur de cette réponse, et ayant conçu une vive estime pour Acuera, tenta-t-il de nouvelles démarches pour conquérir l'amitié du cacique; celui-ci opposa une résistance constante, et pour montrer qu'il savait agir autant que parler, il fit cerner le camp des Espagnols qui ne pouvaient s'éloigner de cent pas sans être attaqués, et « il en tomba ainsi un assez grand nombre, » dit Herrera. Après vingt jours d'une station dans ce pays, de Soto leva ses tentes pour aller à la recherche d'une terre plus hospitalière, et d'étape en étape, toujours en poussant vers le nord, tantôt déviant à l'ouest, tantôt à l'est, s'assurant toujours, autant que possible, la libre circulation des chemins, pour ne pas perdre ses communications avec la mer, il approcha des frontières de la Géorgie, sur le territoire du cacique Vitachuco qui, au contraire des autres, lui fit un bon accueil.

Mais c'était là une perfidie. Après avoir accepté

une entrevue avec de Soto, Vitachuco expédia au camp des approvisionnements en abondance, et arriva bientôt lui-même, accompagné de ses deux frères et de cinq cents guerriers vêtus de leurs plus beaux costumes. A deux lieues de sa capitale, il rencontra l'armée espagnole, campée au fond d'une riche vallée. L'entrevue de Soto et de Vitachuco fut des plus cordiales. L'Indien prodigua au chef européen les témoignages les plus vifs d'admiration et de sympathie. C'était, raconte Garcilaso, un jeune homme de trente-cinq ans environ, bâti en athlète, d'un visage doux, mais au regard expressif et fier. Pendant plusieurs jours, ce ne furent que fêtes et festins, où les Indiens et les Espagnols se mêlèrent sans défiance, et il n'est pas de prévenances dont Vitachuco ne comblât ses hôtes, à qui il promettait son appui pour continuer leur exploration et leur conquête. Mais cinq ou six jours après cette vie commune et toute fraternelle, Juan Ortiz vint confidentiellement annoncer à de Soto qu'il avait surpris un complot organisé par le cacique. Vitachuco avait fait venir en secret plusieurs milliers de ses plus braves guerriers, par escouades de cent à cent cinquante; il leur avait ordonné de cacher leurs armes dans un petit bois voisin du village, et de ne se montrer que désarmés devant les Espagnols, afin d'écarter les soupçons de ceux-ci et de ne paraître que curieux de les voir, et empressés de prendre part aux fêtes qui se succédaient au camp. Vitachuco devait clore ces tournois des déserts en invitant de Soto à une revue de ses troupes rangées en bataille,

quoique sans armes, afin qu'il vît quelle était la force de « ses alliés. » S'appuyant des bonnes relations qui existaient entre le gouverneur et lui, le cacique ne doutait pas que Soto n'acceptât sans défiance cette offre. Une douzaine d'Indiens, choisis parmi les plus robustes, avaient reçu l'ordre de s'emparer de lui et de l'amener prisonnier au village; ce devait être le signal de l'appel aux armes et du massacre des Espagnols. De Soto, après s'être concerté avec ses principaux officiers, résolut de s'emparer du cacique, de la même façon que celui-ci avait voulu s'emparer de lui. En conséquence, il fut convenu que douze hommes bien armés se tiendraient à ses côtés, quand il irait passer en revue l'armée indienne.

Au jour fixé, Vitachuco vint chercher de Soto, qui s'empressa d'accepter, et offrit en même temps au cacique, afin de lui rendre politesse pour politesse, de lui donner le spectacle d'un exercice à feu. Ceci dérangeait bien un peu les plans de Vitachuco; mais comme il comptait un nombre de guerriers dix fois supérieur à celui des Espagnols, il ne douta pas un seul instant du succès de son plan. Les Espagnols défilèrent donc bannières déployées. De Soto affecta de demeurer en arrière, seul avec le cacique qu'il accompagna à pied; deux chevaux magnifiquement caparaçonnés les suivaient. La plaine devant laquelle s'étendait le village indien, était adossée d'un côté à une épaisse forêt, de l'autre à deux grands lacs profonds. Les Indiens, au nombre de dix mille, s'étaient formés en bataille dans cette plaine, du côté de la forêt;

les troupes espagnoles allèrent se ranger le long des lacs. Quand de Soto et le cacique furent arrivés à l'endroit où celui-ci devait donner le signal de l'enlèvement du gouverneur, un trompette espagnol fit entendre une fanfare, et aussitôt l'escorte du général se jeta sur Vitachuco, que ses douze Indiens tentèrent vainement de défendre. En même temps, de Soto sauta sur son cheval, et avec cette ardeur qui le caractérisait, il chargea les Indiens qui avaient reparu armés en poussant des cris féroces. Selon son habitude, de Soto était en avant de ses troupes, dont les plus ardents le pouvaient à peine suivre. Son cheval tomba frappé de huit flèches; lui-même se vit bientôt enveloppé d'Indiens, au milieu desquels il se battait comme un furieux. Il fut heureusement secouru par l'arrivée d'un détachement de ses cavaliers. Enfourchant alors le cheval d'un de ses pages, il se remit à la tête de sa cavalerie, et chargea si vigoureusement l'ennemi, qu'après une heure de combat, les dix mille Indiens étaient en complète déroute. Les uns s'enfoncèrent dans les bois, les autres traqués, l'épée et le mousquet dans les reins, se jetèrent dans les lacs où, gardés à vue, ils refusèrent pendant vingt-quatre heures de se rendre. Ils étaient un millier environ. Prisonniers, ou plutôt esclaves des Espagnols, ils furent, quelques jours après, massacrés jusqu'au dernier, à la suite d'une révolte.

On a beaucoup reproché aux Espagnols leurs cruautés contre les Indiens, et de Soto n'a pas plus échappé que les autres aventuriers à ces accusations.

Bancroft lui reproche « d'avoir livré les Indiens à la voracité des chiens, » d'avoir « fait brûler vifs » les guides qui se refusaient à le conduire, lui donnaient de faux renseignements, ou lui tendaient des piéges par trahison. Jugées à distance, dans la paix et le calme du cabinet, sous l'empire d'une généreuse philosophie, je m'explique ces indignations; mais en tout pays et en tout temps, la guerre est la guerre, c'est à dire la négation de l'humanité. Ce ne sont pas les conséquences de la guerre, inhérentes à la guerre, qu'il faut blâmer, c'est la guerre elle-même qui est plus ou moins inhumaine, mais jamais humaine. Il ne faut pas accuser les seuls conquérants du Nouveau Monde d'avoir été cruels envers leurs ennemis. Le peuple qui dressait des auto-da-fé et brûlait les hérétiques, le peuple qui massacrait les Maures après les avoir vaincus, n'avait aucune raison de se montrer moins sévère envers les Indiens. Enfin Bancroft lui-même, après avoir accusé de Soto, est obligé de convenir « qu'il n'avait aucun penchant à la cruauté; » mais, ajoute-t-il, « on ne tenait nul compte du bonheur, de la vie et des droits des Indiens. »

III.

De Soto se remit en campagne, et après une série d'escarmouches avec les tribus qu'il rencontra sur sa route, arriva à la fin de l'année 1539, sur les bords du grand marais de l'Okefinokee, enclavé aujourd'hui dans le territoire de la Géorgie, et y prit ses quartiers d'hiver.

Dans une excursion aux environs, un détachement espagnol emmena captif deux jeunes Indiens qui se dirent nés dans un district éloigné, situé vers l'est, et qui s'appelait la province de Cofachiqui. Cette province était gouvernée par une jeune princesse, et sa capitale, au dire des Indiens, était une cité immense. Questionnés sur l'importance des richesses de cette contrée, ils laissèrent comprendre qu'un métal jaune et un métal blanc y existaient en grande quantité, ainsi que des perles. De Soto se mit en marche au mois de mars 1540, à la recherche de la province de Cofachiqui, dont il atteignit la capitale trente jours après. Au moment où le gouverneur, à

la tête de cent cavaliers, se montra sur le bord de la rivière qui entourait le village comme une fortification naturelle, les Indiens s'enfuirent d'abord tout alarmés ; mais Juan Ortiz et les guides leur ayant dit qu'ils portaient un message de paix à la reine, on vit bientôt un grand canot monté par six personnes traverser la rivière. De Soto reçut avec distinction et affabilité ces ambassadeurs ; ceux-ci posèrent d'abord au gouverneur la question d'usage : « S'il venait pour faire la guerre ou avec des intentions pacifiques? — Je veux, leur dit de Soto, la paix et un libre passage à travers vos terres. » Il demanda en outre des vivres pour ses troupes et des canots ou des radeaux pour passer la rivière. Les ambassadeurs répondirent que les provisions étaient fort réduites, le pays ayant été ravagé par la peste l'année précédente ; ils s'engagèrent à rapporter les termes de l'entrevue à leur jeune reine, ne doutant pas qu'elle ne fût disposée à être aussi utile que possible à ses visiteurs.

Quelques instants après le départ des ambassadeurs Indiens, les Espagnols aperçurent, se dirigeant vers la rivière, une sorte de litière portée par quatre hommes. Du haut de cette litière descendit une jeune femme qui s'embarqua à bord d'un superbe canot, magnifiquement décoré pour la recevoir. Plusieurs embarcations la suivaient, lui faisant escorte. Cette flottille aborda la rive sur le côté où se trouvaient les Espagnols, qui furent frappés de la beauté, de la grâce et de la dignité de la jeune princesse. Elle s'assit sur un siége que ses suivants avaient

apporté, et entra en conversation avec de Soto à qui elle confirma les rapports de ses ambassadeurs. Cependant elle offrit de partager avec les nouveaux venus les provisions qui se trouvaient dans sa capitale, et s'engagea à faire contribuer les villages voisins à cette hospitalité. Tout cela fut dit, rapportent les chroniques, « avec une grâce charmante. » Après quoi, la princesse Cofachiqui, détachant un collier de grosses perles, qui était sa principale parure, le passa au cou de Soto. Le gouverneur, en échange, lui donna une bague d'or montée d'un rubis.

La rencontre, au milieu des forêts du Nouveau Monde, de cette princesse de quinze ans, placée on ne sait par quelle loi de succession ou par quel privilége, à la tête d'un peuple guerrier, n'a pas manqué d'exciter l'imagination des chroniqueurs, et de donner à leur récit sur ce point une tournure un peu romanesque. L'un d'eux (1) est allé jusqu'à appeler cette princesse « la Didon des déserts, » et il croit pouvoir attribuer l'accueil fait par ses conseillers et par elle-même aux Espagnols, à l'ambition d'un mariage avec le chef des « fils du soleil. » Il est en effet permis, jusqu'à un certain point, de reconnaître dans les premières et si cordiales avances de la princesse Cofachiqui, une teinte sentimentale, et un abandon naïf, dont Soto profita peut-être; nul ne l'affirme ni ne le contredit. Mais Soto avait autre chose à faire dans le Nouveau Monde que de pour-

(1) Gayarré, *Louisiana, its colonial History and Romance.*

suivre une amourette de forêts et de filer quenouille aux pieds de cette Omphale, et je suis disposé à croire que les larmes de Didon ont pu arroser, en effet, les feuilles du désert américain.

Le lendemain de leur arrivée, les Espagnols ayant passé le fleuve, trouvèrent dans le village l'hospitalité la plus large, en même temps qu'ils rencontrèrent dans le pays un sol riche, fertile et bien cultivé. De Soto ayant appris que la mère de la princesse Cofachiqui demeurait à une douzaine de lieues de là, exprima le plus vif désir de la visiter, « espérant bien, fait observer malignement un chroniqueur, qu'elle devait posséder une grande quantité de perles. » La princesse expédia immédiatement des messagers à sa mère pour l'engager à venir voir les étrangers et « les animaux extraordinaires qu'ils avaient avec eux. » La vieille reine refusa obstinément de se rendre au désir de sa fille, et s'enfuit même au fond d'une épaisse forêt où il fut impossible de la découvrir, malgré toutes les recherches de ceux de ses compagnons auxquels de Soto avait donné l'ordre d'enlever cette mère récalcitrante.

Le gouverneur, pendant ce temps, s'enquit des richesses minérales du pays, et le rêve de l'or s'évanouit encore une fois. Le *métal jaune* dont lui avaient parlé les jeunes Indiens qui lui servirent de guides était du cuivre; mais la jeune princesse, avec une naïveté qui témoignait ou de son profond mépris des richesses, ou de la faiblesse que son admiration « un peu tendre » lui inspirait pour l'aventurier, la princesse lui montra, hors de l'enceinte du village,

un temple ou mausolée dans lequel étaient enterrés tous les chefs et principaux guerriers de la nation, lequel contenait, à son dire, des quantités considérables de perles. Elle lui assura en outre qu'il existait dans un autre village, à peu de distance, nommé Talomeco, ancienne capitale de la province, un temple bien plus vaste, qui était la tombe de ses ancêtres à elle, où s'en trouvaient ensevelies de plus grandes quantités encore. La jeune Didon mettait le tout à la disposition du gouverneur. Visite faite au mausolée, on trouva en effet des paniers remplis de perles, et l'historien portugais de cette campagne affirme qu'il y en avait de quoi « remplir plus de quatorze barils. » De Soto ne voulut pas emporter ces richesses; il en fit prendre seulement des échantillons pour les envoyer à la Havane, disant qu'il fallait les tenir en réserve pour le moment où il viendrait coloniser le pays. Soto avait un double but en agissant de la sorte : il privait momentanément ses compagnons d'un butin qui, en satisfaisant leur ambition, les eût engagés à le quitter, et il y voyait un attrait suffisant pour exciter la cupidité de nouveaux aventuriers.

En visitant les principaux édifices du village de Talomeco, les Espagnols furent surpris de rencontrer dans l'un d'eux, qui servait d'arsenal, une dague et des cottes de maille ayant évidemment appartenu à quelques-uns de leurs compatriotes. Les réponses qu'ils obtinrent à ce sujet des Indiens ne leur laissèrent pas de doute que ce ne fussent là les dépouilles des compagnons de Vasquez de Ayllon. Ils apprirent

alors que la rivière qui traversait le pays de Cofachiqui aboutissait à la mer et au cap Saint-Hélène, qui n'était éloigné que de deux jours (1).

Les aventuriers, séduits par la fertilité du pays, l'abondance des perles, l'hospitalité cordiale des habitants, proposèrent de s'établir dans le Cofachiqui, et d'ouvrir un commerce de perles avec l'Espagne, puisque l'on était si près des côtes. De Soto s'y refusa ; ce projet dérangeait ses plans, qui étaient de pousser plus encore à l'ouest, pour redescendre ensuite au sud jusqu'à la baie d'Achusi ou de Pensacola, où il avait, on se le rappelle, donné rendez-vous à ses navires. Le gouverneur n'avait pas tardé, d'ailleurs, à s'apercevoir qu'un séjour déjà trop long à Cofachiqui avait amené quelques désordres dans les relations entre ses troupes et les habitants ; il s'était aperçu de la froideur subite de la jeune princesse, et le bruit était venu jusqu'à lui qu'elle songeait à prendre la fuite. Il avait à traverser un long pays soumis à sa domination, et si les Indiens soupçonnaient qu'il existât l'ombre d'hostilité entre leur reine et les étrangers, ceux-ci eussent éprouvé d'invincibles difficultés dans leur voyage. De Soto eut recours à une mesure qui avait toujours réussi aux conquérants du Mexique et du Pérou ; elle consistait à s'assurer de la personne des chefs indigènes, et en

(1) Ceci indiquerait que le fleuve dont il s'agit est l'Ogeehee, la Savannah ou le Combahee, et que la capitale de Cofachiqui était située à la frontière nord de la Géorgie, ou sur le territoire de la Caroline du Sud.

les conservant moitié prisonniers, moitié otages auprès d'eux, d'éviter au moins les hostilités des peuples, et de gagner leurs sympathies par les dehors d'une amitié constante. De Soto, sous prétexte d'une garde d'honneur, entoura la jeune princesse d'un détachement de troupes, et, tout en la traitant avec les égards dus à son rang et à son sexe, il l'invita à l'accompagner dans son excursion.

Le 3 mai 1540, l'armée se remit en route, emmenant avec elle la belle princesse Cofachiqui et sa suite, se dirigea dans le nord-ouest, vers la province de Cosa, qu'on disait être à une douzaine de journées de marche, et arriva le cinquième jour, après avoir traversé le pays d'Achalaque ou des Cherokees, sur la frontière actuelle de l'Alabama et de la Géorgie, à la source de la rivière Catahootchee. Toute cette contrée était soumise à la domination de la jeune princesse Cofachiqui, ou du moins les populations qui l'habitaient étaient ses tributaires; en sorte que de Soto fut, partout sur son passage, bien accueilli et abondamment pourvu de vivres. En suivant aujourd'hui sur la carte la route parcourue par les aventuriers depuis leur départ du village de Cofachiqui, que l'on peut supposer avoir été sur le Savannah, dans le territoire actuel de la Caroline du Sud, on voit que les domaines de cette reine des sauvages avaient une étendue considérable, puisqu'ils comprenaient une partie de la Caroline, toute la Géorgie, de l'est à l'ouest, jusqu'aux frontières actuelles de l'Alabama.

Au moment où les Espagnols quittèrent le pays de

Choula pour se diriger vers le Cosa, plus à l'ouest, la jeune princesse, craignant sans doute qu'une fois sortie de ses domaines, ses hôtes ne la retinssent captive, trompa pendant la nuit la surveillance de ses gardes, et s'enfuit dans les bois avec deux Indiens, emportant, à la grande douleur des Espagnols, une boîte remplie de perles.

IV

Voilà les aventuriers de nouveau livrés à eux-mêmes. C'est ici le lieu de rectifier, avec Washington Irving, l'erreur répandue par quelques historiens sur l'itinéraire de Soto, à qui l'on a fait parcourir le Tennessee et même remonter jusqu'au Kentucky. C'est là une erreur évidente. Les deux principaux chroniqueurs de l'expédition de Soto, Garcilaso et l'auteur de la chronique portugaise, disent positivement qu'en quittant le pays des Cherokees, de Soto traversa les monts Apalaches par le 35e degré latitude (à la limite actuelle du Tennessee, dont il entama peut-être l'extrémité sud-ouest), et qu'il marcha parallèlement à ce degré toujours vers l'ouest, et vers le sud-ouest, comme il dut faire pour arriver chez le fameux cacique Tuscaloosa, un des plus puissants chefs indiens, et dont les possessions comprenaient une partie de l'État actuel de l'Alabama et de l'État du Mississipi. Le nom de Tuscaloosa a

été conservé comme celui d'un héros digne de mémoire devant la postérité. Un comté et une ville de l'État de l'Alabama portent son nom, et le fleuve qui baignait la principale vallée de ses domaines s'appelle indifféremment le Tuscaloosa ou le *Black-Warrior* (le guerrier noir).

Tuscaloosa était un homme d'une taille gigantesque, d'une fierté indomptable, d'une force prodigieuse. Malgré les démonstrations amicales qu'il affecta d'abord envers de Soto, celui-ci, sans paraître marquer aucune défiance, recommanda à trois de ses officiers de ne point perdre de vue un seul des mouvements du cacique. De Soto était instruit par l'expérience. Les faiblesses sympathiques de la princesse Cofachiqui ne lui avaient point fait oublier la trahison de Vitachuco. Tuscaloosa offrit au gouverneur de l'accompagner jusqu'à sa capitale, située sur les bords de la rivière Alabama. De Soto accepta cette offre faite avec les apparences de la plus vive amitié, et, pour achever de captiver les bonnes grâces du cacique, il lui fit cadeau d'un manteau de drap écarlate. Ce vêtement que Tuscaloosa laissa flotter avec une certaine élégance sur ses épaules, joint à la haute couronne de plumes qui ornait sa tête, lui donnait un air véritablement majestueux, qui imposa même à ses sujets, lorsqu'ils le virent monté sur le cheval que de Soto avait mis à sa disposition.

Ce cortége, mêlé d'Indiens et d'Espagnols, les deux chefs en tête, Tuscaloosa dissimulant parfaitement sa perfidie, de Soto faisant garder à vue le cacique,

commença de défiler, se dirigeant vers le sud. A mesure qu'ils avançaient, le pays devenait de plus en plus peuplé. Il ne fut pas difficile au capitaine général de s'apercevoir des mauvaises dispositions des populations indiennes, évidemment contenues encore dans le respect par la seule présence de Tuscaloosa. La veille de leur arrivée à Mauvilla (1), terme de leur voyage, le cacique, sous prétexte de faire préparer des vivres, envoya en avant un détachement de ses guerriers. De Soto, de son côté, crut prudent d'expédier sur les talons des Indiens cent hommes de cavalerie et cent hommes d'infanterie, avec ordre de surveiller tous les mouvements qui se feraient dans la ville. Enfin, le 18 octobre 1540, l'armée espagnole arriva devant Mauvila. C'était, dit Garcilaso, la ville frontière des États du cacique, celle où il résidait habituellement avec ses principaux guerriers; elle était extrêmement fortifiée, ajoute le même historien, qui donne de cette ville une description très détaillée, à laquelle il convient de nous arrêter, à cause des événements qui s'y passèrent. Mauvilla était située sur la rive droite de l'Alabama, dans une magnifique vallée, à peu près à la jonction de cette rivière avec la Tombigbee, et à une trentaine de lieues environ de la baie de Pensacola, où de Soto, on se le rappelle, avait annoncé

(1) Charlevoix dit que la rivière, et plus tard la ville de Mobile, durent leur nom à cette bourgade indienne. Le même auteur ajoute que les Mauviliens étaient un peuple puissant à cette époque.

vouloir s'arrêter. Autour de la ville s'élevait une haute muraille formée par des troncs d'arbres empilés, d'une épaisseur considérable, et liés entre eux au moyen de très fortes lianes. L'extérieur était recouvert d'un enduit qui masquait les interstices. Cette muraille était percée de petites meurtrières, et de cinquante pas en cinquante pas se dressait une tourelle pouvant bien contenir huit à dix combattants. Ceux des arbres qui touchaient le sol avaient pris racine et leurs branches projetaient autour de la ville l'ombre de leur épais feuillage. Il n'y avait que deux entrées à la ville, l'une à l'est, l'autre à l'ouest.

De Soto avait laissé en arrière le gros de son armée sous le commandement de Luiz Moscoso, ne réservant pour lui et Tuscaloosa qu'une escorte d'une centaine d'hommes. Il avait pensé que, joints au détachement de deux cents cavaliers et fantassins expédiés en éclaireurs, c'était plus que la prudence ne devait exiger.

Dès que le capitaine général parut, ayant à sa droite le cacique toujours vêtu de son manteau écarlate que le vent faisait flotter, et sur son cheval que deux valets à pied conduisaient par la bride, une troupe de guerriers indiens vint à leur rencontre en dansant et en chantant. L'entrée de Soto et de Tuscaloosa dans la ville se fit avec toute la solennité et la pompe qu'on pouvait souhaiter au fond des déserts du Nouveau-Monde. D'après les ordres donnés à l'avance par le cacique, les logements réservés aux troupes espagnoles avaient été disséminés; cela ne plut pas beaucoup à de Soto qui s'éleva surtout

contre la prétention de Tuscaloosa de se séparer de lui et de se retirer dans une maison à part. Quand le gouverneur voulut lui faire entendre que « l'étiquette et les sentiments de bonne amitié qui existaient entre eux exigeaient qu'ils ne se quittassent pas, » Tuscaloosa lui répondit qu'il « n'était pas un prisonnier, et que d'ailleurs les Espagnols, s'ils ne se trouvaient pas bien, n'avaient qu'à continuer leur route, mais que lui ne les accompagnerait certes pas à travers ses États. » Après quoi il tourna brutalement le dos au gouverneur et entra dans la maison qu'il s'était choisie. Il s'y enferma en compagnie de ses principaux chefs. L'officier qui commandait le détachement envoyé la veille en reconnaissance, vint aussitôt prévenir de Soto qu'il avait surpris des signes non équivoques de trahison. Plus de dix mille guerriers, tous jeunes et bien équipés, la fleur de l'armée de Tuscaloosa sans doute, étaient cachés dans les maisons; il n'y avait pas un enfant et à peine quelques femmes dans Mauvila, et tout autour de la ville, à une certaine distance, les herbes avaient été coupées, comme pour préparer un champ de bataille, ou pour forcer les cavaliers, faute de fourrage pour leurs chevaux, à camper au loin. Ces détails frappèrent de Soto et éveillèrent des inquiétudes en son esprit. Il fit passer secrètement l'ordre à ses hommes de se tenir prêts à tout événement; puis affectant de n'avoir aucun soupçon, « il fit inviter Tuscaloos a à déjeuner, ne voulant pas que rien fût changé à l'habitude qu'ils avaient de prendre ensemble tous leurs repas. »

On ne voulut pas laisser pénétrer Juan Ortiz, chargé de ce message, dans la maison où le caciqué s'était enfermé. Impatienté de l'insistance de Juan Ortiz, un des chefs sortit tout à coup et sur un ton arrogant reprocha « aux voleurs et aux vagabonds » de déranger le cacique, ajoutant que le moment « était venu de les tailler en pièces, » et joignant l'action à la parole, il saisit un arc, le banda et visa de sa flèche un groupe d'Espagnols qui se trouvaient sur la place. Ce que voyant, un officier placé près de là, tira son épée et la plongea dans le corps de l'Indien. Le cri de guerre retentit alors dans le village. A ce signal, les guerriers cachés dans les maisons se ruèrent sur les Espagnols qui, dispersés encore dans les rues, se réunirent difficilement en petits groupes, faisant face à l'ennemi, disputant le terrain pouce à pouce, et cherchant à battre en retraite hors de la ville. L'ennemi s'était divisé en deux bandes, l'une chargée de couper la retraite aux Espagnols, l'autre ayant pour mission spéciale d'aller tuer les chevaux, et de piller les bagages laissés en dehors des murailles. La position était d'autant plus critique pour les Espagnols, que leur avant-garde seulement composée, comme je l'ai dit, de trois cents hommes, était arrivée à Mauvila, où le gros de l'armée, sous les ordres de Luis de Moscoso, ne devait entrer que dans la soirée. Ils purent cependant, sous l'impétueux appel de Soto, se rallier, monter à cheval et charger l'ennemi, qui battit en retraite à son tour et s'enferma dans le village, où du haut des murailles il assaillit les assiégeants à coups de pierres. Les

Espagnols furent obligés d'abandonner la place après un combat de trois heures, inégal par le nombre, mais égalisé par le courage et la supériorité des armes, du côté des Espagnols. De Soto résolut alors de donner l'assaut à la ville. Sa cavalerie lui étant inutile, parce que les Indiens se gardaient de venir en rase campagne, il fit mettre pied à terre aux cavaliers, mieux protégés par leurs armures de fer, et leur ordonna de marcher sur les portes et de les enfoncer. Les Sauvages les reçurent vaillamment, par une grêle de pierres et de flèches. Les portes furent enlevées cependant, et les Espagnols se ruèrent pêle-mêle dans la place. De Soto s'élança à leur tête, accompagné de Nuno de Tobar et en poussant le cri de guerre : « Notre-Dame de Saint-Jacques! » Tous deux étaient à cheval, se battant comme des lions, et multipliant, si j'ose le dire, ces trois cents hommes contre onze mille Indiens qui se défendaient avec un courage de désespérés. De Soto, blessé à la cuisse par une flèche, ne se donna même pas le temps d'arracher l'arme, qui resta plantée dans la blessure.

Les Espagnols, sans cesse écrasés par le nombre, appelèrent l'incendie à leur aide; le mousquet et l'épée ne suffisaient plus. Les flammes et la fumée, poussées par le vent, chargèrent aussi l'ennemi et furent d'un immense secours aux assiégeants, en attendant le corps d'armée de Moscoso qui approchait. Dès que le bruit des trompettes sonnant la charge, les éclats de la mousquetade et les lueurs de l'incendie leur arrivèrent, ces troupes accoururent

et assez à temps pour prendre leur large part de ce meurtrier combat et décider enfin la victoire, en coupant la retraite aux Indiens. Ceux-ci espéraient s'échapper en se jetant dans la plaine ; mais la cavalerie les y poursuivit avec une telle impétuosité que le plus grand nombre fut massacré.

Ce combat terrible, provoqué par une trahison, dura neuf heures consécutives. C'est une des plus sanglantes batailles que les Européens aient jamais livrée dans le Nouveau Monde. Elle fut fatale aux Indiens, qui laissèrent plus de trois mille morts sur le champ de carnage, et du nombre Tuscaloosa et son fils. Mais les Espagnols, eux aussi, payèrent cher cette victoire, qui ne leur coûta pas moins d'une centaine d'hommes, trente chevaux, tous leurs approvisionnements. C'est à peine si l'on parvint à sauver quelques-uns parmi les blessés ; les médicaments avaient été presque entièrement pillés et détruits par les Indiens, et il ne restait plus qu'un chirurgien valide pour pourvoir à cette rude besogne. De Soto, grièvement blessé lui-même, comme on sait, dut à la vigueur de sa constitution, et sans doute aussi à la Providence, de se rétablir assez promptement, car il fut admirable de dévouement et d'abnégation pour ses malheureux compagnons d'infortune « leur laissant plus souvent qu'il ne les réclamait pour lui les soins du chirurgien. »

Cette victoire était un désastre. Plus une seule maison de Mauvila n'était habitable. Force fut aux Espagnols de camper à la belle étoile et de manger

d'abord les chevaux tués, en attendant que les détachements envoyés à la recherche de provisions fussent revenus. Ces détachements rencontrèrent à quelque distance plusieurs villages abandonnés, mais encore assez bien approvisionnés; ils firent également prisonniers une vingtaine d'Indiens, débris égarés de cette grande déroute de Tuscaloosa. Ces Indiens affirmèrent que leur nation n'était plus en mesure de risquer une nouvelle attaque, ses plus braves guerriers ayant été tués dans la dernière bataille. « Il n'en reste plus, dirent-ils, pour faire la guerre. »

Tuscaloosa avait médité de longue main sa trahison contre les Espagnols. Son plan avait été conçu et arrêté dès le jour où il apprit que les Espagnols dirigeaient leur marche du côté de ses domaines. En fait de machiavélisme, les Indiens en remontreraient aux plus roués politiques; il ne faut donc pas s'étonner que Tuscaloosa ait mis le comble à sa perfidie en envoyant son fils au devant de Soto, avec la mission de surveiller ses mouvements, d'aplanir secrètement les difficultés qu'il rencontrerait sur la route, et de favoriser de la sorte sa prompte arrivée à Mauvila. Tuscaloosa avait, au préalable, fait alliance avec plusieurs autres caciques, en les invitant à partager les dépouilles des vaincus. Tuscaloosa, en entrant à Mauvila, s'était réuni en conseil avec ses principaux chefs, afin de se concerter pour savoir, tant il était sûr de la victoire, s'il ne serait pas opportun d'attendre l'arrivée de l'arrière-garde de Soto afin d'englober d'un seul coup toute l'armée

dans le massacre. Ce plan avait été adopté; mais l'impatience et, comme on se le rappelle, les menaces arrogantes d'un des chefs avaient ouvert la bataille avant le moment convenu.

V

Pendant son séjour au milieu des ruines de Mauvila, où il demeura près d'un mois pour prendre un peu de repos et se ravitailler, de Soto apprit que les bâtiments auxquels il avait donné rendez-vous à Pensacola, y étaient mouillés. Trente lieues environ le séparaient de cette baie. Le projet du gouverneur était d'établir une colonie dans cette partie de la Floride, et avec les renforts qu'il attendait, d'entreprendre la conquête définitive de l'immense territoire qu'il venait de parcourir, puis de chercher enfin les pays aurifères qu'il n'avait pas encore rencontrés. Jusqu'alors, de Soto avait été singulièrement favorisé. A part le découragement passager du début, son armée fidèle et brave avait supporté vaillamment les épreuves de cette rude campagne, et n'avait pas marchandé ses témoignages d'attachement et de résignation. Mais sa patience semblait à bout. Quelques-uns des aventuriers conçurent le projet coupable et désespéré de profiter de ces navires, venus au

devant d'eux, pour retourner en Espagne. La révélation de ce complot fut faite confidentiellement à de Soto, qui n'y pouvait pas croire. Il voulut s'en assurer par lui-même, se déguisa, une nuit, et se rendit à la tente d'un nommé Juan Gaytan, qu'on lui avait désigné comme le meneur de cette trahison. Une conversation surprise entre ce Juan Gaytan et quelques soldats apprit au général la triste vérité. De Soto fut épouvanté des conséquences de ce projet, s'il venait à réussir. Il sentait bien que, n'ayant ni mines d'or ni mines d'argent à offrir en amorce à de nouveaux aventuriers, il lui serait impossible de recruter une seconde armée, et que si la désertion se mettait dans les rangs de ses compagnons, qui s'en iraient racontant leur poétique misère, leurs souffrances, leurs déceptions, leurs batailles incessantes, ils sèmeraient partout le désespoir et l'épouvante. De Soto perdait alors, du même coup, ses dignités, son commandement, sa réputation, sa fortune, inutilement engloutie dans cette entreprise. Jaloux de son honneur et de sa gloire, voulant les sauver à tout prix, dissimulant son chagrin, il affecta d'ignorer le complot, et comptant sur cette discipline de fer avec laquelle il gouvernait ses soldats, il résolut de tourner brusquement le dos à la mer pour s'enfoncer de nouveau dans l'intérieur des terres. Le jour où l'ordre du départ fut donné, il n'y eut qu'un grand étonnement dans l'armée, mais pas un murmure; tant était forte, en effet, cette discipline sur laquelle de Soto avait fait fond pour être obéi en ce suprême moment. Ces hommes qui, depuis deux ans, vivaient

sous l'œil et dans la pensée de ce chef hardi dont ils avaient admiré le courage héroïque, le dévouement paternel, et dont ils subissaient l'ascendant irrésistible, sentirent l'énormité de leur faute et se soumirent. Au ton et à l'accent résolus avec lesquels de Soto commanda cette marche, qui renversait tant de coupables espérances, l'armée entière comprit qu'un orage grondait dans ce cœur jusque-là si serein; les têtes se courbèrent humblement sous le souffle de cette menaçante tempête.

De Soto, quelque soin qu'il y voulût mettre, ne sut pas bien dissimuler la blessure qu'il avait reçue. A sa bienveillance accoutumée, avait succédé une brutalité tracassière; une sorte d'indécision visible dans l'accomplissement de ses desseins, remplaça cette sûreté du coup d'œil qui était un des traits de son caractère. Avec la confiance en ses compagnons, il avait perdu la confiance en son œuvre. Il marcha vers le nord et le nord-ouest, presque sans s'arrêter, à pas forcés, pour ainsi dire, comme s'il eût eu hâte de mettre d'immenses espaces entre ces rebelles, dont il ne respectait plus les fatigues, et les rivages de la mer, objet de leur coupable convoitise. Il leur fit remonter presque d'une haleine tout le territoire de l'Etat actuel de l'Alabama et inclinant ensuite à l'ouest, il les mena aux frontières septentrionales de l'État du Mississipi, sur les terres des Chickassas, qui passaient pour les plus féroces de tous les Indiens de l'Amérique du Nord. Son arrivée au milieu d'eux fut signalée par une furieuse bataille, qui lui prouva du moins, qu'au besoin, il pouvait encore compter sur

la bravoure sinon sur la fidélité de ses troupes. De Soto s'établit dans cette portion de l'État du Mississipi, qui porte aujourd'hui son nom, et près de l'Yazoo, une des branches du Meschacebé dont les Espagnols s'étaient, sans en soupçonner l'existence, singulièrement rapprochés.

Le général établit ses quartiers d'hiver dans un village assez bien fortifié, dont il s'était emparé d'assaut. La saison était des plus rigoureuses ; la neige, rare dans ces contrées, sinon exceptionnelle, du moins de nos jours, avait couvert la terre. Déjà depuis deux mois l'armée était campée en cet endroit, vivant en assez bonne intelligence avec les Indiens. La surveillance du camp n'était pas aussi rigide qu'on aurait peut-être pu le désirer; c'était sur quoi comptait le cacique des Chickassas, qui avait littéralement endormi la vigilance des Espagnols. La nuit du 29 janvier 1541 fut choisie par ce chef pour les surprendre; une nuit sombre et glaciale, avec un ciel chargé de nuages noirs, et une violente bourrasque du nord, qui déracinait les arbres, et soulevait des tourbillons de neige. Il y avait toute chance pour que les Espagnols ne fussent pas sur leurs gardes, et pour que les sentinelles, abritées ou rentrées ne pussent surprendre aucun mouvement du dehors. La cacique divisa ses forces en trois colonnes qui s'avancèrent à cent pas des postes sans avoir été aperçues. Les Indiens s'étaient munis de torches composées d'une sorte de jonc qui avait la propriété de conserver la flamme comme une mèche d'arquebuse ; le contact de l'air au lieu de les éteindre,

les activait davantage. Au bout d'un certain nombre de leurs flèches, destinées à incendier les toits des cabanes du village, ils avaient attaché de petits anneaux du même jonc.

Au signal donné, le cri de guerre retentit : torches et flèches tombèrent sur les maisons, dont les toitures en paille furent bientôt en feu. Les Espagnols, surpris par cette attaque, se précipitèrent sur leurs armes. De Soto, qui se couchait toujours à moitié vêtu en prévision de ces sortes de surprises, se couvrit à la hâte de son casque, endossa son plastron rembourré de coton d'un pouce et demi d'épaisseur, excellent blouclier contre les flèches des Indiens, saisit une lance, sauta à cheval, et s'élança comme un furieux dans cette mêlée qui, à la lueur sinistre de l'incendie, ressemblait à un combat de démons. Une douzaine de cavaliers le suivaient, mais à distance. Tout était désavantage pour les Espagnols dans cette lutte : le vent chassait les flammes et la fumée dans la direction du village. C'était la contre-partie de la bataille de Mauvila. Les soldats couraient de maison en maison, pour fuir ou pour maîtriser l'incendie qui leur barrait souvent le passage. Les cavaliers n'avaient pas eu tous le temps de seller leurs chevaux; effrayés par le tumulte, ceux-ci avaient rompu leurs attaches et galopaient dans toutes les directions. Les hommes qui étaient parvenus à se mettre en selle volèrent au secours du gouverneur, engagé avec une vingtaine de soldats au plus gros de l'ennemi. La voix des officiers était à peine écoutée, à peine entendue; chacun se battait

isolément, échappant aux flammes de l'incendie pour tomber dans un groupe d'Indiens. Ce désordre, impossible à prévenir, était impossible à maîtriser. Une cinquantaine de soldats, postés à l'une des extrémités du village, accablés par le nombre, prirent la fuite et se jetèrent dans la plaine, courant au hasard, ou fuyant (on ne savait, et qui pouvait le dire?) Nuno Tobar s'élança à leur poursuite, l'épée à la main, la poitrine nue et sanglante, leur criant : « Arrêtez, soldats! retournez sur vos pas! Où courez-vous? Ici ne sont ni Cordoue ni Séville, pour vous recevoir dans leurs murs. Votre salut est dans votre courage et dans la vigueur de vos armes! » Les fuyards s'arrêtèrent, firent volte-face, rallièrent un groupe des leurs, et, revenant au combat, tombèrent sur la colonne du centre, au milieu de laquelle de Soto se battait avec un désavantage marqué, à cause du petit nombre des siens, perdus dans la multitude des ennemis. Se sentant secouru, de Soto voulut en finir par un coup d'éclat. Comme un furieux, ou comme un étourdi, il courut sus à un Indien d'une haute stature, qui paraissait diriger l'attaque et se portait sur tous les points du combat. De Soto le perça de sa lance; mais le choc fut si violent, que selle et cavalier passèrent par dessus la tête du cheval et roulèrent au milieu des ennemis. Malgré une vigoureuse et adroite défense, de Soto allait infailliblement périr. Voyant le danger de leur général, les Espagnols, infanterie et cavalerie, conduits par Vasconcellos, firent une charge désespérée, enfoncèrent les Indiens et sauvèrent de Soto qui se remit

en selle et continua de combattre avec une rage nouvelle. Le général, on l'apprit alors, n'avait été désarçonné que parce que ses valets, surpris et épouvantés par l'attaque soudaine des Indiens, avaient oublié de sangler son cheval. Il s'en était bien aperçu, mais se fiant à son incomparable habileté d'écuyer pour se maintenir en selle, il avait ainsi combattu pendant plus d'une heure. Peu à peu, les rangs espagnols se formèrent, se serrèrent; la défense était plus praticable; et de la défense à l'attaque ce fut le temps d'un éclair. Dès que de Soto put prendre l'offensive avec des troupes en ordre, il fondit sur les Indiens; l'épouvante se mit parmi eux, et ils se débandèrent de tous côtés. A la tête de sa cavalerie, le général poursuivit les fuyards la lance dans les reins, aussi loin que le lui permirent les lueurs de l'incendie. Il fit alors sonner la retraite et rallia son monde.

Cette triste victoire, aussi désastreuse que celle de Mauvila, coûtait une soixantaine d'hommes aux Espagnols. Trois jours après, de Soto abandonna ce lieu qui n'était plus que ruines irréparables. Il y avait d'ailleurs chez lui prévoyance à ne pas laisser sous les yeux de ses troupes le spectacle d'un si grand désastre. Il se retira, à une lieue plus loin, dans une position avantageuse, d'où il pouvait surveiller beaucoup mieux les mouvements des Indiens; mais ceux-ci ne se soucièrent plus de l'attaquer.

Le 1er avril, le camp fut levé et l'armée se mit en mouvement. Après avoir traversé les parties occidentales de l'État actuel du Mississipi, de Soto arriva

jusqu'aux frontières du Tennessee, à un village nommé Chisca, « situé près d'une large rivière, la plus large que les aventuriers eussent encore rencontrée » dans ce vaste pays parcouru et qu'ils continuaient à appeler vaguement la Floride. Cette rivière était le Mississipi, à qui ils donnèrent le nom de *Rio Grande*, et que les Indiens, selon les tribus qui peuplaient ses rives, appelaient indifféremment Meschacebé, Talmalsiéu, Tapata, Mico (1). Les Espagnols, fatigués d'une longue route à travers des déserts et craignant un accueil inhospitalier, prirent le village d'assaut et le pillèrent. De Soto résolut de passer le grand fleuve sur des pirogues et des radeaux qu'il mit vingt jours à construire. « La rivière à cet endroit, dit la chronique portugaise, était large d'une demi-lieue d'une rive à l'autre, si bien que l'on y pouvait à peine distinguer un homme. Elle était d'une grande profondeur, d'une rapidité extraordinaire, et très limoneuse; et sur ses eaux flottaient des troncs d'arbres énormes, entraînés par la force du courant. »

Certes, ce dut être pour les aventuriers un spectacle merveilleux que celui de ce fleuve puissant, qu'il ne leur fut permis que d'entrevoir. Le ciel, dans sa juste répartition des gloires de ce monde comme de l'autre, semblait vouloir réserver à une autre nation l'honneur d'explorer et d'apprécier ce gigantesque cours d'eau. On comprend les difficultés que les Espagnols éprouvèrent à accomplir la périlleuse

(1) Garcilaso de la Vega.

navigation qu'ils entreprirent. Le lieu où ils traversèrent le Mississipi paraît avoir été proche de l'endroit où est aujourd'hui Memphis, aux Chickassaws-bluffs, un des points où le « Père des Eaux » est dans toute sa majesté et qui aurait pu le plus séduire des colonisateurs; mais ces aventuriers étaient à ce moment de véritables chevaliers errants, en quête de l'inconnu, indécis sur leur sort présent, inquiets du lendemain, obéissant à une fatale destinée. Une fois le Mississipi traversé, de Soto se trouva sur le territoire actuel de l'Arkansas; il parcourut, en remontant vers le nord, un pays tout à fait désert et coupé de marais. Après cinq jours de marche, il aperçut sur les bords d'une rivière (le Saint-Francis) un village entouré, aussi loin que l'œil pouvait s'étendre, de plaines couvertes d'une végétation luxuriante. De Soto erra pendant plusieurs semaines dans le nord et le nord-ouest de l'Arkansas, tantôt bien, tantôt mal accueilli par les Indiens, et toucha jusqu'aux frontières du Missouri. Il dirigea ensuite sa course vers le sud de l'Arkansas pour aller prendre ses quartiers d'hiver (1542).

VI

Les vues et les sentiments de Soto s'étaient modifiés. Le chagrin qui l'avait décidé, après la sinistre bataille de Mauvila, à changer ses plans primitifs et à tourner le dos à la mer, s'était peu à peu calmé. Ayant perdu près de la moitié de ses troupes, soit dans les combats, soit par les maladies, et une grande partie de ses chevaux, il commençait à regretter d'avoir abandonné son premier projet de rejoindre ses navires à Pensacola et de fonder un établissement dans le voisinage de cette baie; car il avait décidément renoncé à l'espoir de découvrir des mines d'or. Trop éloigné maintenant de la mer pour s'y rendre par une voie directe, le général était décidé à arrêter sa marche errante dans l'intérieur; il voulait revenir sur les bords du Mississipi, y chercher un point où il pût s'établir et se fortifier d'abord, puis construire deux petits navires à bord desquels il expédierait par « le grand fleuve » quelques-uns de ses compagnons les plus sûrs pour al-

ler porter de ses nouvelles à sa femme, recruter des hommes et des chevaux à Cuba, et en ramener le matériel nécessaire pour sa future colonie. Pamphilo de Narvaez, lui aussi, quand il s'était vu à bout de forces et de ressources, avait abdiqué ses rêves de fortune pour n'ambitionner qu'un coin de terre sur lequel il eût demandé au travail de ses mains son pain quotidien. Il y a ici une pensée morale à faire ressortir aux yeux des hommes de tous les temps. C'est quand l'esprit et toutes les facultés de l'intelligence se sont épuisées en des luttes stériles, à la poursuite de brillantes chimères, que nous revenons à la droite raison, mais trop tard. Ces retours extrêmes ont presque toujours quelque chose de sinistre. Ils semblent avertir l'homme que sa dernière heure est proche, et que le repos n'est pas dans ce monde pour les ambitieux insatiables.

Au retour du printemps, de Soto se mit en marche vers une rivière qui se jetait, lui avait-on dit, dans le Mississipi : c'était l'Arkansas qu'il traversa; puis poussant toujours au sud à petites journées, il arriva à l'embouchure de la rivière Rouge, qui se jette dans le Mississipi. Vainement de Soto avait, dans cette dernière course, tenté de se concilier l'amitié des Indiens. Ceux-ci s'étaient montrés pour le moins très défiants, fuyant à son approche, ou l'inquiétant par de fréquentes attaques. Des bords de l'Arkansas à la rivière Rouge, un mot d'ordre semblait avoir été donné à toutes les tribus; les signes d'une coalition et d'une alliance étroite entre elles étaient évidents. De Soto avait essayé notamment de conquérir l'ami-

tié d'un puissant chef nommé Guigaltanqui, auprès duquel toutes ses ouvertures demeurèrent sans résultat. Ce n'était pas l'unique occasion où depuis son débarquement sur le sol de l'Amérique, de Soto éprouva ces répugnances de la part des Indiens à se rapprocher de lui, et il en avait bravement pris son parti; mais sa patience était épuisée; l'inquiétude le gagnait; son armée était décimée; la famine pour la première fois le menaçait; le pays qu'il traversait en ce moment était coupé de marais insalubres, dans le voisinage desquels il était obligé, trop souvent, de séjourner, et des maladies foudroyantes frappaient ses hommes. En un mot, le découragement avait affaibli l'âme si forte de ce chef. Même dans les ordres qu'il donnait, on sentait le progrès de cette défaillance.

Sur les bords de la rivière Rouge où il avait dressé ses tentes, le général attendait le résultat des ouvertures qu'il avait fait faire auprès de Guigaltanqui. Le message du fier cacique lui arriva : « Si tu es vraiment un fils du soleil, comme tu le prétends, lui fit répondre Guigaltanqui, prouve-le en séchant le lit du grand fleuve; dans ce cas, je serai tout disposé à me rendre auprès de toi et à te payer tribut d'hommage. Sinon, sache que Guigaltanqui étant le plus puissant chef de ces pays, reçoit les visites de ceux qui ont besoin de sa protection et de son amitié, mais qu'il ne se dérange jamais. Si tu viens en ami, tu seras bien reçu, mais si c'est en ennemi que tu te présentes, tu trouveras Guigaltanqui et ses hommes prêts pour la bataille, et résolus à ne pas céder un

pouce de terrain. » Cette provocation acheva d'abattre le fier courage de Soto. Trop affaibli pour oser attaquer un pareil ennemi, il se sentait vaincu. Une funeste réaction s'opéra en lui; les amères réflexions qu'il avait déjà faites en quittant brusquement Mauvila assaillirent de nouveau son esprit. Pour la première fois, il se voyait réduit à fuir devant un ennemi sourd à ses offres d'alliance, et qui imposait à son amitié la condition d'accomplir des miracles! Tant de braves gens morts inutilement sans gloire, une si grande fortune engloutie dans l'abîme d'une folie; la honte pour lui en perspective et déjà le remords d'avoir sacrifié à son ambition tant de compagnons trompés dans leurs espérances! Quel compte rendrait-il à leurs familles éplorées? « Comment, selon l'expression d'un historien (1), banqueroutier d'honneur et de fortune, affronterait-il les gibets de l'ironie? » Plus d'une larme, raconte-t-on, coula des yeux de ce vaillant homme, quand il faisait ces retours sur le passé. Le mal de l'âme gagna promptement le corps. Pendant quelque temps encore, de Soto essaya de lutter, de dissimuler ses tortures à ses plus intimes confidents; mais un jour il sentit que les heures de sa vie étaient comptées. Ce corps si énergique et cette âme si rudement trempée, s'affaissèrent en même temps. Dévoré par une fièvre qui pouvait l'emporter de minute en minute, le général dicta les instructions nécessaires pour la protection de sa petite armée menacée d'une prochaine

(1) Gayarré, *Louisiana, its colonial History and Romance.*

attaque de la part des Indiens évidemment coalisés sous le commandement de Guigaltanqui. Puis il s'occupa de se donner un successeur; son choix s'arrêta sur Luis Moscoso de Alverado, à qui il fit prêter serment de fidélité par les officiers et soldats au nom de l'empereur Charles-Quint, leur recommandant à tous obéissance, affection mutuelle et le respect de la discipline. « Il serra ensuite la main à quelques-uns, embrassa ceux-ci, et expira, dit Garcilaso de la Vega, en chrétien catholique, implorant la miséricorde de la très sainte Trinité, et dans la foi de l'Église romaine. C'est en répétant sans cesse ces paroles, que ce généreux et invincible cavalier, digne des plus hauts titres et des plus hautes dignités, rendit son âme à Dieu. »

De Soto mourut le 30 juin 1542, à l'âge de quarante-deux ans. Son éloge est dans sa vie, que nous venons de raconter. Peu d'hommes ont comme lui immolé à une noble ambition leur fortune et toutes les sources des jouissances matérielles, sacrifiant une gloire déjà acquise et facile à augmenter à une immortalité incertaine. C'était un caractère dont les élans singulièrement chevaleresques tranchaient même à une époque toute de chevalerie. Sa mort fut une douleur immense pour ses compagnons; ceux mêmes qui étaient le plus découragés se sentaient forts de son appui. Les Espagnols regrettèrent de ne pouvoir faire à leur chef des obsèques dignes de son nom, de son rang et de sa gloire. Ils n'osèrent l'inhumer publiquement. Les Indiens avaient coutume de déterrer les Espagnols, et se livraient aux

plus horribles profanations sur leurs cadavres, écartelant les uns, coupant la tête aux autres, ou les pendant aux arbres. A part les souillures que les aventuriers voulaient épargner aux restes de leur glorieux général, ils ne se dissimulaient pas que les Indiens, qui avaient une haute idée de sa bravoure et de son caractère, en apprenant la mort de Soto, chercheraient aussitôt à écraser la petite armée privée de ce chef redoutable. Les Espagnols tinrent secret l'événement, et le jour même à minuit, silencieusement, sans appareil militaire ni aucune pompe mondaine, au milieu de la plus profonde obscurité, ils descendirent dans une fosse creusée au pied d'une colline, ces restes illustres et chers. Ils avaient eu soin, pendant cette douloureuse cérémonie, de multiplier les sentinelles, afin d'écarter les espions indiens qui, toutes les nuits, rôdaient aux alentours du camp. Le lendemain, espérant tromper les sauvages, ils répandirent le bruit de la guérison de leur général, et affectèrent une joie qui contrastait avec leurs sombres préoccupations. Ils ne tardèrent pas à s'apercevoir que non seulement les Indiens savaient la mort de Soto, mais qu'ils connaissaient le lieu de sa sépulture, car ils les virent errer autour du lieu où le corps avait été déposé, et se le montrer du doigt et du regard. Les Espagnols s'ingénièrent alors à trouver à leur général une sépulture plus sûre contre les profanations qui le menaçaient. Ils n'en trouvèrent pas de plus digne de lui que le Mississipi. Après s'être assurés que le fleuve, à son chenal, avait une profondeur de dix-neuf brasses,

ils exhumèrent les restes de Soto, les enfermèrent dans un chêne qu'ils abattirent dans la forêt, et nuitamment, avec autant de silence et de mystère qu'ils en avait mis à la première inhumation, ils conduisirent ce gigantesque cercueil au milieu du fleuve, et en présence d'un prêtre et de quelques officiers choisis, ils précipitèrent ce corps glorieux dans les abîmes du Mississipi. « Monument digne de ses restes comme de sa renommée, » dit Prescott. Les Indiens, ne voyant plus le gouverneur au milieu de ses troupes, et s'étant convaincus qu'il n'était point enterré comme ils l'avaient supposé, firent demander aux Espagnols ce qu'était devenu leur général. Ceux-ci répondirent que « Dieu l'avait appelé à lui pour lui communiquer de grands desseins, et qu'il reviendrait pour les accomplir. »

VII

Immédiatement après la mort de Soto, Luis de Moscoso avait consulté les principaux officiers sur le parti à prendre. A l'unanimité, ils déclarèrent qu'il fallait renoncer au projet de la conquête, et gagner par terre le Mexique, dont ils ne se croyaient pas éloignés. L'armée se mit donc en route au commencement de juillet, et en suivant les bords de la rivière Rouge, remonta jusqu'au nord du Texas, sans se rendre compte qu'au lieu de s'en rapprocher, ils mettaient entre eux et le Mexique des espaces immenses. Ils en furent avertis par des Indiens. Moscoso revint alors sur ses pas pour regagner les rives du Mississipi, avec les débris de cette armée si brillante jadis, aujourd'hui sans chaussure, couverte de guenilles, de peaux de bête, de vêtements tressés avec des écorces d'arbres, et réduite à peine à trois cents hommes et quatre-vingts chevaux. L'étape de trois cents lieues, que ces malheureux

venaient de parcourir leur avait coûté plus de cent hommes morts de fatigue ou de faim, et parmi eux deux des plus vaillants, Andres de Vasconcellos et Nuno de Tobar. En retrouvant le Mississipi, les aventuriers reprirent courage et se mirent avec ardeur à construire les embarcations sur lesquelles ils devaient descendre le fleuve ; ce fut leur occupation de l'hiver et du printemps de l'année 1543, et au mois de juin ils s'embarquèrent.

Mais, en même temps qu'eux, les Indiens toujours coalisés sous le commandement de Guigaltanqui, se mirent à leur poursuite. La flotte indienne, au rapport de Garcilaso, était composée de mille canots portant vingt mille hommes qui, pendant dix-sept jours consécutifs, assaillirent de flèches, sans trève ni merci, les embarcations espagnoles, à qui il fut impossible d'aborder aucun point de ces larges rives pour s'approvisionner. Dans cette retraite périlleuse, les Espagnols perdirent une cinquantaine d'hommes, et au moment où ils furent délivrés de leurs ennemis, ils étaient presque sans défense, et leurs munitions à peu près épuisées. Le vingtième jour, ils se trouvèrent en vue de la mer. Moscoso, afin de donner un peu de repos à sa troupe et de ravitailler ses navires, débarqua à l'embouchure du fleuve sur une de ces îles vagabondes, un moment stationnaires, formées de troncs d'arbres et d'alluvions. Mais il vit bientôt sortir des joncs noyés sept pirogues indiennes montées par des Indiens noirs comme des Éthiopiens, dit Garcilaso, « soit qu'ils fussent peints, soit que ce fût leur couleur naturelle. » Moscoso,

craignant d'être de nouveau attaqué, mit à la voile le lendemain, en route pour le Mexique.

Après une longue traversée, un peu au hasard, hésitant sur quel point de cette longue série de côtes qui se déroulaient devant eux ils pouvaient aborder en sécurité, les Espagnols se décidèrent cependant à descendre sur un rivage qu'ils avaient calculé devoir appartenir au Mexique. Les Indiens, accourus au devant d'eux, les reçurent avec bienveillance, et, répondant en espagnol aux questions qu'on leur adressait, apprirent à ces malheureux qu'à quelques lieues à peine de l'endroit où ils étaient, se trouvait la petite ville de Panuco. Ils s'y rendirent en hâte.

Le vice-roi du Mexique, don Antonio de Mendoça, informé de leur arrivée, donna l'ordre qu'on les dirigeât sur Mexico, où ils furent reçus avec un chaleureux enthousiasme par des gens avides de connaître les moindres détails de cette épopée de quatre années de combats incessants, de misères profondes, et de luttes stériles. Quelques-uns de ces naufragés ne se dégoûtèrent pas de la vie d'aventures, et partirent immédiatement pour le Pérou, où les champs de bataille étaient encore ouverts. Pendant trois années consécutives, la flotte à laquelle de Soto avait donné rendez-vous à la baie de Pensacola avait exploré inutilement les côtes de la Floride et tout le littoral de l'Atlantique, sans rencontrer vestige de l'expédition, et ce fut dans une relâche à Vera Cruz que le chef de cette escadre apprit le sort de Ferdinand de Soto et de ses compagnons.

Il repartit aussitôt pour la Havane, afin d'apporter cette triste nouvelle à dona Isabel, qui regretta plus son glorieux et bien-aimé mari qu'elle ne fut affectée de sa ruine et de la chute de sa maison. Elle ne survécut que peu de temps à cette catastrophe.

VIII

Si stériles qu'eussent été pour les Espagnols les résultats des quatre expéditions tentées en Floride, celle de Soto, incomparablement la plus importante et la plus romanesque en même temps, ne pouvait pas être tout à fait sans influence sur l'avenir. L'illustre aventurier avait promené le pavillon espagnol sur une immense étendue de territoire dans l'Amérique du Nord. La Floride proprement dite, la Géorgie, la Caroline du Sud, l'Alabama, une portion du Tennessee, le Mississipi, l'Arkansas, la Louisiane, le Texas, tels sont les États actuels de l'Amérique du Nord qui se trouvent compris dans l'immense pays que parcourut de Soto et, après sa mort, Moscoso de Alverado avec les débris de son armée. Si, comme le dit Bancroft, la découverte d'un pays implique le droit de possession, l'Espagne fut en effet autorisée plus tard à revendiquer ses titres à la possession de

près de la moitié du continent de l'Amérique du Nord, que l'on continua, pendant longtemps encore, à désigner sous le nom général de Floride; nom que les Espagnols eurent même la prétention d'étendre jusqu'au Canada.

Seize années s'écoulèrent, cependant, après la mort de Soto, sans qu'aucune expédition ne fût dirigée sur la Floride, qui restait toujours comme une tentation et comme un piége offert aux esprits aventureux.

En 1559, dom Louis de Velasco, vice-roi de la Nouvelle-Espagne, comme on appelait alors le Mexique, reçut l'ordre de fonder un établissement en Floride. Il réunit tout ce qu'il put rencontrer d'hommes aguerris et acclimatés, et en donna le commandement à Tristan de Luna qui s'embarqua à Vera-Cruz et aborda à la baie de Pensacola, le 14 août 1559. L'expédition débuta sous de mauvais auspices. Six jours après son arrivée à Pensacola, la flotte fut détruite jusqu'au dernier navire par un furieux coup de vent, et Tristan de Luna, qui n'avait encore débarqué ni ses troupes ni son matériel, perdit la plus grande partie de ses approvisionnements et toucha le sol de la Floride en naufragé, dans un dénûment presque complet, sans provisions de bouche, sur une côte stérile et inconnue. Il fallut en quelque sorte conquérir le déjeuner du lendemain.

Le capitaine général expédia immédiatement un détachement de quatre cents hommes en reconnaissance dans l'intérieur du pays. Cette avant-garde

d'une armée d'affamés donna au hasard, tout droit devant elle, traversa d'abord des terres incultes, et, après trois jours de marche, rencontra un village indien nommé Nanipacua, débris d'une nation jadis puissante et qui faisait remonter sa ruine au temps de Soto. S'il en est ainsi, il faut convenir que seize années de paix auraient bien pu suffire à un peuple qui n'avait qu'à se laisser vivre et à laisser croître une génération d'adultes, pour reprendre le rang qu'elle avait perdu. C'est la preuve la plus frappante, et on en retrouve de nombreux exemples dans l'histoire de la décadence des tribus indiennes, c'est la preuve, dis-je, de la fragilité de leur organisation, de l'absence chez elles de tous liens sociaux. Les races indigènes de l'Amérique véritablement fortes, comme celles du Pérou et du Mexique, ont résisté plus longtemps; elles ont été écrasées non par une simple invasion, mais par une longue guerre, et les débris de ces races se sont perpétués en se fondant avec leurs vainqueurs, qu'ils dominent même après des siècles, au Mexique, par exemple.

Les habitants du village de Nanipacua firent un accueil bienveillant aux Espagnols, ce qui attestait leur faiblesse, car ils ne pouvaient avoir oublié les maux que leur avait fait subir de Soto. De Luna se dirigea immédiatement avec le reste de ses troupes sur ce village, qu'il appela Santa-Cruz de Nanipacua, où il put se refaire un peu; mais il se remit promptement en marche, se dirigeant au nord vers le pays de Coosa, et, après une course de cinquante jours à travers des marais, des forêts et des déserts, tant

de fois foulés déjà par les Européens, il arriva sur les frontières de l'Alabama, peuplée de nombreuses tribus, pour qui la présence des Espagnols n'était plus un spectacle nouveau. Les Indiens se souvenaient de Ferdinand de Soto; deux de ses compagnons avaient même vécu pendant plusieurs années au milieu d'eux. Les Coosas furent effrayés cependant du grand nombre des nouveaux venus, dont ils trouvèrent heureusement l'occasion d'occuper l'ardeur belliqueuse en leur offrant de s'allier à eux pour faire la guerre à une nation voisine. Les Espagnols acceptèrent, et Tristan de Luna mit à la disposition du cacique un corps de cinquante cavaliers et de cinquante fantassins, qui paraissent avoir pénétré jusqu'aux Natchitoches (dans le territoire actuel de la Louisiane) à la poursuite de l'ennemi. Luna, trouvant le pays de Coosa trop pauvre pour y demeurer, était revenu à Santa-Cruz de Nanipacua, où il avait donné rendez-vous au petit corps expéditionnaire, sans soupçonner que celui-ci aurait pénétré si avant dans les terres. Le commandant de ces braves aventuriers, qui avaient entrepris cette campagne à peu près comme on entreprend une partie de chasse, s'aperçut trop tard quels immenses espaces il avait mis entre lui et l'armée, à qui il n'était possible de faire parvenir des nouvelles qu'en expédiant au capitaine général douze de ses hommes, qui firent bravement ce long voyage en gens dévoués au salut commun. Tristan de Luna, croyant ce détachement perdu, quitta Santa-Cruz de Nanipacua pour se porter à cent vingt lieues de là, sur le terri-

toire actuel de l'Alabama. Mais il avait eu la précaution en partant de laisser pendue à une branche d'arbre une note dans laquelle il indiquait la route qu'il venait de prendre. Les douze aventuriers du détachement touchèrent à Santa-Cruz et de là rejoignirent le capitaine général, à qui ils rendirent compte des belles et riches contrées qu'ils avaient parcourues sur les rives du Mississipi, dans l'Arkansas et dans la Louisiane jusqu'aux Natchitoches, où leurs camarades partageaient avec l'armée des Coosas des terres fécondes, bien arrosées et couvertes de moissons luxuriantes. Au moment où ces messagers de bonnes nouvelles arrivèrent au camp, le désordre régnait parmi les chefs de l'armée. Les principaux officiers, découragés par le peu de ressources qu'offrait les pays qu'ils avaient visités jusqu'alors, demandaient à s'en retourner au Mexique et à abandonner une entreprise condamnée d'ailleurs par l'insuccès des expéditions précédentes. Il leur semblait voir sortir du fond de ces forêts épaisses et errer dans les déserts silencieux, les fantômes des compagnons de Ponce de Leon, de Ayllon, de Pamphilo de Narvaez, de Soto, montrant leurs visages pâlis par la souffrance, leurs corps saignants de blessures. Tristan de Luna invoquait, au contraire, ces grands souvenirs et ces grandes ombres pour accuser ses soldats de faiblesse, de lâcheté, et pour réveiller en leur cœur le sentiment du devoir chevaleresque et de l'honneur. Luna trouvait peu digne du courage espagnol de se laisser abattre par des difficultés, et soutenait que le pays n'était pas aussi

détestable que les mécontents le disaient. Enfin il était décidé à se diriger vers les contrées où avait pénétré le détachement allié des Coosas, lorsqu'un de ses aides de camp, nommé Juan Ceron, se mit à la tête d'une rébellion, arrêta son chef, et expédia l'ordre au détachement qui se trouvait aux Natchitoches, de rejoindre l'armée. Le vice-roi du Mexique, informé de ces événements, envoya Angel de Villafana pour prendre le commandement de l'expédition. Ce nouveau gouverneur n'apparut en Floride que pour en repartir aussitôt avec les troupes, y abandonnant de Luna et quelques aventuriers fidèles à sa fortune et qui ne voulaient pas renoncer à tenter quelque entreprise sur ce sol décidément fatal aux Espagnols. Bientôt après, Tristan de Luna reçut l'ordre de rentrer au Mexique; il obéit en subalterne qui n'avait ni le souffle, ni l'âme d'un aventurier d'épopée, et c'est à regret que j'ai dû clore la légende de la Floride par le récit de cette parodie des grands drames qui eurent pour héros les Ponce de Leon, et les Ferdinand de Soto! Tristan de Luna, était trop petit pour ce rôle et pour ce vaste théâtre où n'avaient monté encore que des personnages d'un trempe d'esprit robuste, qui commandaient et n'obéissaient point.

Une épopée qui tourne en parodie est une épopée close. Le sol de la Floride, d'ailleurs, était assez trempé de sang espagnol pour que l'Espagne se décidât à renoncer à cette conquête, qui semblait décidément impossible. De quelque temps, en effet, on n'entendit plus parler de la Floride, jusqu'au jour

où apparut sur les côtes orientales de l'Amérique un nouveau pavillon qui vint se planter aux rivages de la Caroline.

C'était le pavillon de la France.

Ce jour-là, l'Espagne se réveilla de sa léthargie.

LA CHRONIQUE DU CANADA

I

Cabot avait découvert Terre-Neuve (le 24 juin 1497). A partir de ce moment, l'attention du monde européen fut dirigée de ce côté. Les Anglais y eurent bientôt établi d'importantes pêcheries ; mais ils ne furent pas seuls à tirer parti des ressources qu'offraient ces contrées nouvelles. La France en demanda et en prit bientôt sa part.

En 1504, les marins de la Normandie et de la Bretagne se livraient déjà au commerce de la pêche sur le banc de Terre-Neuve. Nous n'étions pas trop en retard, on le voit, et la France a la gloire d'avoir signé du nom d'une de ses provinces un des coins de cette terre nouvelle, source de fortune : le cap Breton tire, en effet, son nom de la présence et du grand nombre de Bretons qui y avaient élu domicile de pêche.

Deux ans plus tard un Français, Denys, pêcheur de Honfleur, s'aventurait au delà de Terre-Neuve et pénétrait, dit-on, dans le golfe Saint-Laurent dont il dressa et rapporta la carte; ce qui enlèverait à Jacques Cartier l'honneur de cette découverte, en lui laissant celui de l'exploration et de la conquête définitive de la grande baie et du puissant fleuve qu'il baptisa. On ajoute qu'en 1508, un navigateur nommé Aubert avait amené en France des Naturels du Canada. Cinq ans après, le baron de Levy, devançant hardiment l'avenir, tenta ce que l'on dut appeler, alors, une folie et vint, à la tête de quelques aventuriers, s'établir dans une île située sous le 42e degré de latitude nord, qui fait aujourd'hui partie de la Nouvelle-Écosse, et que l'on nomme Sable Island (l'île de sable). Cette tentative ne fut pas heureuse; le nom actuel de l'île le laisse facilement croire. Le froid, les épreuves de l'imprévoyance, l'infécondité du sol, l'impuissance des moyens de colonisation, qui indiquaient chez le baron de Levy de la bonne volonté et des illusions excusables, formèrent un ensemble de causes défavorables à son entreprise. La plus grande partie de ses compagnons périt sur l'île désolée; le reste rentra en France, guéri vraisemblablement de toute pensée de colonisation et peu disposé à éveiller le goût, dans le public, de ces lointaines expéditions.

Tout grand effet peut avoir, on le sait, une fort mince cause. Cet essai avorté du baron de Levy fut la semence de glorieuses tentatives ultérieures. Rien ne se perd en ce monde; le progrès se nourrit de

chimères, d'illusions, d'insuccès; il est l'auteur de germes qui dorment à des profondeurs inconnues et se fécondent en attendant l'heure de l'éclosion. C'est pourquoi il ne faut rien dédaigner, rien repousser absolument dans l'ordre des faits et des idées, si minces que soient ces faits et ces idées.

L'oubli et le silence se firent bien vite autour de l'insuccès de Levy, et dix années s'écoulèrent avant que la France songeât à porter de nouveau ses regards au delà de l'horizon où nos pêcheurs continuaient à moissonner le champ de la mer.

On raconte que François Ier, assourdi des cris d'étonnement et d'admiration que poussaient les Espagnols et les Portugais au récit des découvertes qu'ils faisaient dans le Nouveau Monde, dit avec mauvaise humeur : « Les rois de Portugal et d'Espagne s'emparent du Nouveau Monde, sans me laisser ma part. Je voudrais bien voir le passage du testament d'Adam qui leur a légué l'Amérique. »

Ce fut comme un appel adressé à l'imagination et à l'ambition; à l'imagination, car la curiosité était éveillée par les merveilleux récits des explorateurs du Nouveau Monde, — à l'ambition, car on parlait de l'existence de trésors immenses. Ce double sentiment ne s'alluma dans le cœur d'aucun Français. L'homme qui se présenta à François Ier pour satisfaire sa double et légitime passion, fut un Florentin nommé Jean Verrazzani ou Verrazzano.

Une sigulière remarque à faire, c'est qu'aucune nation de l'Europe ne peut attribuer les premières grandes entreprises dont le Nouveau Monde a été le

théâtre, à ses propres enfants. Christophe Colomb, naviguant pour l'Espagne, était Italien; Jean Cabot, dont les exploits ne le cèdent qu'à ceux de Colomb, dit Bancroft, et qui fit plus que Colomb, peut-on ajouter, Jean Cabot, quoique découvrant pour le compte de l'Angleterre le continent de l'Amérique, était Italien; Verrazzani, le premier explorateur de l'Amérique pour la France était Italien; et combien d'autres exemples pourrions-nous encore citer!

Verrazzani écrivit, le 8 juillet 1524, de Dieppe où il était, à François Ier, pour lui annoncer son projet d'entreprendre l'expédition que le monarque rêvait (1).

Verrazzini ne se montrait ni trop ambitieux, ni trop exigeant. La gloire le tentait beaucoup plus que la richesse. En tout cas, il répondait au vœu chevaleresque qu'avait formé l'âme du roi; c'était assez.

(1) Cette lettre ne laisse pas de doute sur un premier voyage que Verrazzini avait déjà accompli, sans qu'on en eût parlé, que l'on a ignoré même longtemps.

I

Verrazzani partit des côtes d'Espagne pour faire voile vers l'Amérique, n'ayant pour entreprendre cette hardie expédition qu'un seul navire, *la Dauphine*, nom qu'il considérait comme étant d'un bon augure; ce qui ne l'empêcha pas d'être assailli par d'épouvantables tempêtes, « comme jamais marin n'en avait essuyées. » Après avoir été le jouet des flots pendant cinquante jours, il aborda la terre d'Amérique au 34e degré, « à la hauteur de la ville actuelle de Wilmington, dans la Caroline du Nord, » dit Bancroft qui puise son assertion dans la collection historique de New-York et dans le manuscrit qui se trouve dans la bibliothèque Strozziana à Florence. Selon d'autres chroniqueurs, Verrazzani vit le rivage américain au point où est bâtie aujourd'hui la ville de Savannah, dans la Georgie. Toujours est-il que le navigateur florentin put se flatter d'avoir abordé une terre où nul Européen ne s'était hasardé avant lui.

« Ne trouvant, dit Bancroft, aucun port propre au débarquement, » quoiqu'il eût poussé ses recherches jusqu'à cinquante lieues au sud, et plus loin même, puisqu'on prétend qu'il longea les côtes de la Floride, déjà rougie du sang des Espagnols, il se décida à remonter vers le nord et jeta l'ancre devant un rivage au sable fin, ayant en face de lui un pays plat. C'était la Caroline du Nord.

« L'étonnement, raconte l'illustre auteur de l'*Histoire des États-Unis*, fut égal chez les étrangers et les Naturels, hommes doux et faibles, » qui accueillirent avec bienveillance les nouveaux venus dont la présence ne leur inspirait encore ni crainte ni défiance. Verrazzani continua de remonter vers le nord, et à mesure qu'il avançait, le pays devenait plus attrayant; « l'imagination ne pouvait rien concevoir de plus enchanteur que ces champs et ces forêts. Les bosquets embaumés répandaient leurs parfums au delà du rivage et faisaient pressentir les épices de l'Orient. » L'opinion dominante du temps régnait parmi les hommes de l'équipage : dans leur esprit la couleur de la terre était un indice qu'elle renfermait de l'or en abondance. Les sauvages se montrèrent plus humains que leurs hôtes. Un matelot qui était tombé à la mer, fut rappelé à la vie par les soins des Naturels, tandis que les voyageurs emmenèrent une mère et son enfant et tentèrent d'enlever une jeune femme. De telles actions n'étaient-elles pas plutôt inspirées, l'une par le désir de satisfaire quelque passion vulgaire, l'autre par un sentiment de curiosité bien excusable à la vue de ce spectacle

nouveau : des Indiens dont « la couleur rougeâtre rappelait le teint des Sarrasins, » vêtus de peau et la tête ornée de plumes ?

Il n'est pas douteux que Verrazzani ne soit entré dans la baie de New-York, à juger par la description qu'il donne des terres qui limitaient l'horizon de cette baie dont il vante la commodité et l'étendue; ces terres étaient les collines du New-Jersey, dans lesquelles les yeux avides des navigateurs croyaient apercevoir des richesses minérales. Puis il longea la côte de la Nouvelle-Angleterre, et jeta l'ancre dans le port de Newport (État du Rhode Island), où il séjourna pendant quinze jours. Les Naturels étaient « les gens les plus doux qu'il eût encore rencontrés; généreux et bienveillants, et si simples qu'on ne put leur faire comprendre l'usage des instruments de fer, qu'ils n'exprimèrent aucun désir de posséder. »

Il n'en fut pas de même des peuplades qu'il rencontra sur les côtes de la Nouvelle-Écosse ; celles-là se montrèrent hostiles, jalouses, défiantes ; elles connaissaient l'usage du fer, et en échange des produits de leur sol, les habitants de cette contrée, où la France prenait date à ce moment, demandaient des armes, des couteaux et des épées. « Il est à supposer, dit à ce propos Bancroft, que les Indiens avaient été enlevés de cette côte comme esclaves et que ses habitants étaient devenus assez prévoyants pour se défier des Européens. »

Tout est mystère dans cette légende des premières découvertes; tout y est chaos, contradiction. On veut toujours laisser à un seul homme la gloire de

cette création d'un second monde; et au fur et à mesure que les pionniers de la mer abordent des rivages déserts, on y trouve des traces du passage des hommes civilisés, sans qu'il soit possible d'assigner une date à ces visites.

Verrazzani revint en France au mois de juillet (1524). « Le récit de son voyage écrit par lui-même est la plus ancienne description que l'on possède des côtes des États-Unis. Il contribua à faire mieux connaître cette contrée et donna à la France, sous prétexte de découverte, des prétentions sur un immense territoire. » Il faut avouer que le *prétexte* était au moins plausible.

Verrazzani s'embarqua en 1525 pour une seconde expédition dont il ne revint jamais. Tout est incertitude sur ce nouveau voyage du Florentin, et cette incertitude sied au caractère légendaire de cette promenade sans but sur les immenses déserts de l'Océan. On voit l'image de la France planer du haut de ce navire, *la Dauphine*, sur ces contrées désertes, s'asseoir un instant sur ces rivages hospitaliers, puis passer sans plus laisser de traces que si c'était une ombre.

Les historiens ignorent même si Verrazzani entreprit son second voyage pour le compte de la France vaincue à Pavie, ou pour le compte de l'Angleterre. Les ténèbres du mystère s'épaississent dans cette nuit de l'histoire, jusqu'à permettre de tout supposer, même l'ingratitude chez un homme. Des chroniqueurs affirment que Verrazzani revint si bien de son voyage de 1525, qu'il en entreprit un troisième en

1527, sous le patronage d'Henri VIII, à qui il avait offert la carte d'Amérique.

Quand les vapeurs de la légende enveloppent les premiers pas d'un homme, elles lui font un voile perpétuel derrière lequel il faut toujours le chercher, sans atteindre la vérité, mais en cotoyant la poésie, l'hypothèse.

Verrazzani revint-il ou ne revint-il pas de son second voyage? Abandonna-t-il pour le service de l'Angleterre la gloire du roi artiste qui avait appelé à sa cour ses compatriotes Benvenuto Cellini et Leonard de Vinci? Verrazzani entreprit-il cette troisième expédition qu'affirme Hakluyt? Autant de mystères.

S'il ne revint pas de ces lointains et inconnus parages, quel sort fut le sien? Autre mystère.

Les uns le font mourir dans une rencontre avec les sauvages, sans que l'on assigne un lieu à cette rencontre fatale. « La tradition généralement répandue, » dit Bancroft en résumant beaucoup d'opinions qui ont cours sur le compte de l'illustre Florentin, « est qu'il mourut sur mer dans une expédition dont on n'a jamais connu l'issue. » Aux yeux de l'écrivain que je viens de citer, c'est là une rumeur, rien qu'une rumeur, qu'aucun témoignage ne justifie et qui fut mise en avant, dit-il, « par un historien peu circonspect. »

Nous sommes en pleine légende; le voile de ténèbres est épais; nul regard ne distingue et ne peut noter les mouvements de l'ombre qui s'agite derrière cet amas de vapeurs.

Verrazzani n'est point mort en mer, selon d'autres; il a quitté la scène du monde dans toute sa gloire, emportant au fond de la retraite l'honneur de n'avoir point voulu servir un autre maître que celui de qui il reçut l'hospitalité. Tant mieux pour sa mémoire! Sur l'affirmation d'Annibale Caro, tandis qu'on le croyait enseveli dans le grand suaire de l'Océan, on le pouvait voir à Rome, en 1537, se reposant des fatigues de sa vie de marin, au milieu des délices d'une vie tranquille s'écoulant dans la société des gens de lettres et des artistes. Annibale Caro a-t-il raison?

Laissons subsister ce doute qui enveloppe la fin de Verrazzani; souhaitons que la tradition ne reçoive aucun rayon de lumière. Le mystère de la légende sied à cette ombre du grand navigateur et répond au rôle passager de la France dans ces découvertes effacées un moment de son histoire.

Il en reste, néanmoins, ce point important à consigner, c'est qu'il relie le premier voyage de Verrazzani, à supposer que ce voyage n'ait pas été l'unique, à la chronique du Canada, dont il visita les côtes.

III

Dix années se sont écoulées, malheureuses pour la France, épuisée par la lutte formidable de François Ier et de Charles-Quint. Ce n'est pas la place de retracer ces pages douloureuses; mais nous les rappelons parce qu'elles projettent leur ombre sur les entreprises maritimes de ce temps.

Cependant l'industrie des pêcheurs normands et bretons ne s'était point ralentie pendant ces années d'épreuves; et il n'y avait pas eu d'interruption dans les voyages à Terre-Neuve. C'est ce qui semble résulter d'une lettre adressée à Henri VIII par un capitaine anglais qui signale la présence à Saint-Jean de Terre-Neuve de douze navires normands et d'un bâtiment breton.

François Ier semblait avoir oublié ou vouloir négliger les avantages glorieux qu'il pouvait tirer de l'exploration du Nouveau Monde.

Chabot de Brion, en sa qualité de grand-amiral et « vu que les choses de la mer le concernaient, » poussa

le roi à encourager de nouveau des expéditions lointaines. « Par sa charge, dit Bancroft, il avait des « rapports avec les pêcheurs sur lesquels il exerçait « quelques petites exactions à son profit personnel. »

Ce jugement sur Chabot n'est pas trop hardi. Il avait été le camarade de jeunesse et le favori de François Ier. « J'ay ouy dire à une honneste dasme « de la cour de ce temps là, écrit Brantôme, que « le roy estant encor comte, avoit trois favoris qu'il « aymoit fort, qui estoient M. de Montmorency (qu'on « appeloit lors à la cour le camus de Montmo- « rency), Brion et Monchenu. Un jour estans en « leurs goguettes et gaudisseries, et parlant du « monde et des affaires de la cour et de la France, « et du roy Louys XII, ils vindrent à dire audict « comte, quand il seroit roy (leur tardant bien que « le roy Louys ne fust desjà mort, ainsy que font « tous ceux qui aspirent à la grandeur, à l'estat et « dignité d'un autre), quels estats il leur donneroit à « tous trois ; le roy les remist à leurs souhaits. M. de « Montmorency dit qu'il voudroit un jour fort estre « connestable de France. Brion dit qu'il voudroit « estre admiral de France, et Monchenu premier « maistre d'hostel de sa maison. Selon le souhait « faict, au bout de quelque temps, le roy les pour- « veut tous trois et les appoints à desdicts estats. »

Tout brave capitaine qu'il fût, Chabot de Brion ne laissa pas que de se repaître de nombreuses concussions, que les historiens ne définissent pas toutes, mais dans le nombre desquelles pouvaient bien figurer les « petites exactions » sur les pêcheurs de

Terre-Neuve, dont parle Bancroft. « J'ay ouy dire, » ajoute plus loin Brantôme, « que le roy fust très « mal content de luy, et depuis ne luy monstra en si « grande faveur qu'auparavant. Si bien que, quelque « temps après, prenant pied sur quelques concus- « sions qu'on luy rapporta avoir faict en son gou- « vernement de Bourgoyngne, il le fit constituer « prisonnier et commanda luy faire son procès et le « juger sur la sellette, comme le plus vil prisonnier « de la Tournelle. Mais le roy luy fit grace et luy « remit la vie. Dont et despuis le pauvre honteux ne « proffita de son corps; car des lors son poux luy « arresta et cessa tout à coup par telle vehemence « de peur, qu'oncques puis il ne peut les recouvrer, « ny jamais peut être trouvé par quelque grand et « esprit medecin qui fust. Et puis au bout de quel- « que temps il mourut. »

Intérêt, amour de profits personnels à tirer des nouvelles découvertes, ou sentiment de la gloire qui en jaillirait sur le règne de son roi, Chabot n'insista pas moins vivement auprès de François Ier pour qu'il ordonnât la reprise de ces grands voyages interrompus.

Chabot jeta les yeux pour cette expédition sur Jacques Cartier, de Saint-Malo, marin expert et qui s'était formé dès l'enfance à l'école des pêcheurs de Terre-Neuve. Jacques Cartier avait trente ans à cette époque, étant né le 31 décembre 1494, l'année même, observe M. E. Charton (1), où Christophe Colomb dé-

(1) Dans son excellent ouvrage : *Voyageurs anciens et modernes.*

couvrait la Jamaïque. Qu'était sa famille? On l'ignore : il est l'artisan de sa propre gloire; c'est un de ces enfants de génie qui se perdent dans la foule ou qui s'élèvent au sommet de la fortune avec les circonstances; peu importe son entourage, il n'a rien eu à en attendre, sinon probablement cette éducation de l'expérience que son père lui aura donnée en le jetant très jeune dans les bras de l'Océan. On peut donc appliquer à Jacques Cartier ce mot d'un soldat moderne, enfant de ses œuvres et parvenu au sommet de la fortune. « Je suis un aïeux, » répondit ce noble de la veille à qui l'on avait eu le mauvais goût de reprocher l'obscurité de son extraction. Jacques Cartier fut probablement, lui aussi, « un aïeux. »

Le jeune marin partit de Saint-Malo le 20 avril 1534, avec deux navires chacun de 60 tonneaux et 60 hommes d'équipage. Avant de quitter Saint-Malo, les équipages furent passés en revue par Charles de Mony, seigneur de la Meilleray, vice-amiral de France. Le 10 mai, après une navigation des plus heureuses, il arrivait en vue de Terre-Neuve. Que se promettait-il? Rien que de trouver cet éternel passage du Cathay, ce rêve de tous les siècles!

Le premier point où il releva la terre fut le cap *Bona Vista*, au 28e degré et demi de latitude et de longitude; mais à cause de la grande quantité de glace qui était le long de cette terre, il fut obligé de redescendre vers le Sud et d'attendre que la saison lui permît de reprendre sa route vers le nord, avec l'espoir de rencontrer le fameux passage au nord-ouest. Il fait mieux peut-être; il fait le tour de ce

prétendu continent de Terre-Neuve et démontre que c'est une île.

En descendant au sud, il traversa le golfe Saint-Laurent à peine observé; étant sous la préoccupation de son rêve, il entra dans une baie « où le pays, » dit Cartier dans sa relation, « est plus chaud que n'est l'Espagne, et le plus beau qu'il est possible de voir, tout végétal et uni, et il n'y a lieu si petit où il n'y ait des arbres... Nous appelâmes ce golfe, *golfe de la Chaleur*. » Le nom de baie des Chaleurs lui est resté, malgré l'observation d'un des historiens de la *Nouvelle France*, Lescarbot qui dit : « L'auteur s'est équivoqué; on a voulu faire une règle perpétuelle d'un accident de chaleur, car le golfe, étant au 48e degré et demi, ne peut être si chaud mêmement en ce pays là. »

Jacques Cartier s'étant convaincu que le golfe de la Chaleur n'ouvrait aucun passage sur la Chine, l'abandonna « le dimanche douzième de juillet pour découvrir au delà de ce golfe. » Il longea la côte jusqu'à la petite baie de Gaspé, au nord de la précédente, et y séjourna, si bien accueilli par les habitants qu'il crut devoir prendre possession du pays au nom de son souverain.

« Le premier jour d'août, dit Jacques Cartier dans sa relation, nous fîmes faire une croix haute de 30 pieds, qui fut faite en la présence de ceux-ci, sur la pointe de l'entrée de ce port, au milieu de laquelle nous mîmes un écusson relevé avec trois fleurs de lis; et dessus était écrit, entaillé dans du bois : VIVE LE ROI DE FRANCE. Après, nous la plantâmes en leur pré-

sence sur ladite pointe, et ils la regardaient fort tant lorsqu'on la faisait que lorsqu'on la plantait. Et l'ayant élevée en haut, nous nous agenouillions tous, ayant les mains jointes, l'adorant à leur vue et leur faisions signe, regardant et montrant le ciel, que de celle-ci dépendait notre rédemption, de laquelle chose ils s'émerveillèrent beaucoup, se tournant entre eux, puis regardant cette croix. »

Il ne paraît pas que ceci ait été du goût de tous les sauvages, car il en arriva un assez grand nombre qui entourèrent les navires de Jacques Cartier, n'osant pas s'en approcher. « Leur capitaine, qui était là avec ses trois fils et un sien frère, fit une longue harangue, montrant cette croix, et en faisant le signe avec ses deux doigts; puis il montrait toute la terre des environs, comme s'il eût voulu dire qu'elle était toute à lui et que nous n'y devions planter aucune chose sans son congé. » Grâce à quelques petits cadeaux, les sauvages s'apprivoisèrent, puis se rapprochèrent; un peu par force, le capitaine monta à bord, et permit qu'on emmenât deux de ses fils, après qu'on lui eut fait comprendre que la croix n'était là que comme une marque pour indiquer l'entrée du port où les Français se proposaient de revenir, et ils s'engagèrent à ne pas retirer le signe de la rédemption de la prise de possession (1). »

(1) On raconte que quelque temps avant l'arrivée de Cartier dans cette baie, un navire espagnol y avait fait naufrage et que cinq ou six matelots avaient échappé à la fureur des vagues. En voyant arriver les bâtiments de Cartier, ils accoururent sur

En quittant la baie de Gaspé, Jacques Cartier découvrit la grande rivière canadienne, reprit la route de France, et rentra à Saint-Malo le 5 septembre, après un voyage de quatre mois et demi. Jacques Cartier termina la relation de ces importantes explorations, en disant modestement : « Voilà tout ce que nous avons découvert. »

Eh bien ! n'était-ce pas beaucoup, d'avoir constaté, si j'osais dire, l'identité de Terre-Neuve ? d'avoir pris pied dans ce golfe qu'il devait parcourir bientôt pour ouvrir à la France les portes de ce puissant empire qu'elle n'a point conservé? Et quelle récompense Jacques Cartier a-t-il recueillie de la postérité? Son nom qu'il avait modestement donné à un coin de cette grande île explorée par lui, a été effacé de la carte. Le port de *Jacques Cartier* s'appelle aujourd'hui *Baie de Shecatica!*

le rivage; les Français leur ayant demandé le nom du pays où ils se trouvaient, les Espagnols, croyant qu'on sollicitait d'eux des provisions, répondirent : « *Aca nada* » (il n'y a rien), les Français comprirent que le pays s'appelait Canada, et le nom lui en est resté. (Gayarri, *Histoire de la Louisiane.*)

IV

« La France, dit Bancroft, qui n'hésitait pas à lutter pour assurer sa prépondérance contre les forces coalisées de l'Autriche et de l'Espagne, pouvait-elle renoncer à poursuivre une entreprise si heureusement commencée? » Les faits sont là pour répondre. Il n'y eut pas lieu, vraisemblablement, de faire jouer de grands ressorts et de mettre en avant de bien grandes influences pour que François Ier conçût un noble orgueil des résultats acquis par le navigateur malouin. La promptitude avec laquelle il ordonna une seconde expédition prouve la spontanéité de sa résolution. « Sur le récit que Cartier fit de son voyage, dit P. Levot, le roi ordonna d'armer et d'équiper pour quinze mois trois navires dont il lui confia le commandement, par une commission datée du 30 octobre 1534. (Cartier était rentré à Saint-Malo le 5 septembre). Cette fois il joignit au titre de capitaine, celui de pilote du roi. »

Le plus fort de ces navires, *la Grande Hermine*,

jaugeait de 100 à 120 tonneaux; le second, *la Petite Hermine*, en jaugeait 60, et le troisième, *l'Émérillon*, 40. Jacques Cartier montait *la Grande Hermine*.

La première expédition du capitaine malouin avait eu assez de retentissement et jetait assez de gloire sur ces chevaliers errants de l'Océan, pour que la noblesse française, qui n'était pas sur les champs de bataille, se fît honneur de se jeter dans les aventures du Nouveau Monde. En effet, parmi les compagnons de Jacques Cartier, à ce second voyage, on comptait nombre de gentilshommes. « Le dimanche, jour et fête de Pentecôte, seizième de mai, audit an 1535, dit Jacques Cartier, du commandement du capitaine et bon vouloir de tous, chacun se confessa, et nous reçûmes tous ensemble notre Créateur en l'église cathédrale audit Saint-Malo. Après lequel avoir reçu, nous fûmes nous présenter au chœur de ladite église, devant le révérend père en Dieu M. de Saint-Malo (l'évêque François Botrier), lequel en son état épiscopal, nous donna sa bénédiction. »

La pensée religieuse, on ne l'ignore pas, exerçait une grande influence sur l'esprit des navigateurs du xve et du xvie siècles. On en peut voir une nouvelle preuve dans la lettre suivante, adressée par Jacques Cartier au roi François Ier et qui se trouve, dit M. E. Charton, en tête de la relation du second voyage (édition de 1545). « Je regarde le soleil, qui chaque jour se lève à l'orient et se recouche à l'occident, faisant le tour et circuit de la terre, donnant lumière et chaleur à tout le monde en vingt-quatre heures, qui est un jour naturel. A l'exemple de quoi,

je pense, en mon simple entendement, et sans autre raison y alléguer, qu'il plut à Dieu, par sa divine bonté, que toutes humaines créatures étantes et habitantes sur le globe de la terre, ainsi qu'elles ont vue et connaissance du soleil, aient eu et aient pour le temps à venir connaissance et créance de notre sainte foi. Car, premièrement, icelle notre très sainte foi a été semée et plantée en la Terre-Sainte, qui est en l'Asie, à l'orient de notre Europe; et, depuis, par succession de temps, apportée et divulguée jusques à nous, et, finalement, à l'occident de notre dite Europe, à l'exemple dudit soleil, portant sa clarté et chaleur d'orient en occident. » Soit dit comme trait caractérisant le siècle.

La flottille commandée par Jacques Cartier mit à la voile le 19 mai 1535. Séparés par les tempêtes, les navires se rejoignirent le 15 juillet dans la baie des Châteaux au nord-est de Terre-Neuve sur le détroit de Bellile. Les navigateurs portèrent alors dans l'ouest, longèrent la côte du Labrador, et donnèrent le nom de Saint-Laurent en l'honneur de ce saint, à ce que Jacques Cartier crut être une baie et qui n'était, paraît-il, que l'embouchure de la rivière Saint-Jean. Plus tard ce nom fut donné au beau golfe dans lequel le « pilote du roi » venait d'entrer, qu'il avait traversé une première fois et qui allait devenir le champ d'opération de sa seconde expédition.

Le 15 août, il porta sur une île qu'il nomma l'Assomption, et que l'on appelle aujourd'hui Anticosti, longue de 45 lieues et large de 12 dans sa plus grande

étendue, située à l'extrémité occidentale du golfe, et à l'entrée du fleuve Saint-Laurent (1). « Cette grande île offre des terres cultivables. Il ne s'y trouve cependant que cinq habitations, deux phares, élevés aux deux extrémités pour éclairer la navigation, deux dépôts munis de provisions en cas de naufrages, et un établissement permanent de chasse et de pêche.»

Le grand fleuve n'avait point encore apparu aux yeux de Jacques Cartier; il n'en connaissait l'existence que sur l'affirmation des sauvages qui lui en parlaient, en le désignant sous le nom d'Hochelaga; « il allait si long, disaient-ils, que jamais homme n'avait été au bout, à ce qu'ils eussent ouï. » Jacques Cartier, avant de pénétrer dans l'Hochelaga retourna au point qu'il avait appelé la baie Saint-Laurent, pour s'assurer s'il n'y trouverait pas le passage au nord qu'il était si préoccupé de découvrir. Les fleuves, les golfes, les baies, les continents n'étaient rien pour lui; ce qu'il voulait, ce qu'il ambitionnait, c'était le passage du Cathay. Il revint ensuite à l'entrée de l'Hochelaga et y constata l'existence d'un groupe d'îles dont la plus importante est l'île d'Orléans, comme on l'appelle encore aujourd'hui, et qui avait été, d'abord, baptisée par Cartier l'île de Bacchus. La poésie avait eu le pas, un moment, dans l'esprit du navigateur, sur la politique ou sur la flatterie. « Étant en ladite île, nous la trouvâmes pleine de beaux arbres, comme chênes, ormes, pins, cèdres et autres bois de la sorte des nôtres, et

(1) Taché, *Esquisse du Canada.*

pareillement nous y trouvâmes force vignes, ce que nous avions vu par ci-devant en toute la terre. Et pour cela nous la nommâmes l'île de Bacchus (1). »

Les sauvages qui accompagnaient Jacques Cartier, et qu'il avait ramenés avec lui de son premier voyage, lui servirent d'interprètes et de traits d'union auprès des Indiens qui entourèrent les navires. « Le lendemain, lit-on dans la relation, le seigneur de Canada, nommé Donnaconna en nom, et appelé comme seigneur *Agouhanna*, vint avec douze barques, accompagné de plusieurs gens, devant nos navires, puis il en fit retirer en arrière dix, et vint seulement avec deux à bord desdits navires, accompagné de seize hommes. Et commença, ledit Agouhanna, par le travers du plus petit de nos navires à faire une prédication et prêchement à leur mode, en agitant son corps et ses membres d'une merveilleuse sorte, ce qui est une cérémonie de joie et assurance. Et lorsqu'il fut arrivé à la nef générale où étaient lesdits Taiguragni et Domogaya (les deux sauvages interprètes) ledit seigneur parla à eux et eux à lui. Et ils commencèrent à lui conter ce qu'ils avaient vu en France et le bon traitement qui leur avait été fait, de quoi fut ledit seigneur fort joyeux et pria le capitaine de lui bailler ses bras pour les baiser et accoler, ce qui est leur mode de faire chère en ladite terre. »

Ces grandes démonstrations d'amitié n'empêchèrent pas que Donnaconna ne voulut détourner Jac-

(1) Relation du deuxième voyage.

ques Cartier du désir naturel qu'avait celui-ci de pousser jusqu'au village d'Hochelaga, sa capitale, opposant à toutes les objections du *Seigneur de Canada*, « qu'il avait commandement du roi son maître d'aller au plus avant qu'il lui serait possible. »

Ces raisons ne parurent pas convaincre Donnaconna ; il avait gagné à sa cause les deux sauvages interprètes chez qui la senteur du pays avait ravivé les instincts de haine contre les Européens. Ils étaient on ne peut plus disposés à trahir leurs bienfaiteurs. Ne pouvant par le raisonnement convaincre Jacques Cartier de ne point aller à Hochelaga, il eut recours à des ruses à l'aide desquelles il espérait bien l'intimider. Nous ne pouvons mieux faire que d'emprunter à la Relation le récit de ce petit épisode.

« Ils firent habiller trois hommes en la façon de trois diables, lesquels étaient vêtus de peaux de chiens noirs et blancs, et avaient des cornes aussi longues que le bras, étaient peints par le visage de noir comme charbon et ils les firent mettre dans une barque à notre insu ; puis ils vinrent avec leur bande, comme ils avaient coutume, près de nos navires et se tinrent dans le bois sans apparaître, environ deux heures, attendant que l'heure de la marée fût venue pour l'arrivée à ladite barque ; à laquelle heure ils partirent tous et se présentèrent devant nosdits navires sans s'approcher, ainsi qu'ils avaient l'habitude de faire, et Tairugagni commença à saluer le capitaine qui lui demanda s'il voulait

avoir les bateaux, à quoi lui répondit ledit Tairugagni que non pour l'heure, mais que tantôt il entrerait dans lesdits navires; et incontinent arriva ladite barque où étaient lesdits trois hommes paraissant être trois diables, ayant de grandes cornes sur leur tête, et celui du milieu faisait, en venant, un merveilleux sermon, et ils passèrent le long de nos navires avec leurdite barque, sans aucunement tourner leur vue vers nous et allèrent asséner et donner en terre avec leurdite barque.

« Et tout incontinent ledit Donnaconna et ses gens prirent ladite barque et lesdits hommes qui s'étaient laissés choir au fond de celle-ci comme gens morts, et ils portèrent le tout ensemble dans le bois qui était distant desdits navires d'un jet de pierre et il ne demeura pas une seule personne que tous ne se retirassent dedans ledit bois.

« Et eux étant retirés, commencèrent une prédication et prêchement que nous oyions de nos navires et qui dura environ une demi-heure, après laquelle lesdits Taiguragni et Domagaya sortirent dudit bois, marchant vers nous, ayant les mains jointes et leurs chapeaux sous leur coude, faisant une grande admiration. Et commença ledit Taiguragni à dire et à proférer par trois fois ;

— « Jésus! Jésus! Jésus! levant les yeux vers le ciel. Puis Domagaya commença à dire :

— « Jésus, Maria, Jacques Cartier! regardant le ciel comme l'autre.

« Et le capitaine voyant leurs mines et cérémonies, commença à leur demander ce qu'il y avait et ce qui

était survenu de nouveau ; lesquels répondirent qu'il y avait de piteuses nouvelles en disant :

— « *Nenni est-il bon !* (c'est à dire qu'elles ne sont pas bonnes.)

« Et le capitaine leur demanda derechef ce que c'était. Et ils lui dirent que leur dieu nommé Cudouagny avait parlé à Hochelaga et que les trois hommes devant dits étaient venus de par lui leur annoncer les nouvelles et qu'il y avait tant de glace et neige qu'ils mourraient tous ; desquelles paroles nous nous prîmes tous à rire et à leur dire que Cudouagny n'était qu'un sot et qu'il ne savait ce qu'il disait et qu'ils le disent à ses messagers et que Jésus les garderait bien de foi s'ils lui voulaient croire. Et lors ledit Taiguragni et son compagnon demandèrent audit capitaine s'il avait parlé à Jésus. Et il répondit que des prêtres lui avaient parlé et qu'il ferait beau temps. De quoi ils remercièrent fort ledit capitaine et ils s'en retournèrent dedans le bois dire les nouvelles aux autres, lesquels à l'instant sortirent dudit bois, feignant d'être joyeux desdites paroles. Et pour montrer qu'ils en étaient joyeux, tout mécontents qu'ils fussent devant les navires, ils commençèrent d'une commune voix à faire trois cris et hurlements qui est leur signe de joie, et ils se prirent à danser et à chanter comme ils avaient coutume. Mais par résolution lesdits Taiguragni et Domagaya dirent audit capitaine que ledit Donnaconna ne voulait point que nul d'eux allât à Hochelaga avec lui s'il ne baillait un otage qui demeurât à terre avec ledit Donnaconna. A quoi le capitaine

leur répondit que s'ils n'étaient décidés à y aller de bon courage, ils se retirassent, mais que pour eux il ne laisserait pas de mettre peine à y aller. »

Et, en effet, Jacques Cartier y alla, comme on pense bien, bravant les refus et les diableries de Donnaconna. L'admiration de Jacques Cartier ne fut pas médiocre en remontant cet admirable fleuve, navigable pour les plus grands vaisseaux jusqu'à 150 lieues de son embouchure, c'est à dire jusqu'à Québec, et jusqu'à 60 lieues plus haut, c'est à dire jusqu'à Montréal, pour les bâtiments de 600 tonneaux, et que sillonnent dans tous les sens des navires de 200 à 300 tonneaux! A partir de Québec jusqu'à son embouchure, le Saint-Laurent affecte les allures d'une mer bien plus que d'un fleuve; les marées, qui se font sentir à 30 lieues au dessus de Québec, y atteignent une élévation de 12 pieds en moyenne (1).

Jacques Cartier n'eut pas à se repentir d'avoir bravé les menaces du dieu Cudouagny, car, en arrivant à Pochelaga, « se rendirent au devant de nous, dit-il, plus de mille personnes, tant hommes que femmes et enfants, lesquels nous firent aussi bon accueil que jamais père fit à enfant, menant une joie merveilleuse. » Les danses, les cris, les cadeaux échangés remplirent la journée, et, pendant la nuit, « ce peuple demeura sur le bord dudit fleuve au plus près desdites barques, faisant encore plusieurs feux et danses en disant à toutes heures : « *Aguiayé!* » qui est leur dire de salut et de joie. »

(1) Taché, *ut supra*.

La ville « toute ronde et close de bois à trois rangs en façon d'une pyramide croisée par le haut (1), » était située au pied d'une colline, « de dessus laquelle on voit fort loin (2). » Tout autour, le pays parut aux voyageurs le plus beau du monde. Cartier gravit la colline et, arrivé au sommet, il fut frappé d'admiration à la vue des forêts, des montagnes, des cours d'eau qui se développaient au loin. « Son imagination, dit Bancroft, entrevit dans cette petite ville la future métropole du commerce extérieur et la capitale d'une riche province. » Il nomma la colline Mont-Royal (aujourd'hui Montréal). Le temps a justifié les prévisions et les rêves de l'illustre navigateur.

Cartier, pendant le séjour qu'il fit à terre, obtint, non pas toujours avec bonne grâce, mais il obtint des Indiens les renseignements les plus précieux sur les pays limitrophes du Canada et qui forment aujourd'hui l'État du Maine dans la Nouvelle Angleterre et celui du New-York. A la fin de l'automne, il rejoignit ses navires qu'il avait laissés à la rivière Sainte-Croix (aujourd'hui la rivière Saint-Charles), où ses équipages avaient élevé devant les navires un fort « tout clos de grosses pièces de bois plantées debout, joignant les unes aux autres, et tout alentour garni d'artillerie, et bien en ordre pour se défendre contre le pays. » La précaution ne paraissait pas avoir été inutile. Le séjour de Jacques Cartier et de

(1) Narration du deuxième voyage.
(2) Idem.

ses compagnons sur les rives du Saint-Laurent fut un mélange de démonstrations d'amitié et de piéges de la part des Indiens; aussi, Cartier prit-il la précaution, sur certains indices d'hostilité, « de renforcer le fort tout alentour de gros fossés, larges et profonds, avec porte à pont-levis, » ce que voyant les Indiens tendirent aux Français toutes sortes d'embûches pour les attirer au dehors.

L'hiver de 1535 fut des plus rudes; les aventuriers étaient entourés de glace et de neige, sans compter qu'une affreuse épidémie, le scorbut, inconnu encore aux navigateurs, vint fondre sur eux, et jeter l'épouvante dans leurs rangs. « Ladite maladie fut tellement dans nos navires, rapporte la relation, qu'à la mi-février, de cent dix hommes que nous étions il n'y en avait pas dix sains, tellement que l'un ne pouvait secourir l'autre, ce qui était chose piteuse à voir, considéré le lieu où nous étions. »

Huit hommes avaient déjà succombé, cinquante étaient à la veille de mourir. Les Indiens, qui le savaient, ne voyant plus « que peu de gens debout, » rôdaient aux environs du fort, et guettaient évidemment le moment de prendre leur revanche de la contrainte qu'ils avaient subie. A défaut de médications contre une telle épidémie, Cartier en appela aux prières et à l'intervention divine; il fit « porter une image en ressemblance de la Vierge Marie contre un arbre, distant de notre fort d'un trait d'arc, au travers des neiges et glaces, et il ordonna que le dimanche suivant l'on dirait la messe audit lieu, et que tous ceux qui pourraient chanter, tant sains que

malades, iraient à la procession chantant les sept psaumes de David, avec la litanie, en priant ladite Vierge qu'il lui plût prier son cher enfant qu'il eût pitié de nous. Et ladite messe dite et chantée devant ladite image, le capitaine se fit pèlerin à Notre-Dame, qui se fait prier à Roquemadou (1), promettant d'y aller, si Dieu lui faisait la grâce de retourner en France. »

En attendant que ces prières et ces vœux fussent exaucés, la maladie allait croissant. Bientôt, il n'y eut pas sur l'un des navires un seul homme en état de descendre à terre pour chercher à boire aux autres. Les morts étaient inhumés sous la neige, faute de pouvoir creuser la terre, « tant nous étions faibles et avions peu de puissance, » dit la narration. Cette situation pouvait compromettre la sécurité des aventuriers auprès des Indiens. Aussi fallut-il avoir recours à la ruse pour leur cacher ces extrémités. « Lorsqu'ils venaient près de notre fort, notre capitaine, que Dieu a toujours conservé debout, s'avance au devant d'eux avec deux ou trois hommes, tant sains que malades, qu'il faisait sortir après lui ; et, lorsqu'il les voyait hors du parc, il faisait semblant de les vouloir battre, et criant et leur jetant bâtons après eux, les envoyait à bord, montrant par signes, auxdits sauvages, qu'il faisait besogner ses gens dans les navires, les uns à gallifester, les autres à

(1) Ou pour mieux dire Roque-Amadou, c'est à dire des Amours. Lescabot dit que c'était un bourg en Quercy, où l'on se rendait en pèlerinage.

faire du pain et autres besognes, et qu'il n'était pas bon qu'ils vinssent chômer dehors, ce qu'ils croyaient. Et ledit capitaine faisait battre et mener bruit par lesdits malades, dans lesdits navires, avec bâtons et cailloux, feignant gallifester. »

De telles souffrances physiques, de si prodigieux efforts d'esprit et de cœur ne planent-ils pas comme un souvenir poétique sur cette génération d'hommes héroïques, ambitieux de gloire, de science et d'immortalité? Les paisibles possesseurs actuels de cette terre découverte au prix de si grands sacrifices relisent-ils quelquefois, par la pensée, les grandes pages de cette épopée du dévouement sanctifié par la douleur? Pourquoi demander cette émotion aux possesseurs de cette terre engraissée par les cadavres de nos ancêtres, lorsque ceux pour qui on l'avait conquise ne se sont pas rappelés ces lugubres et glorieuses étapes de la France et ont livré, sans souci, cette immense et riche contrée à l'avidité d'une nation rivale?

« Depuis la mi-novembre (1535) jusqu'au dix-huitième d'avril (1536) nous avons été, continue la narration, continuellement enfermés dans les glaces qui avaient plus de deux brasses d'épaisseur, et sur la terre il y avait la hauteur de quatre pieds de neige et plus, tellement qu'elle était plus haute que les bords de navires. » Cartier perdit vingt-cinq de ses « principaux et bons compagnons. » C'était à désespérer! Le hasard, ou plutôt la Providence lui fit rencontrer un Indien qu'il avait su atteint de la même maladie et qu'il revit, à peu de temps de là, bien

portant et guéri. Cet Indien lui apprit que le remède au mal dont il avait souffert, était le jus de la feuille d'un arbre, qui paraît avoir été le pin du Canada ou l'épine-cerisette. Le remède eut des résultats merveilleux, et Cartier vit bientôt son monde assez bien portant pour qu'il pût songer à reprendre la mer, après avoir fait prisonniers, par surprise, le *seigneur* Donnaconna et quelques autres sauvages qu'il conduisit en France où on les baptisa en l'église Notre-Dame de Saint-Malo.

L'idée de convertir ces Indiens au christianisme, de façon à faire d'eux des agents de propagande au Canada, entra sans doute bien dans la pensée de Jacques Cartier; mais il y fut poussé également par le dessein de faire donner par ces sauvages la description de leur pays. C'étaient en quelque sorte des certificats vivants que Jacques Cartier ramenait, à l'appui des narrations qu'il comptait faire de ses découvertes.

Le 3 mai 1536, le capitaine fit planter « une belle croix, de la hauteur de trente-cinq pieds, sous le croisillon de laquelle il y avait un écusson en bosse aux armes de France, et sur celui-ci était écrit en lettres antiques :

FRANCISCUS PRIMUS, DEI GRATIA, FRANCORUM REX, REGNAT. »

C'était l'acte de prise de possession. Le 6 mai, Cartier leva l'ancre du havre de Sainte-Croix, et se dirigea sur Terre-Neuve dont il explora de nouveau quelques-uns des ports, et rentra à Saint-Malo le 16 juillet 1536.

Le second voyage de Cartier avait été, comme on voit, plus fécond encore que le premier. Cet empire que la France devait garder plus de deux siècles, pour le défendre si mal, venait d'être ébauché. Il s'agisssait, maintenant, d'ensemencer cette terre si péniblement labourée.

V

Quatre ans s'écoulèrent entre le retour de Jacques Cartier et l'ordre qu'il reçut d'entreprendre une troisième expédition.

« Cartier donna une description si peu favorable du pays arrosé par le Saint-Laurent, dit Bancroft résumant ici Charlevoix, qu'il ne parut pas convenir à l'établissement d'une colonie. La rigueur du climat épouvanta même les habitants du nord de la France; et d'ailleurs, Cartier, historien véridique avant tout, n'avait point mentionné l'existence de mines d'argent ou d'or, ni de veines abondantes de diamants ou de pierres précieuses. »

Que Jacques Cartier n'eût point dissimulé les souffrances qu'il avait endurées sous le rude climat du Canada, c'est ce qui est incontestable; il avait même le droit de s'enorgueillir de ses épreuves, et conséquemment il avait dû dire toute la vérité. Mais il n'est pas exact qu'il ait présenté le pays arrosé par le Saint-Laurent comme peu propre à encourager la

fondation d'une colonie. Nous avons vu, au contraire, qu'il avait manifesté une grande admiration au spectacle de la fécondité et du bon état des terres dans le voisinage d'Hochelaga et du Mont-Royal. Et d'ailleurs on lit dans la relation de son troisième voyage que les sauvages amenés par lui avaient rapporté « au roi qu'il s'y trouvait (au pays dit de Saguenay) de grandes richesses. »

Il faut attribuer à d'autres causes, par exemple à la guerre reprise entre François Ier et Charles-Quint, le peu d'attention que l'on accorda aux rapports de Jacques Cartier et aux projets de colonisation. Bancroft lui-même le dit : « Certes, l'on prévoyait, écrit l'illustre historien, qu'un grand État ne tarderait pas à se former sur les bords d'un fleuve dont l'étendue surpassait celle de toutes les rivières de l'Europe et qui arrosait un pays situé à peu près sous la même latitude que la France. A peine une courte paix eut-elle mis fin à la troisième guerre entre François Ier et Charles-Quint, que l'attention se dirigea de nouveau vers l'Amérique. »

Le 17 octobre 1540 (1), le roi signa un brevet qui nommait Jacques Cartier capitaine général et maître pilote des vaisseaux, avec mission de « faire plus amples découvertes qu'il n'avait fait dans les précédents voyages. » Quelques mois auparavant (15 janvier 1540), Sa Majesté avait nommé un gentil-

(1) Archives de Saint-Malo. Date rectifiée par M. Charton, dans les *Voyageurs anciens et modernes*, d'après une lettre de M. Cunat, auteur de l'*Histoire de Saint-Malo*.

homme de Picardie, François de la Roque, seigneur de Roberval, chef et gouverneur de la colonie, avec le titre de vice-roi du Canada, et lieutenant général du roi en Canada, Hochelaga, Terre-Neuve, Belle-Isle, Carpon, Labrador, etc. Y avait-il arrière-pensée d'une injustice dans l'esprit de François Ier, en attribuant ce luxe de titres et de si hautes fonctions à Roberval, avant que de signer la commission de Jacques Cartier? Cela ne paraît pas probable. Que Roberval se fût empressé de solliciter ces titres, et la concession qui s'ensuivait, c'est chose fort simple en ce temps. Cartier n'était pas sur le chemin qui, alors, conduisait aux honneurs; en tout cas, il avait toute la confiance du roi qui le montra bien. Roberval n'était qu'un instrument magnifique; l'âme de cette nouvelle expédition était encore Jacques Cartier.

D'après les ordres de François Ier, cinq navires furent destinés à ce voyage. Ils furent insuffisants pour transporter tout le matériel de l'expédition, notamment l'artillerie et les munitions de guerre auxquelles tenait Roberval. Ce dernier partit donc pour Rouen, afin de s'embarquer à Honfleur sur deux autres navires, et Jacques Cartier fit voiles de Saint-Malo le 23 mai 1541, « avec les susdits cinq navires bien fournis de victuailles pour deux ans. »

La traversée fut longue et pénible; c'était comme un pronostic de l'insuccès de cette tentative de conquête et de colonisation qui devait être pour longtemps la dernière expédition de la France.

On avait trouvé peu d'honnêtes marchands ou

d'industrieux artisans qui voulussent s'établir dans le Nouveau Monde. Le personnel de la future colonie fut recrutée en très grande majorité dans les prisons où Cartier et Roberval avaient été autorisés à puiser, sauf parmi les prisonniers « accusés de trahison et les faux-monnayeurs. » Des assassins, des voleurs, des banqueroutiers frauduleux, admis à choisir entre la corde et l'exil volontaire, formèrent le gros noyau de cette France nouvelle qu'on avait l'ambitieux dessein d'établir en Amérique.

Cartier, après avoir attendu inutilement Roberval à Terre-Neuve, se dirigea vers le Saint-Laurent, qu'il remonta jusqu'à Québec, aux environs duquel il bâtit un fort appelé Charlesbourg, sur la rivière du Cap-Rouge. L'histoire n'a pu sauver du naufrage du temps que les premières pages de la relation de ce voyage (1). Cette relation a-t-elle été écrite seulement? Il est peut-être permis d'en douter, à cause des maigres faits que l'auteur aurait pu y consigner.

Ce que l'on sait, c'est que Cartier passa l'hiver dans le Canada en explorations insignifiantes. Soit dégoût, soit déception, il résolut de retourner en France. On raconte qu'à Saint-Jean de Terre-Neuve, il se rencontra, enfin, avec Roberval qui lui ordonna de revenir au Canada; mais Cartier ne s'en souciait nullement, et il profita, dit-on, des ténèbres de la nuit pour sortir secrètement du port et mettre à la voile.

(1) On les trouve dans Hukleyst.

Roberval continua sa route; mais, privé de l'expérience de son associé, impuissant à rien créer, il se trouva exposé aux plus grandes difficultés que jamais colonisateur ait éprouvées. Ses compagnons se montraient exigeants et intraitables. La plus sévère des disciplines ne parvenait pas à réduire ce peuple composé de tant d'éléments pervers. Tous les vices s'étaient déchaînés dans cette horrible société. La corde et le fouet furent mis à l'ordre du jour, et plus d'un de ces misérables eut à subir le dernier supplice.

Roberval dut rentrer en France pour chercher des secours. Il s'embarqua une seconde fois à la conquête de sa vice-royauté, suivi, dit-on, de nombreux aventuriers; « mais comme il ne reparut jamais, on suppose que la mer lui servit de tombeau. »

Jacques Cartier, de retour à Saint-Malo en octobre 1542, prit, comme nous dirions aujourd'hui, sa retraite. Cet homme, jeune encore, dans toute la force de sa gloire, quitta la scène du monde et l'élément que son génie avait soumis. Était-ce fatigue? Croyait-il avoir fait assez pour son pays? Était-ce dégoût, conscience de son impuissance, après un premier essai malheureux, à compléter son œuvre? Nul ne le sait. Mais aussi la France, dévastée par la guerre, ne rêvait plus d'empire au delà des mers. Des hommes comme Jacques Cartier n'avaient rien à lui offrir. Nous avons sur ses dernières années, les lignes suivantes de l'auteur de l'*Histoire de Saint-Malo*, M. Cunat : « L'hiver, dit-il, il habitait Saint-Malo; l'été, il se retirait à Limoilou, village où il

avait fait bâtir une jolie maison de campagne, qu'on désigne encore sous le nom de *les Portes-Cartier*. A son nom de famille, notre grand navigateur, anobli par François Ier, ajouta le titre de seigneur de Limoilou. »

A quelle époque mourut Jacques Cartier? On l'ignore; on *suppose* qu'il s'éteignit en 1552, à l'âge de cinquante-trois ans. « C'est à cette époque seulement, dit M. E. Charton (1), que son nom figura sur les actes authentiques laissés à Saint-Malo. »

Il est triste, quand il s'agit d'un tel homme, de ne pouvoir faire que des suppositions. L'histoire a plus d'un regret de ce genre à exhaler.

(1) E. Charton, *Voyageurs anciens et modernes.*

VI

Il ne fut plus question du Canada de longtemps. La France avait traversé des années sinistres ; la guerre étrangère, la guerre civile et la guerre de religion avaient ensanglanté son sol. Quel anachronisme moral c'eût été que de songer à étendre au dehors le commerce de la France ! Une tentative de colonisation avait été faite en Amérique en 1562, il est vrai ; mais elle avait pour but d'arracher les protestants à l'oppression du fanatisme religieux (1). Mais, dit Bancroft dans son sévère langage, « un gouvernement qui trama le massacre de la Saint-Barthélemy, n'était ni digne ni capable de fonder de nouveaux États. » La colonisation dont il s'agit s'était dirigée vers le sud de l'Amérique, et nous la retrouverons sur le territoire de la Caroline et de la Georgie, dans cette partie du continent que les Espagnols avaient

(1) Voir plus loin la *Légende des Carolines*.

la prétention d'appeler la Floride (1). Il n'est donc pas juste de dire que la Floride tenta bien autrement que le Canada, « la cupidité de nos spéculateurs, se souciant fort peu de tous les beaux exploits de nos navigateurs et de nos aventureux capitaines, et n'estimant, en fait de contrées nouvelles, que celles où on leur signalait l'existence de mines d'or ou d'argent (2). »

Cependant, les pêcheries de Terre-Neuve n'avaient rien perdu de leur activité ; pendant un moment même, elles prirent un développement nouveau et considérable. Les voyages étaient devenus réguliers, et les échanges commerciaux assez importants pour que la pensée de fonder un empire en Amérique tentât de nouveau l'ambition de quelque esprit spéculateur. « La traite des pelleteries, » dit avec raison, cette fois, l'auteur cité par nous tout à l'heure, « que les pêcheurs assidus au banc de Terre-Neuve avaient continuée avec les naturels canadiens, avait fini par appeler, dans ces derniers temps, l'attention du commerce, et, à défaut de métaux précieux, il s'était pris à estimer le Canada, à cause des fourrures qu'il espérait en tirer (3). »

En 1598, Henri IV accorda au marquis de La Roche, gentilhomme breton, une commission et des pouvoirs égaux à ceux dont François Ier avait gratifié

(1) Voir la *Légende de la Floride.*

(2) Frédéric Lacroix, *Possessions anglaises de l'Amérique du Nord,* dans l'*Univers pittoresque.*

(3) Frédéric Lacroix, *ut supra.*

Roberval. Malheureusement, le nouveau vice-roi du Canada eut recours, pour peupler sa future colonie, au même mode de recrutement que son prédécesseur. Il ramassa dans les prisons une quarantaine de misérables qu'il débarqua sur les stériles rivages de l'île de Sable, où le premier rêve de colonisation que suggéra la fréquentation des côtes de Terre-Neuve, avait entraîné le baron de Lévy.

Par quelle étrange concours de circonstances, ces malheureux restèrent-ils, pendant sept ans, dans cette île sauvage et déserte? On ne saurait exactement le dire. Leur conducteur les y abandonna-t-il de parti pris? Est-ce le résultat d'un oubli bien singulier en tout cas? Sur les faits et gestes du marquis de La Roche, l'histoire nous a conservé peu de chose; elle semble n'avoir voulu tenir qu'un compte médiocre de ces avortements de colonisation. Nous ne sommes même pas en mesure d'affirmer, comme l'avance un écrivain (1), que La Roche avait laissé ses colons sur l'île de Sable pour explorer les côtes de l'Acadie. Périt-il dans ce voyage? est-ce à cette cause qu'il faut attribuer l'abandon des prisonniers? On l'ignore.

En tous cas ces malheureux passèrent sept ans dans l'île de Sable, oubliés de l'univers entier et condamnés à ce surcroît de châtiment, excessif peut-être. Informé de cette aventure « par hasard » disent tous les historiens, le roi envoya tirer ces abandonnés de leur lieu de déportation. Douze seu-

(1) Gayarri, *Histoire de la Louisiane.*

lement sur les quarante vivaient encore. On estima que cet exil étrange et non prévu dans la condamnation des prisonniers, devait leur mériter leur grâce.

Le nouvel insuccès de la Roche n'éteignit pas les espérances qu'avaient réveillées les projets de colonisation dans le Canada. Les idées de lucre avaient remplacé, il est vrai, la noble ambition des Verrazzani et des Jacques Cartier. Sur le champ de bataille des spéculations, pour un soldat mort, il se trouve toujours dix remplaçants. L'âpre passion du gain a fait tenter de grandes entreprises à coup sûr. Nous ne pourrions donc, dans la plupart de ces lointaines et hardies expéditions au Nouveau Monde, la condamner sans injustice. Mais la chronique du Canada présente ce caractère exceptionnel, que toutes les entreprises dirigées uniquement vers la spéculation ont échoué, tandis que celles qui ont été inspirées par la noble ambition de la gloire ont été les seules à réussir. C'est à cette passion de la gloire que l'on doit la découverte du Canada, et les germes de colonisation qu'y semèrent les explorateurs; tandis que les plans de colonisation n'ont rencontré qu'échecs et infortunes.

On trouvera la preuve de ce double fait dans les événements qu'il me reste à raconter. Avant que nous ne voyions apparaître sur la scène Champlain, qui ne rêvait que la gloire pour récompense des grandes choses qu'il accomplit, nous devons signaler le règne éphémère de Chauvin que de sordides calculs conduisirent en Amérique.

Ce fut en 1600, qu'un riche armateur de Saint-Malo nommé de Pontgravé, s'associa avec Chauvin, habile négociant de la même ville, pour solliciter, ce qu'ils obtinrent, la survivance aux droits de la Roche, grossis d'un privilége pour le commerce des fourrures. Pontgravé, affirment quelques historiens, avait bien certainement le désir de faire du commerce et ne dissimulait pas les énormes bénéfices à tirer de son privilége; mais « il voulait aussi, ajoutent-ils, coloniser, et, zélé catholique, il ambitionnait également la gloire de convertir les naturels. » Bien que cette clause fût expressément consignée dans l'acte de concession fait à Chauvin, celui-ci ne se préoccupa que de charger ses navires, et il s'empressa de revenir, en abandonnant quelques-uns de ses gens sur les rives du Saint-Laurent proche de l'embouchure du Saguenay, et en un lieu nommé Tadoussac, resté un des centres du commerce des pelleteries avec les Indiens, et où un bon fort bien muni d'artillerie et bâti sur une colline protége les traficants.

Peu s'en fallut que les gens délaissés par Chauvin à Tadoussac n'eussent le même sort que les colons abandonnés par la Roche sur les rivages de l'île de Sable. Grâce aux secours des Indiens, ils ne périrent ni de froid ni de faim. Ces Indiens, que l'on avait mission de convertir au christianisme, donnèrent à d'avides et d'égoïstes spéculateurs une leçon de morale et de religion.

Chauvin fit un second voyage au Canada, qui lui fut aussi lucratif que le premier, et il s'apprêtait à

se mettre en route pour la troisième fois, lorsque la mort le surprit.

Les deux expéditions de Chauvin n'avaient été profitables qu'à lui ; de colonisation, il ne fut pas question. Le négociant avait traité le Canada en pays conquis, sans s'inquiéter de l'intérêt de la France. Mais en réalité celle-ci tira un grand profit des heureuses spéculations de Chauvin ; elles prouvèrent les ressources de cette riche contrée, où l'on pouvait trouver autre chose que les tombes et la misère. Le coup de tocsin eut son écho.

VII

Les plus furieux orages et les plus furieuses tempêtes, en ravageant les plaines et les forêts, ne les dévastent pas jusqu'à ne point laisser dans quelque coin du sol un germe providentiel qui fait revivre la plaine tout entière ou la forêt. Ainsi la mort de Chauvin et ses cupides procédés n'avaient pu détruire l'idée d'un empire au Canada qui travaillait les cerveaux en France. Le germe fécond échappé au désastre était la pensée de colonisation dont Pontgravé avait été l'organisateur. Pontgravé avait survécu à Chauvin, et restait possesseur d'une moitié de ce privilége que son associé avait jeté à tous les vents de la passion du gain.

Une nouvelle association mi-partie civilisatrice, mi-partie commerciale se forma (1603) par l'influence du gouverneur de Dieppe, M. de Chatte, qui eut l'heureuse idée de s'adjoindre comme chef de l'expédition projetée un capitaine de vaisseau, brave et expérimenté qui s'était illustré dans de récentes campagnes

militaires en Amérique. Cet officier était doué d'un esprit aventureux, d'une instruction solide et d'une intelligence remarquable; j'ai nommé Samuel Champlain, gentilhomme saintongeois, et qui est, à juste titre, considéré comme le fondateur de la Nouvelle-France. Champlain était né en 1570 dans la petite ville du Brouage, qui fait partie aujourd'hui du département de la Charente-Inférieure; il avait donc trente-trois ans quand il se trouva appelé à la tête et comme l'organisateur de cette grande expédition.

Dès son premier voyage qui avait été une véritable exploration géographique et une étude sérieuse des mœurs indiennes, Champlain désigna Québec comme le point le plus favorable à la construction d'un fort. Ce rocher, un simple rocher alors, haut de plus de 300 pieds, situé sur la rive septentrionale du Saint-Laurent, à l'extrémité d'une chaîne de montagnes aboutissant à un cap nommé aujourd'hui le cap Diamant, lui parut une admirable position militaire et le centre naturel de la colonie qu'il avait résolu de fonder. Ce n'était encore qu'un rêve éblouissant qui avait traversé le cerveau si facilement inflammable de Champlain. Mais tous les rêves qui peuplent la tête des hommes de génie ne sont point frères des illusions; ils reposent sur des assises solides et un rayon de raison les éclaire déjà dans l'obscurité d'où la réalité ne leur a pas encore permis de s'élancer.

Mais il s'en fallut de peu que le fruit de si belles études, sérieuses, variées et profondes fût perdu pour Champlain. A son retour de France, où il rap-

portait les éléments d'une colonie puissante, son protecteur et son ami de Chatte était mort, et le privilége avait passé aux mains d'un calviniste honnête, capable et dont le roi voulait récompenser les services éminents. La nouvelle charte conférait à de Monts « la souveraineté de l'Acadie et du territoire limitrophe, du 40e au 46e degré de latitude, c'est à dire depuis Philadelphie jusqu'au delà de Montréal; le monopole illimité du commerce des pelleteries; la direction exclusive de l'agriculture, du gouvernement et du commerce; enfin elle assurait la liberté de religion aux huguenots émigrants (1). »

On pouvait craindre que de Monts, jaloux de sa toute-puissance, ne se montrât antipathique aux plans et aux projets de Champlain. Il n'en fut rien heureusement. De Monts sut apprécier tout ce qu'il y avait de juste et de profond dans les renseignements rapportés par Champlain. L'expédition, rapidement préparée, quitta la France en 1604, « pour n'y revenir que lorsqu'une colonie française aurait été établie en Amérique. Toute la Nouvelle-France était renfermée dans les deux navires qui suivaient le chemin bien connu de la Nouvelle-Écosse (2). » Cette France était, selon l'habitude d'alors, représentée par des recrues de prisons.

Un des lieutenants de de Monts, Poutrincourt, ayant abordé, dans la baie de Fundy, à un port près d'une pointe de terre qui y forme un double bassin, fut si

(1) Bancroft, *Histoire des États-Unis.*
(2) Bancroft, *id.*

fort frappé d'admiration à la vue « des coteaux riants et fertiles » qui l'encadrent (1), qu'il sollicita du vice-roi la concession de ce port et s'y fixa avec sa famille. Poutrincourt lui donna le nom de Port-Royal qu'il perdit plus tard pour prendre et conserver celui d'Annapolis, en l'honneur de la reine Anne. De Monts, lui, avait installé sa colonie dans l'île Sainte-Croix, à l'embouchure de la rivière de ce nom ; les ruines du premier fort qu'il y bâtit ont subsisté jusqu'à la fin du dernier siècle. Les compagnons de Monts, trouvant le climat de Sainte-Croix peu favorable, émigrèrent en grand nombre à Port-Royal sur tout le bruit qu'ils en avaient entendu dire. De Monts se décida alors à explorer les côtes méridionales, afin d'y chercher un point plus avantageux pour l'établissement de sa colonie ; c'est ainsi qu'il visita les principales parties de la Nouvelle-Angleterre et descendit jusqu'au cap Cod, n'y laissant d'autres traces de son passage que la vaine proclamation d'un droit de possession dont l'Angleterre ne tint aucun compte plus tard. L'hostilité des Indiens, l'impuissance des Français à leur résister, les tempêtes qui chassèrent leurs navires des atterrissages et engloutirent même l'un d'eux, furent autant d'obstacles à la réalisation du projet conçu par de Monts.

(1) « Ce pays (la Nouvelle Écosse), généralement âpre et montagneux, renferme des coteaux riants et fertiles, notamment autour de la baie de Fundy et sur le bord des rivières qui s'y déchargent. » *Géographie universelle* de Malte.—Brun et Théophile Lavallée.

Poutrincourt qui ayant vu sa colonie de Port-Royal prospérer, était retourné en France pour solliciter d'Henri IV la confirmation de son droit de propriété souveraine et ramener des renforts, Poutrincourt, chez qui l'ambition avait grandi, voulut reprendre à son tour l'œuvre avortée de de Monts ; mais il dut y renoncer et rentra à Port-Royal.

La chronique de l'Acadie différa un moment de celle du Canada proprement dit, bien que les deux contrées fissent partie de cette même Nouvelle-France dont nous nous occupons. Du moins l'Acadie semble avoir eu, pendant un moment, une histoire à part; nous devons donc en dire les principaux faits.

VIII

Port-Royal était devenu le point de mire de grandes espérances. On avait sollicité et obtenu l'indulgence plénière du pape pour les familles qui s'y rendaient; c'est dire qu'un intérêt religieux se rattachait à cette colonisation. Les femmes s'en mêlèrent, la marquise de Guercheville entreprit d'envoyer à Port-Royal des missions, et obtint de Marie de Médicis qu'elle contribuât largement aux dépenses; « enfin, dit Bancroft, à la faveur d'un contrat passé avec de Biencourt, l'ordre des jésuites s'enrichit d'une imposition prélevée sur la pêche et le commerce des fourrures. » Poutrincourt, qui était plus disposé à s'occuper des intérêts commerciaux de la colonie que de faire de la propagande religieuse, voulut résister, mais inutilement, à l'introduction des jésuites dans son gouvernement; il fallut céder.

Les côtes de la baie de Fundy étaient occupées par une tribu vaillante et nombreuse, et chez laquelle, disent quelques historiens, on retrouvait les traces

d'une civilisation avancée. C'était à la conversion de ces Indiens qu'il s'agissait de travailler.

« Nous aimons à croire, dit avec raison M. Frédéric Lacroix (1), que le père Charlevoix a accueilli trop légèrement une opinion populaire, quand, pour expliquer le prompt affaiblissement des tribus indigènes de l'Acadie, il a parlé de drogues malfaisantes qui auraient été perfidement livrées aux Sauvages par nos Français; ceux-ci n'avaient vraiment aucun intérêt à se défier de gens qui ne leur étaient pas hostiles et servaient, au contraire, à alimenter un double commerce d'importation de produits européens et d'exportation de poissons et de peaux de castor. »

Poutrincourt devait, bien certainement, penser de la sorte; mais les intérêts commerciaux n'étaient pas les seuls dont on poursuivait le succès dans l'Acadie, et Charlevoix n'est-il pas un peu malicieux en parlant de ces empoisonnements à propos desquels il s'exprime ainsi : « Je crois que cela n'est pas arrivé souvent; mais ce qui n'a été que trop ordinaire, c'est que parmi les marchandises comestibles qu'on leur a portées, il s'en est trouvé de gâtées, qui leur causaient des maladies d'autant plus dangereuses, qu'ils en ignoraient également les causes, la nature et les moyens de les guérir. Ils en avaient peu avant que de nous connaître; et ils n'y appliquaient que des remèdes simples et naturels. »

Le succès des jésuites fut plus que médiocre dans

(1) *Univers pittoresque, ut supra.*

la colonie de Port-Royal, et la colonie elle-même dépérit rapidement. « Lorsque de nouveaux missionnaires s'y présentèrent, en 1613 (1), ils n'y trouvèrent que leurs deux confrères et trois colons dont un apothicaire qui remplissait les fonctions de gouverneur. Le bâtiment qui apportait les nouveaux venus reçut les restes de cette misérable population, et, traversant la baie de Fundy, alla débarquer tout son monde, au nombre de vingt-cinq personnes, à Pentagoet (Nouveau-Brunswick), en un lieu qui fut nommé Saint-Sauveur par ses nouveaux habitants. »

L'Angleterre convoitait déjà le Canada dont les découvertes successives avaient fait grand bruit en Europe. Pour arriver au Canada, dont il leur était difficile de disputer la possession à la France, les Anglais résolurent d'attaquer la colonie dispersée de l'Acadie. Saint-Sauveur, Port-Royal, les divers établissements fondés par les Français tombèrent bien vite au pouvoir des Anglais, si bien que Jacques Ier, en 1621, se crut assez sûrement le maître de tout ce pays pour en faire don à un de ses favoris, sir William de Menstry.

Une seule place avait résisté à cet envahissement de l'Acadie par l'Angleterre, c'était le port situé au cap de Sable, à l'extrémité sud de la presqu'île, et commandé par un gentilhomme nommé Latour.

Les incidents romanesques qui entourèrent la belle conduite de cet officier méritent de trouver place dans cette chronique. L'auteur du volume de

(1) Frédéric Lacroix.

l'Univers pittoresque, consacré à l'histoire de cette colonie, a consacré à Latour quelques pages que nous reproduisons :

« Son père, dit-il, qui paraît avoir été du nombre des Français qui suivirent à Londres Henriette de France, devenue la femme de Charles Ier, s'était fort avancé dans les bonnes grâces de ce souverain et avait épousé, en secondes noces, l'une des filles d'honneur de la reine. On ne sait si ce fut à cette occasion que Charles Ier lui accorda l'ordre de la Jarretière, ou si plutôt il n'obtint pas cette faveur à titre de récompense anticipée pour les services qu'il promettait de rendre en Acadie, en allant mettre à exécution la cession que sir William de Menstry lui avait faite de ses droits sur une partie de la Nouvelle Écosse. Quoi qu'il en soit, peu après son mariage, Claude Latour, créé baronnet, partit, emmenant sa jeune femme, et vint avec deux vaisseaux jeter l'ancre en vue du cap de Sable (1628). A peine arrivé, il se fit conduire à terre et de là chez son fils, à qui il annonça sans détour ce qu'il attendait de lui, lui promettant, au nom de Charles Ier, tel prix qu'il pourrait demander en échange du fort confié à sa garde, et le menaçant de l'y contraindre par la force, s'il refusait d'exécuter sans bruit ce léger sacrifice.

« Le jeune Latour, surpris, humilié d'entendre son père lui faire une pareille proposition, la repoussa avec d'autant plus de fermeté. Latour, le père, remonta à son bord, écrivit, supplia, menaça ; mais ce fut en vain : il lui fallut recourir à la violence. L'officier qui commandait les troupes envoyées à cette

expédition, qu'on avait supposée si facile, commença les hostilités; mais, vaillamment repoussé à plusieurs reprises et éprouvant d'ailleurs une secrète honte à participer à une guerre aussi impie, il se prépara bientôt à retourner en Europe.

« Latour, le père, sentit alors l'horreur de sa position. L'Angleterre et la France lui étaient désormais fermées. Ici le mépris public, là l'échafaud l'attendait; il ne lui restait qu'une planche de salut, car ce malheureux tenait encore à la vie, peut-être à force de remords : c'était de demander grâce à son fils. Il s'y résigna. Il voulait que du moins sa jeune femme, innocente de tout ceci, retournât à Londres, l'oubliât; mais celle-ci, dévouée autant que si elle l'eût encore estimé, ne voulut pas le quitter, et tous les deux ensemble ils allèrent, après le départ des deux vaisseaux anglais, attendre sous les murs du fort français que leur fils daignât leur assigner un asile. Le jeune Latour, continuant d'agir avec la même noblesse, refusa à son père l'entrée d'une place où il ne pouvait reparaître sans rappeler des souvenirs de trahison et de mort; mais il lui fit construire, tout auprès et dans un site ravissant, une habitation où il eut soin d'entretenir le repos et l'abondance. »

Le jeune Latour était destiné à des aventures vraiment singulières. Il paraît que sir William de Menstry, aux frais de qui avait eu lieu l'expédition dont nous venons de raconter un épisode, perdit à cette affaire une partie de sa fortune, et que, pour se dédommager quelque peu, il vendit à ce même

Latour une assez vaste étendue de territoire autour du cap de Sable. Le traité de Saint-Germain (1663), qui restituait à la France toutes les anciennes possessions, dérangea ces dispositions particulières. Latour resta maître de son fort, reçut, à titre de gouverneur particulier, un tiers de la province, et les deux autres tiers furent distribués à deux autres personnes. Quelles étaient les conditions de ce partage? Nous ne saurions le dire. Toujours est-il que chacun des trois gouverneurs, se considérant et agissant comme propriétaire du sol placé sous son autorité, en vendait ou en échangeait avec ses deux collègues telle partie qui lui agréait le moins.

« Latour avait fait un marché de cette nature, dont l'héritier de son vendeur se refusa à reconnaître la validité. De part et d'autre, on prit les armes. L'héritier vint mettre le siége devant le fort Saint-Jean (Nouveau Brunswick), où Mme Latour se trouvait seule, le força à capituler, viola ensuite cette capitulation et mourut peu après, laissant une veuve que, par vengeance ou magnanimité (l'une ou l'autre hypothèse est admissible), Latour, devenu également veuf à peu près vers le même temps, s'empressa d'épouser. »

Au surplus, une anarchie complète régnait sur ce coin de terre dont les trois gouverneurs guerroyaient entre eux à la tête d'armées de quatre-vingts à cent hommes, ni plus ni moins que les fiers châtelains du moyen âge.

Les Anglais, qui ne perdaient pas de vue la possession de l'Acadie, comme point de départ pour

s'emparer du Canada, firent tentatives sur tentatives pour s'en emparer, y prenant pied par tous les moyens possibles. En 1671, un fonctionnaire français, ayant trouvé tout le littoral de la baie de Fundy semé d'habitations anglaises, fit des remarques sur cette occupation frauduleuse à un de ces étrangers, qui répondit que c'était un honneur pour lui et ses compatriotes de vivre sous un aussi grand roi que Louis XIV. « Ce n'était là, dit l'historien que nous venons de citer, qu'un compliment, et les Anglais ne prennent pas même cette petite peine pour rien. Ils conservèrent pied dans l'Acadie et y gagnèrent chaque jour du terrain. » Malgré les compliments, les Anglais commirent de nombreux actes d'agression contre une contrée dont ils semblaient avoir juré de prendre possession par tous les moyens, tantôt attaquant ouvertement les ports mal défendus, tantôt y employant des pavillons étrangers, sauf à désavouer les faits en cas de réclamations. « Cependant, dit à ce propos l'exact et judicieux Charlevoix, il s'en fallait bien qu'on fût aussi attentif en France à la conservation de cette province, qu'on l'était en Angleterre au moyen de la conquérir. » Dans un autre passage, le même chroniqueur, en parlant d'un gouverneur qui se plaignait de cette insouciance du cabinet de Versailles, rappelle que ce fonctionnaire, dans une de ses dépêches, disait « qu'il n'y avait pas un moment à perdre, si on voulait faire un établissement solide en Acadie; que cette colonie pourrait, en peu de temps, devenir la source du plus grand commerce du royaume; qu'il était parti cette

même année (1707) de la Nouvelle Angleterre une flotte de soixante navires chargés de morue pour l'Espagne et la Méditerranée; qu'il en devait partir une plus nombreuse pour les îles de l'Amérique, et que tout ce poisson se pêchait sur les côtes de l'Acadie, c'est à dire que les Anglais, dans le temps même qu'ils ne pouvaient parvenir à se rendre maîtres de cette province, trouvaient le moyen de s'y enrichir, tandis que nous n'en tirions nous-mêmes aucun avantage (1). »

Après de honteuses défaites dues à bien des causes, parmi lesquelles la trahison eut sa place, je dois citer un des épisodes de cette décadence de notre puissance en Amérique. « La reine Anne, dit M. Frédéric Lacroix, tenait à nous chasser du Canada, et le dernier de ses ministres savait que le moyen le plus sûr pour y parvenir était la possession de l'Acadie; on avait donc appris, dès le commencement de 1710, qu'une flotte et des troupes étaient réunies à Boston, et qu'elles se proposaient d'aller s'emparer de Port-Royal pour se diriger ensuite sur Québec (2). Un autre motif plus pressant, plus actuel, si l'on peut ainsi dire, poussait les Anglais à cette expédition. Les Abénaquis (3) faisaient incessamment des courses dans la Nouvelle Angleterre; et, bien que nous devions avoir pour leur mémoire beaucoup de respect, beaucoup de reconnaissance,

(1) Charlevoix. *Histoire de la Nouvelle France.*
(2) Voir plus loin.
(3) Tribu indienne qui avait été la fidèle alliée de la France.

il est juste d'avouer que ces braves sauvages n'avaient guère profité de leur fréquent contact avec nous. Leurs habitudes militaires ne valaient guère mieux que celles des Iroquois avec qui, d'ailleurs, nous n'étions pas en guerre pour le moment. En outre de cela, le gouverneur de l'Acadie, un M. de Subercase, dont la conduite en cette affaire n'a jamais été bien éclaircie, ne pouvant obtenir de M. de Vaudreuil, gouverneur du Canada, les secours qu'il réclamait, s'était avisé d'appeler les flibustiers qui, en effet, lui rendirent d'assez grands services, en harcelant les bâtiments anglais et en répandant une certaine prospérité dans l'Acadie, mais qui l'abandonnèrent subitement quand il aurait eu le plus besoin d'eux, c'est à dire quand les Anglais eurent résolu de se débarrasser et des Abénaquis et des Français et des flibustiers. Dans cette occurrence, M. de Subercase ne sut pas même profiter du secours des troupes qu'il avait momentanément à sa disposition. Soit mollesse, soit incapacité, soit toute autre cause, il les mécontenta à tel point qu'il dut les renvoyer : les habitants de Port-Royal eux-mêmes n'étaient pas dans de meilleures dispositions à l'égard de cet officier. Si les Anglais, dit Charlevoix, avaient été instruits de ce qui se passait, ils auraient pu s'épargner plus de la moitié des frais qu'ils firent pour venir à bout de leur entreprise. »

Le résultat de cette expédition fut nécessairement la capitulation de Port-Royal d'où sortirent cent cinquante-six hommes « tout délabrés, » dit Charlevoix. Le reste des habitants s'était dispersé dans les

bois. Cependant le cœur de la France se révoltait par moment à l'idée de son abaissement dans ces pays lointains. M. de Pontchartrain écrivait au gouverneur du Canada d'avoir à reprendre Port-Royal, avant que les Anglais eussent le temps de s'y établir solidement; mais ce gouverneur demandait des hommes, de l'argent, des navires, pour pouvoir exécuter de tels ordres. On ne put rien lui envoyer; et malgré la fière défense des Abénaquis, il fallut bien que la France se résignât, par le traité d'Utrecht, (1712) à voir se terminer « cette longue et stérile série de redditions et de reprises, tantôt d'une place, tantôt d'une autre, sans que ni la France, ni l'Angleterre fussent entièrement maîtresses, ni entièrement expulsées de leurs établissements. »

Revenons à Samuel Champlain.

IX

Dès l'année 1608, de Monts était tombé en disgrâce. Il ne faut pas oublier que l'élément religieux s'était introduit dans les projets de colonisation, et malheureusement le fanatisme religieux prenait la place que l'on ne voulait donner qu'au sentiment naturel. De Monts était calviniste; il paya ce tort par la perte de son privilége. « Le père Cotton, confesseur du roi, n'avait pas confiance en lui, » non plus qu'en Poutrincourt. « Heureusement pour Champlain, » dit l'auteur de *l'Histoire des possessions anglaises de l'Amérique du Nord*, « qu'il était fervent catholique et grand ami des RR. PP. de la Société de Jésus, alors tout-puissants. »

Champlain se trouva donc tout à coup le maître de ce grand pays qu'il avait visité, étudié, apprécié et sur le sol duquel il allait être appelé à appliquer toutes les ressources de son génie. Champlain dut tromper bien des espérances d'abord. « Deux passions inconciliables en apparence, fait observer à

ce propos M. F. Lacroix (1), et que pourtant, aujourd'hui encore, on trouve réunies, l'avidité mercantile et le fanatisme religieux, poussaient alors les Français à fonder ce qu'ils appelaient des colonies. Chaque titulaire de la vice-royauté du Canada s'engageait envers les commerçants, les commanditaires, à leur expédier le plus possible de morues ou de peaux de castors, et, envers la cour, de baptiser le plus de sauvages possible. Mais de colonie véritable, mais de nouveau sol ajouté au sol de la mère-patrie et fertilisé et protégé à l'égal de celui-ci, ce n'était guère ce dont on s'inquiétait. »

Ainsi ne pensait pas Champlain « dont l'ambition, dit Bancroft, ne tendait pas à s'enrichir des profits du commerce, mais à s'illustrer en fondant un État. » Champlain, dit de son côté Charlevoix, « s'embarrassait peu de commerce et pensait en citoyen. » Son premier soin fut de semer quelques cabanes sur ce rocher de Québec dont il avait rêvé de faire une cité, comme pour constater l'œuvre de la réalisation de son rêve, puis il fit défricher les terres.

Québec était fondé ou du moins ébauché (1508). Longtemps ce rocher fécond devait demeurer stationnaire. « Un superbe bassin où plusieurs flottes pouvaient mouiller en sureté ; une belle et large rivière, des rivages partout bordés de rochers très escarpés, parsemés ici de forêts, là surmontés de maisons ; les deux promontoires de la pointe Levis et du Cap Diamant ; la jolie île d'Orléans et la majes-

(1) *Univers pittoresque.*

tueuse cascade de la rivière Montmorency, tout concourt à donner à Québec (capitale du Bas-Canada), un aspect imposant et vraiment magnifique (1). » Du sommet du Cap Diamant se déroule vers le Saint-Laurent en pente douce, une succession de collines qui s'arrêtent au *coteau de Sainte-Geneviève*, lequel est à pic sur le fleuve à une hauteur de 100 mètres. A la base de ce coteau commence la plaine qui, en se prolongeant jusqu'à la rivière Saint-Charles, forme l'autre côté de la presqu'île. Des fortifications formidables occupent l'espace d'une rivière à l'autre, sur un circuit de 4,500 mètres. C'est une véritable ceinture de murailles.

Telle est, aujourd'hui, cette ville de Québec où Champlain avait enfermé l'œuf de cette seconde France qu'il avait rêvé de faire éclore sur ces rivages de l'Amérique. Hélas ! à quoi ont abouti tant d'efforts, tant de luttes sanglantes, tant de détresses de la part d'un génie éminemment colonisateur? Quelle douleur serait la sienne de voir cette colonne funèbre qui atteste à la fois la gloire des Anglais et l'ingratitude de la France, cette colonne érigée par le vainqueur en l'honneur du vaincu (2) !

Mais c'est trop de songer à ce qu'aurait souffert

(1) Malte-Brun et Th. Lavallée. *Géographie universelle.*

(2) Au siége mémorable de 1759, qui fut le dernier soupir de la France en Amérique, le général français de Montcalm et le général anglais Wolf, furent tués l'un et l'autre. Wolf, blessé à mort, se faisait rendre compte des progrès de l'assaut, et comme tout allait à son gré, il ferma les yeux en disant : « Je meurs content. » Montcalm, blessé aussi et mourant, voyant la défaite

Champlain; voyons ce qu'il souffrit et supporta de son vivant. A peine avait-il pris pied dans le pays et planté sa tente à Québec, qu'il voulut assurer la prépondérance de la France par les armes. L'esprit de ces populations offrait des contrastes singuliers. Avides de richesses qui ne s'acquièrent que par le travail, elles éprouvaient, en même temps, des aspirations belliqueuses; il leur fallait le bruit de la mousquetade et l'odeur de la poudre; il fallait surtout que les chefs leur imposassent par le prestige des services militaires; extrémité nécessaire, d'ailleurs, car les Indiens n'étaient pas tous favorables à la présence des Européens sur leur sol natal.

Champlain avait un passé militaire assez glorieux pour n'avoir pas besoin de faire ses preuves; mais outre qu'il sentait la nécessité de faire revivre ce prestige aux yeux de ses compagnons, il s'ennuyait d'une existence calme, et son esprit, naturellement aventureux, le poussait à des entreprises téméraires. Il résolut de faire la guerre à la portion hostile des Indiens que l'on désignait sous le nom général des Cinq Nations, et nommée plus communément le peuple des Iroquois. C'était une rude campagne qu'il entreprenait là, parce que ce parti était fort.

des Français imminente, expire en murmurant : « Je suis heureux de mourir, je ne verrai pas les Anglais dans Québec. » La colonne commémorative élevée par les Anglais à Québec porte cette inscription latine : « *Mortem virtus, communem famam, monumentum posteritas dedit.* » (Leur courage leur donne la mort, l'histoire une gloire commune, la postérité ce monument.)

L'association des Cinq Nations remontait à une très grande antiquité; elle comprenait cinq peuples unis sur le pied de la plus stricte égalité, dans une alliance offensive et défensive qui devait être perpétuelle. Les membres de cette confédération se disaient supérieurs au reste du genre humain, et le titre qu'ils s'étaient donné impliquait cette opinion d'eux-mêmes. Mais les principes qui réglèrent leur association reposaient sur des bases d'une politique plus raffinée qu'on ne semblait devoir l'attendre de ces barbares. Ils avaient adopté la maxime romaine, « accroître leur puissance en s'incorporant les peuples qu'ils conquéraient. » A chaque victoire, après avoir satisfait leur vengeance par de cruels sacrifices, ils adoptaient les prisonniers survivants, à ce point que quelques-uns de leurs plus illustres capitaines sortirent des rangs de ces ennemis adoptés.

Chaque nation avait sa constitution particulière, d'après laquelle le rang et les fonctions étaient réglés selon l'âge, obtenus par le mérite, et conservés par l'estime publique; chaque nation était divisée en trois tribus, portant chacune son enseigne distinctive, et désignée sous les noms de Tortue, Ours et Loup. Dans aucune société la vieillesse n'était autant respectée, ni la jeunesse douée d'une plus grande beauté. Les Indiens appartenant aux Cinq Nations, et plus particulièrement les Mohawks, se distinguaient par un excessif amour de la liberté, une patience peu commune à supporter les épreuves; nul ne les égalait à imaginer les ruses et les stratagèmes dans la pratique de la guerre. Presque toutes

les peuplades qui les environnaient, même à une assez grande distance, reconnaissaient leur suprématie, leur payaient tribut, et ne pouvaient déclarer la guerre ou faire la paix sans l'agrément des Cinq Nations.

Les chefs faisaient montre d'un très grand désintéressement, c'était, en tout cas, une tactique de leur part, en abandonnant au peuple leur part dans les butins. Toutes les affaires communes étaient traitées dans des assemblées générales des Sachems de chacune des nations, et le temps, loin de les affaiblir, renforça, au contraire; les liens de cette association.

Champlain poussa la témérité et le calcul jusqu'à ne vouloir que pour lui seul en quelque sorte de cette gloire hardiment acquise. Il emmena avec lui deux de ses compagnons seulement, et après avoir enflammé l'imagination des Hurons et des Algonquins, tribus alliées, il se mit à leur tête et les entraîna dans cette campagne téméraire contre les Cinq Nations. Ce fut en même temps l'occasion pour lui de faire de nouvelles découvertes et de laisser une trace perpétuelle de son nom dans les pays encore inexplorés qu'il allait parcourir. Il remonta la rivière Sorel dont il rencontra l'embouchure dans le Saint-Laurent, au dessous de Montréal, et déboucha dans un beau lac avec des montagnes magnifiques en perspective; à l'est, les montagnes Vertes, à l'ouest, les pics d'Adirondack. Ce lac est celui auquel l'histoire a laissé le nom de Champlain; il a été le théâtre de quelques-uns des épisodes les plus émouvants de la guerre de l'indépendance. C'est là

que le traître Arnold se révéla comme un intrépide soldat par des coups de main héroïques contre les troupes anglaises (1). Puis Champlain, toujours à la poursuite des Iroquois, les oubliant peut-être au milieu des poétiques découvertes qu'il faisait en chemin, arriva au lac George, que les Indiens nommaient Horicon et que nous appelâmes le lac du Sacrement, parce que ses eaux d'une pureté remarquable servaient à baptiser les Indiens convertis.

Champlain rencontra les Iroquois sur le territoire qui appartient aujourd'hui à l'État de New-York, leur livra bataille, remporta une victoire complète, et revint à Québec couvert de gloire et très fier de ses découvertes. Cette campagne si heureusement terminée fut la source de bien des maux ultérieurs, car les Iroquois déjà peu disposés à accepter notre amitié, devinrent des ennemis irréconciliables. Mais les ennemis qu'il fallait combattre, les armes à la main, n'étaient pas les plus redoutables; ceux-ci étaient en France et dans le sein même de cette colonie que Champlain aimait comme le fruit de ses entrailles et qu'il rêvait grande et prospère.

Loin de là, hélas! ce rêve menaçait d'avortement. Les secours promis de France n'arrivaient pas; les colons se décourageaient; cette belle et riche terre qu'ils remuaient semblait stérile; ils se croyaient dans l'isolement et l'abandon. De fait la métropole faisait tout pour qu'ils le crussent. C'est toujours la

(1) Voir notre ouvrage intitulé : *la République américaine* (1re partie, *ses institutions et ses hommes*).

même épreuve dans l'histoire des colonisations françaises.

Champlain partit alors pour la France, afin de plaider la cause du Canada. Ce voyage ne fut pas le seul. « Champlain, dit Charlevoix, ne faisait qu'aller et venir de Québec en France, pour en tirer des secours qu'on ne lui fournissait presque jamais tels à beaucoup près qu'il les demandait. La cour ne se mêlait point de la Nouvelle-France et laissait faire des particuliers dont les vues étaient bornées, qui n'avaient point d'autre objet que leur commerce, qui ne songeaient qu'à remplir leurs magasins de pelleteries, s'embarrassaient fort peu de tout le reste, ne faisaient qu'à regret les avances pour l'établissement d'une colonie qui ne les intéressait que fort peu et ne le faisaient jamais à propos. »

En 1615, Champlain revint accompagné de plusieurs moines franciscains. Il avait conçu un projet que sa confiance dans l'avenir du Canada lui avait inspiré. Puisque la France lui refusait des colons, des bras ouvriers, il les demanderait au sol même du pays. Il avait résolu d'entreprendre alors la conversion des sauvages, amis ou ennemis, sur une vaste échelle et de les amener, par la religion, à relever la colonie de la déchéance que l'Europe semblait avoir prononcée contre elle, et à faire sortir, enfin, de terre cette ville dont il avait entrevu la splendeur à travers les nuages de l'avenir. Mais Champlain s'était trop fié aux Indiens ses amis, et n'avait pas assez compté avec les Indiens ses ennemis.

Il tenta de recommencer la campagne qu'il avait

entreprise six ans auparavant contre les Iroquois, et dans les mêmes conditions. Comme la première fois, il voulut faire seul une trouée à travers ces territoires immenses, se réservant d'appeler à lui les religieux franciscains après qu'il aurait ouvert la route à deux battants.

Champlain pénétra donc jusque sur le territoire des Iroquois de New-York. Mais la victoire le trahit; cette seconde campagne fut désastreuse pour lui. Blessé, poursuivi par la flèche et le couteau de l'Indien, sans guides au milieu des déserts immenses, il échappa par miracle et à travers des dangers sans nombre à la mort qui le guettait derrière chaque arbre, au détour de chaque rivière. Enfin il mit le pied sur le territoire des Hurons; il était en sûreté. Cette défaite, Champlain ne se le dissimulait pas, devait avoir des conséquences funestes pour lui et pour la colonie. Mais il n'était pas homme à accepter une défaite sans en tirer parti ni à subir une position désespérée sans s'y montrer supérieur par l'énergie et par les ressources de son esprit.

Ce que la bataille lui avait refusé, il voulut le demander à la persuasion, à la prédication, à sa parole élevée et conciliante. Le soldat se fit prêtre, sans abdiquer le caractère de sa première profession.

L'épée au côté et tout prêt à s'en servir, la croix d'une main, la branche d'olivier de l'autre, il s'enfonça en véritable chevalier errant dans les forêts, inaccessible aux fatigues, peu soucieux des dangers nouveaux qu'il allait affronter, pour porter sa langue,

sa religion, son influence jusqu'au lac Nipissing, situé au nord du lac Huron.

Cette trouée à travers les déserts, les fleuves et les lacs, si elle fut glorieuse pour Champlain, et grossit ses découvertes, en donnant une nouvelle mesure de son caractère si fortement trempé, n'ajouta rien à la prospérité de la colonie. Le même système d'impuissance, les mêmes obstacles en arrêtaient obstinément le développement. Toutes les tentatives, au lieu de l'améliorer, compromettaient sa situation. Oh! des titres, des avantages et des bénéfices si éventuels qu'ils fussent, chacun en voulait bien, chacun les recherchait! C'était quelque chose d'être le vice-roi de la Nouvelle-France! La vanité y trouvait sa satisfaction; mais dès qu'il s'agissait d'ajouter à cette parade de l'ambition, un acte ou un effort d'intelligence, le champ de bataille se vidait.

C'est ainsi que le prince de Condé nommé, en 1617, vice-roi du Canada crut avoir tout fait en donnant son nom à cette grande et décidément inféconde entreprise. Bientôt son emprisonnement, pendant les troubles de la régence, le manque d'entente entre les associés, la brouille des négociants entre eux, tout cela, dit encore Charlevoix, « mit bien des fois la colonie naissante en danger d'être étouffée dans son berceau, et l'on ne saurait trop admirer le courage de Champlain, qui ne pouvait faire un pas sans rencontrer de nouveaux obstacles, qui consumait ses forces sans songer à se procurer un avantage réel et qui ne renonçait pas à une entreprise

pour laquelle il avait continuellement à essuyer les caprices des uns et les contradictions des autres.

En 1622, après quatorze ans d'efforts et de luttes, la ville sur laquelle Champlain avait concentré toute son affection, Québec enfin, ne comptait que cinquante habitants! Quel résultat! Amère dérision! En 1625, sur les vives instances de Champlain, le cardinal de Richelieu, qui avait le goût des colonisations, résolut de faire quelque chose pour le Canada et d'y relever la puissance de la France. Malheureusement les premiers navires qu'il expédia furent capturés par les Anglais, et à la prochaine guerre, en 1629, l'amiral David Kertk vint sommer Champlain de rendre Québec. Une poignée d'hommes était enfermée dans ses murs; Champlain les commandait. Ce fut pour lui l'occasion de déployer un courage héroïque, et les Anglais durent se retirer, mais pour prendre bientôt leur revanche en capturant une flotte entière d'émigrants et d'approvisionnements que les exilés de Québec attendaient avec impatience. Ce ne fut pas tout, hélas! Les frères de Kertk revinrent peu de temps après mettre de nouveau le siége devant Québec. Cette fois les forces et le nombre trahirent le courage de Champlain; il fut obligé de capituler et rentra en France sur un navire anglais. Pouvait-il arriver quelque chose de pire à son orgueil?

Les Anglais ne gardèrent pas longtemps leur conquête; trois ans après ils la rendaient à la France qui, si misérables qu'elles fussent selon le lugubre

inventaire de Charlevoix (1), tenait à ces colonies, objet de tant de sacrifices déjà et de tant d'insouciance, de tant de convoitise et de tant de dédain.

En 1633, Champlain reprit possession du gouvernement de ce Canada qu'il aimait jusqu'à lui donner la dernière goutte de son sang, le dernier souffle de sa vie, la dernière inspiration de son génie.

Il ne voulait plus que la France fût humiliée par l'Angleterre; il voulait, au cas d'une nouvelle attaque de celle-ci, pouvoir résister comme il l'avait fait une première fois; il songea à bâtir des forts autour de Québec. Ce n'était pas l'affaire des négociants qui se récrièrent. — Je les laisse dire, répondait Champlain à toutes les réclamations; il ne faut pas céder aux passions des hommes, elles ne durent qu'une saison; on doit songer à l'avenir!

Champlain, on peut le dire, mourut à la peine. Il avait épuisé les forces de son esprit et les forces de son corps à cette œuvre ingrate de la fondation d'un

(1) « Un petit établissement dans l'île Royale (cap Buton); le fort de Québec, environné de quelques méchantes maisons et de quelques baraques; deux ou trois cabanes dans l'île de Montréal, autant peut-être à Tadoussue et en quelques autres endroits, sur le fleuve Saint-Laurent, pour la commodité de la pêche et de la traite; un commencement d'habitations aux Trois-Rivières et les arches du Port-Royal (Acadie): voilà en quoi consistait la Nouvelle France et tout le fruit des découvertes de Verrazani, de Jacques Cartier, de M. de Roberval, de Champlain, des grandes dépenses des marquis de La Roche et D. M. de Monts, et de l'industrie d'un grand nombre de Français, qui auraient pu y faire un grand établissement s'ils eussent été bien conduits. » Charlevoix, *Histoire de la Nouvelle France.*

empire taillé dans les solitudes du Nouveau Monde; il avait roulé comme un rocher de Sisyphe son ambition gigantesque; elle retombait sur lui lourde de tous les obstacles qu'il rencontrait, de tous les obstacles qu'on lui opposait. Un jour ce rocher l'écrasa, et Champlain mourut — ce fut en 1635 — en demandant que son corps restât au sein de cette colonie qu'il avait ébauchée. *Cy-gît le Père de la Nouvelle-France*. C'est le titre qu'il mérita et qui demeura attaché à son nom illustre.

D'autres profitèrent plus ou moins de cette conquête de Champlain sur les déserts du Nouveau Monde. Les semences qu'il avait déposées dans cette terre féconde poussèrent lentement. Longtemps encore après lui, Québec fut un rocher où les cabanes des colons s'élevaient lentement, éloignées les unes des autres. Montréal, avec ses hauteurs couvertes de bois épais, ses maisons étincelantes, ses jardins plantureux avait à peine germé hors de terre. Champlain eut la gloire d'avoir deviné ce que seraient un jour ces deux cités, double nid d'où s'élançèrent ces intrépides essaims de Français qui découvrirent les grands fleuves de l'Amérique, défrichèrent les immenses déserts de ce monde inexploré et donnèrent à notre patrie le plus vaste empire qu'aucune nation eût possédé dans ces contrées.

En effet, ce Canada, tout en restant faible, à peine peuplé, tout au plus cultivé en quelques coins, s'épuisait encore, en s'épanchant comme un fleuve trop resserré dans son lit, par toutes les voies qui rapprochaient la France du golfe du Mexique, creusant

ce vaste sillon que La Salle allait ouvrir, des embouchures du Mississipi aux sources du Saint-Sauveur.

Avec Champlain finit l'époque légendaire du Canada. A partir de la mort de ce grand homme, commence l'histoire de ce pays, histoire funèbre le plus souvent, et qui s'éteignit pour la France dans le sombre traité de 1763.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE PREMIER

LES CHEVALIERS DE L'OCÉAN

Vasco Nunez de Balboa 5
Francis Drake 70
Martin Frobisher 109
Hendrick Hudson 138

LIVRE II

LES ESPAGNOLS EN AMÉRIQUE

1re partie. — Le Rêve 163
2e partie. — La Réalité 227
La Chronique du Canada 292

3 2044 035 013 697

STALL-STUDY
CHARGE